

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

HISTOIRE

DE LA

GUERRE

DE

TRENTE ANS.

TOME I.



GUSTAV ADOLPHI
König von Schweden

HISTOIRE

DE LA

GUERRE

DE

TRENTE ANS.

Par

M. FRÉD. SCHILLER.

Traduit de l'Allemand.

Ornée d'un portrait de Gustave-Adolphe, Roi de Suède.

T O M E I.

BERNE,

CHEZ EMANUEL HALLER, Libraire.

1794.



Préface des Éditeurs.

AU milieu du grand nombre de productions littéraires & politiques, qui paroissent chaque jour pour éclairer, éblouir ou séduire les peuples, nous nous sommes toujours fait un devoir de ne donner au public que des ouvrages vraiment utiles. C'est principalement dans cette intention, que nous publiâmes, en 1789, une traduction françoise de l'*Histoire de la guerre de sept ans*, par Mr. d'Archenholtz.

Encouragés par le succès de cette entreprise, & par l'accueil flatteur qu'a reçu cette traduction; tant en France qu'en Allemagne & en Suisse, nous offrons aujourd'hui au public celle d'un ouvrage non moins intéressant.

C'est l'*Histoire de la guerre de trente ans*, par M. Schiller, l'un de plus célèbres Historiographes de l'Allemagne. On fait que les événemens de cette guerre, dans laquelle la plupart des Puissances de l'Europe se virent successivement impliquées, forment une époque des plus intéressantes de l'Histoire de l'Empire Germanique, & que le Traité de Westphalie, qui la termina, est devenu l'un des principaux fondemens du droit public de l'Allemagne, & même de l'Europe entière.

Depuis long-tems, quantité de gens de lettres de tous les pays avoient publié successivement une foule d'ouvrages sur cette guerre mémorable: mais tous se sont trouvés imparfaits, par l'effet des pré-

jugés nationaux ou religieux des Auteurs ; & pour connoître la vérité , on étoit réduit à étudier de nombreux volumes , qui cependant laissoient à l'esprit beaucoup de doutes sur les points les plus importans. Il étoit réservé à M. Schiller, de nous donner la première *Histoire impartiale de la guerre de trente ans* , dégagée de tout préjugé , & dans laquelle , à l'exemple de Tacite, il rapporte sous un point de vue philosophique, & avec autant de clarté que de précision , tous les événemens de cette guerre & les passions qui l'ont allumée.

Quant à la traduction même , rien n'a été négligé pour qu'elle puisse satisfaire le public. Nous nous flattons qu'elle sera trouvée également utile aux personnes qui aiment à s'instruire , & sur-tout à la jeunesse.



HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE TRENTE ANS

EN ALLEMAGNE,

traduite de l'allemand de Mr. SCHILLER.

DEPUIS le commencement des guerres de religion qui désolèrent l'Allemagne, jusqu'à la paix de Westphalie, il est survenu peu de grands changemens en Europe, auxquels la Réforme n'ait eu la principale part. Tous les grands événemens qui ont eu lieu depuis cette époque, ont eu plus ou moins de connexion avec la révolution qu'opéra la doctrine de Luther & de Zwingle; & il n'est aucun état dans l'Europe, sur lequel cette révolution n'ait eu une influence plus ou moins immédiate.

L'usage que la Maison d'Espagne faisoit de ses forces immenses, étoit presqu'entièrement dirigé contre les sectateurs des nouvelles opinions. Ce fut la Réforme qui alluma ces guerres civiles, qui sous

quatre regnes orageux ébranlerent le trône de France, attirerent des armées étrangères jusques dans le cœur de ce beau royaume, & en firent, pendant le cours d'un demi-siècle, le théâtre des plus funestes déchiremens. Ce fut la Réforme, qui rendit le joug espagnol insupportable aux Belges, qui leur inspira le desir & le courage de le secouer, & leur fournit presque toutes les ressources nécessaires pour combattre leurs tyrans. Toutes les vengeances que Philippe II, Roi d'Espagne, méditoit contre la reine Elisabeth d'Angleterre; les maux dont il vouloit accabler cette Princesse, la guerre sanglante qu'elle soutint contre lui, ne durent leur origine qu'au profond ressentiment du Monarque Espagnol, irrité de ce que cette princesse avoit pris sous sa protection les protestans des Pays-Bas, révoltés contre l'Espagne, & qu'elle s'étoit mise à la tête d'une secte qu'il desiroit ardemment de détruire. La scission de l'Eglise en Allemagne fut suivie d'une longue scission politique, qui, si elle répandit pendant plus d'un siècle la confusion parmi les différens Etats de l'Empire Germanique, éleva néanmoins une digue contre l'oppression dont ils étoient menacés. Ce fut principalement la Réforme, qui donna aux couronnes de Danemarck & de Suede le poids qu'elles ont eu depuis dans la balance de l'Europe; la ligue protestante étant renforcée de leur alliance, qui lui devint même indispensable. Ce fut par la Réforme, que des Etats presque ignorés obtinrent une puissance qui étonna les politiques. Ainsi qu'on

vit changer tout - à - coup les liens entre les Princes & leurs fujets, entre les citoyens d'une même patrie, l'on vit des nations entieres former entre elles de nouveaux nœuds. Les premiers effets de ce bouleversement furent pernicioeux & terribles: une longue paix, souvent interrompue par l'animosité des différens partis, fut suivie d'une guerre ruineuse qui dura trente ans, & qui, du cœur de la Boheme, s'étendit jusqu'aux embouchures de l'Escaut, ravagea cent provinces depuis les rivages du Po jusqu'aux bords de la Baltique, foula les moissons, & mit en cendres des villes & des milliers de villages. Cette guerre, qui fit périr plus de trois cents mille guerriers, éteignit pour un demi-siecle les lumieres que les arts & les sciences commençoient à faire luire sur l'Allemagne, & la ramena vers les siecles reculés de son ancienne barbarie. Mais l'Europe devint libre, par cette guerre désastreuse, dans laquelle, pour la premiere fois, elle s'étoit envisagée comme une République, formée par divers Etats indépendans; & ces nouvelles liaisons que cette guerre établit entre des peuples jusqu'alors étrangers les uns aux autres, suffiroit seule pour réconcilier le cosmopolite avec les maux qu'elle a entraînés. L'active industrie en a successivement effacé toutes les douloureuses traces, & les effets bienfaisans qu'elle a produits, sont demeurés. Les mêmes connexions, qui étendirent à la moitié de l'Europe l'incendie qui avoit éclaté en Boheme, veillent au maintien de la paix qui l'a éteint.

Ce furent les opinions religieuses, qui produisirent ces grands effets. Elles seules rendirent possible ce que l'on a vu arriver; mais il s'en faut de beaucoup que ces grandes entreprises se soient faites uniquement pour l'amour de la religion. Si l'intérêt particulier & celui de l'état n'y eussent concouru, la voix des Théologiens & celle des peuples n'auroient jamais rendu les princes & les guerriers aussi constans, aussi zélés pour la nouvelle doctrine. On ne peut contester, que les progrès rapides de la révolution qui se fit dans l'église, ne soient dus essentiellement à la force victorieuse de la vérité: les abus de l'église romaine, l'absurdité de plusieurs de ses dogmes, & ses prétentions outrées ne pouvoient que révolter les esprits, & les disposer à embrasser une religion épurée. L'attrait de l'indépendance & les richesses du clergé devoient faire desirer aux souverains un changement dans la religion; mais des raisons d'état pouvoient seules les y résoudre. Jamais les princes protestans de l'Allemagne ne se feroient armés pour la liberté de leur culte, si Charles V, dans le cours de ses prospérités, n'eût enfreint les libertés & les droits des Etats Germaniques. Sans l'ambition des Guises, jamais les Calvinistes de la France n'eussent eu à leur tête un Condé ou un Coligny; enfin, sans l'imposition des rome & zome deniers, jamais le Siege de Rome n'auroit perdu les Provinces - Unies des Pays-Bas. Les souverains combattoient pour leur défense ou pour leur aggrandissement; & le zèle

pour la religion leur créoit des armées & ouvrôit les trésors de leurs peuples : les guerriers que l'espoir du pillage & du butin n'attiroit pas sous leurs drapeaux , croyoient verser leur sang pour la vérité, tandis qu'ils ne le prodiguoient en effet que pour l'intérêt de leur prince.

Heureusement, l'intérêt des princes fut alors celui des peuples , & celui des peuples fut celui des princes. Dans cette époque , aucun Souverain n'avoit assez d'autorité pour pouvoir exécuter des vues contraires aux vœux de ses sujets. Tout ce que peut suggérer la plus sage politique, fait souvent peu d'impression sur le sujet qui ne la pénètre que rarement , & qui plus rarement encore y trouve quelque avantage. Dans un tel cas, il ne reste à un sage Souverain qu'à réunir son intérêt particulier à quelque autre intérêt plus cher à ses peuples , & s'il n'existe pas, de le faire naître.

Telle fut aussi la conduite de la plupart des Souverains qui contribuerent à la défense des nouvelles opinions religieuses. Par un singulier enchaînement, la scission de l'église se trouva réunie à deux circonstances, sans lesquelles elle auroit eu vraisemblablement des suites bien différentes : c'étoient la prépondérance subite de la Maison d'Autriche, qui menaçoit la liberté de l'Europe, & le zele de cette Maison pour l'ancienne Foi : l'une excita l'attention des Souverains, l'autre arma les nations en leur faveur.

L'anéantissement d'une juridiction étrangere dans leurs Etats, la suprématie en matieres de foi,

la conservation des sommes immenses qui passoient annuellement à Rome; les richesses considérables du Clergé, offroient aux Souverains des avantages qui devoient naturellement les éblouir. Pourquoi, demandera-t-on peut-être, ces mêmes avantages ne firent-ils pas la même impression sur les princes Autrichiens? Quel motif put empêcher cette Maison, & en particulier la Branche Allemande, de prêter l'oreille aux instantes sollicitations d'un grand nombre de ses sujets, & de s'aggrandir, à l'exemple de tant d'autres Souverains, aux dépens d'un Clergé sans défense.

Il est difficile de croire, que la foi à l'infaillibilité de l'Eglise Romaine ait eu plus de part à la persévérance religieuse de la Maison d'Autriche, que la conviction du contraire n'en avoit eu à la défection des princes protestans. Plusieurs motifs concoururent à faire, de la Maison d'Autriche, le plus ferme appui du Siege de Rome. L'Espagne & l'Italie, dont elle tiroit une grande partie de ses forces, avoient pour Rome cet attachement aveugle, qui distingua les Espagnols dès le tems des Goths. Le moindre rapprochement vers la doctrine abhorrée de Luther & de Calvin, auroit pour jamais fait perdre au Roi d'Espagne l'amour de ses peuples, & peut-être l'auroient-ils précipité du trône. Ses vastes provinces en Italie lui imposoit la même nécessité; & il étoit contraint de les ménager encore plus que ses sujets d'Espagne, parce qu'elles portoient avec impatience un joug étranger qu'elles pouvoient se-

couer plus facilement. D'ailleurs, ces mêmes provinces lui donnoient la France pour rivale & le Pape pour voisin; ce qui devoit suffire pour empêcher la Cour de Madrid de se déclarer en faveur d'une secte qui rejette l'autorité du Pontife. Cette Puissance devoit au contraire s'attacher le St. Siege par les démonstrations d'un zele ardent & efficace pour l'ancienne religion. Ces motifs en général, qui devoient être d'un grand poids auprès des monarques espagnols, étoient appuyés encore par diverses considérations particulieres. CHARLES V. avoit un dangereux rival dans le Roi de France, entre les bras de qui l'Italie s'étoit jettée dès le moment où cet Empereur se fut rendu suspect d'opinions hérétiques. Cette défiance des Catholiques-Romains, & les différens de l'Empereur avec la Cour de Rome, auroient mis des obstacles insurmontables aux vues de ce monarque. D'ailleurs, quand il fut dans le cas d'opter entre les deux partis, la nouvelle secte n'avoit pu encore obtenir une grande influence, & il restoit beaucoup d'espoir d'un accommodement à l'amiable. Son fils *Philippe II*, qui succéda à ce prince, joignoit à une éducation monacale, un caractère sombre & despotique, avec une haine implacable contre toute innovation en matieres de foi. Cette haine s'accrut encore, quand il vit que les plus dangereux ennemis de sa couronne étoient aussi ceux de sa religion. Ses états Européens étant épars au milieu de tant d'autres royaumes, & exposés à l'influence des opinions nouvelles, il ne

put y voir d'un œil indifférent les progrès de la Réforme : il se trouva donc obligé de prendre la défense de l'Eglise Romaine, pour arrêter les torrens & la contagion des opinions hérétiques.

C'est ainsi que le cours naturel des événemens mit les Rois d'Espagne à la tête de la ligue que les Catholiques-Romains formerent contre les novateurs. Ce qui avoit été observé sous les longs regnes de Charles V & de Philippe II, fut une loi pour leurs successeurs ; & plus la scission s'étendit, plus l'Espagne demeura fermement attachée au Catholicisme.

La Branche Allemande de la Maison d'Autriche paroît avoir eu plus de liberté à cet égard ; mais si elle n'éprouvoit point plusieurs des entraves qui enchainoient l'Espagne, d'autres circonstances devoient la retenir. La possession de la Couronne Impériale que ne pouvoit porter un Prince hérétique, (car comment l'avocat né du Siege de Rome auroit-il pu être un apostat ?) attacha les successeurs de FERDINAND I. à la Cour de Rome ; & FERDINAND lui-même étoit sincèrement & par conviction dévoué au St. Siege. D'ailleurs, les princes de la branche Allemande d'Autriche n'étoient pas assez puissans pour se passer des secours de la Branche Espagnole, qui les leur auroit entièrement retirés, s'ils eussent paru favoriser la nouvelle religion. La dignité Impériale les obligeoit en outre à maintenir les loix fondamentales de l'Empire, que les Protestans s'efforçoient de renverser, & qui étoient le plus ferme appui

de leur autorité. Si l'on ajoute, à tous ces motifs, l'indifférence des Princes protestans dans les dangers où se trouverent les Empereurs & l'empire, leurs attentats sur le temporel de l'Eglise, & leurs violences quand ils se voyoient les plus forts; l'on comprendra aisément qu'un tel concours de circonstances devoit attacher les Empereurs aux intérêts du Catholicisme. Le fort de cette religion dépendant peut-être du parti que prendroit la Maison d'Autriche, l'Europe entière devoit naturellement regarder les princes autrichiens comme les plus fermes appuis de l'Eglise Romaine. La haine des Protestans contre celle-ci se porta donc aussi contre l'Autriche. A les entendre, chaque armement de l'Espagne ou de l'Empereur ne tendoit qu'à la ruine du Protestantisme; & toute guerre contre ces Puissances étoit une guerre contre le monachisme & contre l'inquisition.

Mais, dans ce même tems, la Maison d'Autriche, cette ennemie implacable de la Réforme, poursuivoit aussi ses projets ambitieux; & par sa prépondérance, elle mettoit dans un danger imminent la liberté de l'Europe, & sur-tout celle des Princes de l'Empire Germanique. Ceux-ci devoient naturellement songer à leur défense. Leurs ressources ordinaires n'auroient jamais suffi pour résister à une Puissance aussi prépondérante: ils durent donc exiger de leurs sujets des efforts extraordinaires; & ces secours étant encore trop peu considérables, il leur fallut emprunter les forces de

leurs voisins, & former ensemble, par des alliances, une confédération en état de contre-balancer une puissance à laquelle ils ne pouvoient résister, s'ils demeuroient isolés.

Mais ces puissans motifs qu'avoient les Souverains pour s'opposer à l'aggrandissement de la Maison d'Autriche, leurs sujets ne les avoient pas. Ce ne sont que des dangers imminens, ou des avantages immédiats qui meuvent le peuple; & la politique ne permet pas à un sage souverain d'attendre qu'ils soient réalisés. Quel malheur n'eût-ce donc pas été pour les princes, si une autre cause n'eût animé l'ardeur des nations, & ne les eût enflammées d'un enthousiasme qu'on pouvoit diriger contre des dangers politiques? Cette cause consistoit dans la haine déclarée contre une religion protégée par l'Autriche, & dans un zèle ardent pour une doctrine que cette Maison cherchoit à détruire par le fer & par le feu. Le fanatisme religieux craint l'avenir, & ne considère jamais les sacrifices. Ce fut lui qui porta les peuples à des efforts, auxquels les seuls dangers de l'état n'auroient pu les engager. Peu de bras se feroient armés volontairement pour les intérêts du Souverain & de la patrie; mais on vit le bourgeois, l'artisan, le cultivateur prendre avec joie les armes pour la religion. Les peuples auroient murmuré au moindre fardeau qu'on leur auroit imposé pour le service du souverain; mais pour l'intérêt de leur religion, ils prodiguèrent leur sang & leurs richesses, & sacrifièrent tout bien-

être temporel. Des richesses inépuisables coulerent dans le trésor du souverain ; des armées nombreuses entrèrent en campagne ; & au milieu de la violente secouffe dont les dangers de la religion avoient frappé les esprits, le sujet étoit insensible aux fardeaux dont il se fût cru accablé dans une situation d'esprit plus tranquille. La crainte d'une inquisition semblable à celle qui asservit l'Espagne, l'appréhension d'une nouvelle St. Barthelémy, ouvrirent à Coligny, au prince d'Orange, à la Reine Elisabeth d'Angleterre & aux Souverains de l'Allemagne, des secours dont l'abondance & les sources sont encore aujourd'hui incompréhensibles.

Néanmoins, malgré ces efforts extrêmes, le plus puissant Prince de l'Europe auroit eu peu de succès, s'il eût lutté contre une Maison aussi formidable, dans un tems où la politique étoit encore dans son berceau : des circonstances accidentelles pouvoient seules porter des Etats éloignés à s'entre-secourir. La différence du gouvernement, celle des loix, des langues, des mœurs, & du caractère national, qui divisoient les nations en autant de Corps isolés, & mettoient entre elles de perpétuelles barrières, devoient rendre un peuple insensible aux angoisses d'un autre, lors même qu'un esprit de jalousie nationale ne l'excitoit pas à s'en réjouir. Ces barrières furent encore renversées par la Réforme. Un intérêt plus puissant que l'intérêt national & que le patriotisme, commença à enflammer des peuples entiers. Cet intérêt, capable de

lier entre elles les nations les plus éloignées, pouvoit dissoudre aussi tous les nœuds entre des sujets du même souverain. C'est ainsi que le Huguenot François avoit, avec le Genevois, avec l'Anglican, avec le Germain protestant ou avec le Hollandois, un point commun de rapprochement qu'il n'avoit pas avec son compatriote catholique. Les succès des Hollandois, qui combattoient pour leur religion, devoient donc le toucher de plus près que les triomphes de son roi, lorsqu'ils étoient à l'avantage du Papisme. Le Huguenot cessoit donc d'être citoyen de l'Etat qui l'avoit vu naître, pour diriger uniquement son attention & ses vœux vers un territoire étranger. Bientôt, du sort d'un peuple chez qui sa croyance domine, il commence à préférer le sien; & les intérêts de ce peuple lui deviennent communs. Dans de telles circonstances, les souverains pouvoient proposer des guerres éloignées aux représentans de leurs peuples, & espérer de leurs sujets des secours prompts & volontaires. C'est ainsi qu'on vit les habitans du Palatinat abandonner leur patrie, & aller combattre pour le calviniste françois, contre l'ennemi commun de leur foi. Le François porta les armes contre une patrie dont il étoit maltraité, & fut verser son sang pour défendre la Hollande. On vit l'Helvétien armé contre l'Helvétien, l'Allemand contre l'Allemand, & décider sur les rives de la Seine & de la Loire, de la succession au trône de France. Le Danois passe l'Eider, le Suédois traverse la Baltique, pour rompre les chaînes destinées aux Germains.

Ce fut d'abord le zèle religieux, qui occasionna cette nouvelle sympathie entre tant d'États éloignés ; mais ses effets en politique furent bientôt fentis. La même ligue, qui s'étoit armée pour la défense de nouvelles opinions religieuses, garantissoit en même tems ses membres de toute oppression. Les souverains avoient donc à leur disposition tous les moyens nécessaires pour leur défense, sans les avoir préparés sous ce nom ; & ils avoient atteint leur but, sans en être convenus préalablement avec leurs peuples. Tant qu'une forte armée défendit les libertés religieuses de l'Allemagne, aucun Empereur ne put renverser la constitution germanique, ni opprimer les princes d'Empire.

Il seroit difficile de déterminer quel auroit été le sort de la Réforme & de l'Empire, si la redoutable Maison d'Autriche n'avoit point pris parti contre elle. Il paroît néanmoins prouvé, que rien n'a suscité aux princes Autrichiens de plus grands obstacles à leurs vues d'aggrandissement, que la guerre qu'ils ont constamment faite aux opinions nouvelles. En aucun autre cas, les peuples n'auroient fait, pour leurs Souverains, les efforts extrêmes par lesquels ils résistèrent aux forces de l'Autriche ; & jamais tant d'États divers ne se feroient réunis contre un aussi formidable adverfaire.

Jamais en effet la Maison d'Autriche ne s'étoit vue plus puissante, qu'après la victoire que Charles V. remporta près de Muhlberg sur les

Protestans. Avec la Ligue de Smalcalde, la liberté de l'Allemagne paroïsoit être renversée pour toujours; mais elle se releva avec Maurice de Saxe, son plus dangereux ennemi: tous les fruits de la victoire de Muhlberg furent perdus par le congrès de Passau & dans la diete d'Augsbourg; & tous les plans pour une oppression politique & religieuse se trouverent anéantis, par une paix où l'Empereur fut obligé de déférer à toutes les prétentions de ses ennemis.

Ce fut dans cette Diète d'Augsbourg, que l'Allemagne se partagea en deux religions différentes & en deux partis politiques. Ce ne fut qu'alors proprement que cette scission fut consolidée, parce qu'elle devint alors légale. On avoit regardé les religionnaires comme des transfuges dignes de châtement; mais alors on résolut de les traiter en freres, non qu'on les reconnût comme tels, mais parce qu'on y étoit contraint. La Confession d'Augsbourg put maintenant prendre place à côté de la Religion Catholique, mais seulement comme un voisin qu'on tolere, & avec des droits momentanés. Tout Prince d'Empire obtint le droit de rendre dominante la religion qu'il professoit, & de priver la religion opposée de la liberté du culte: on permit toutefois à chaque sujet d'abandonner le pays où sa religion seroit opprimée. Ce fut alors que les sectateurs de Luther purent se réjouir d'une sanction positive; & si leur secte étoit dans la poussiere en Baviere & en Autriche, ils pouvoient s'en consoler par la considération qu'elle

régnait en Saxe & dans la Thuringe. Dès lors il fut libre aux Souverains de faire régner ou succomber dans leurs états l'une ou l'autre des deux doctrines : quant au sujet, qui n'avoit point de représentans dans cette Diète, il fut peu question de lui. On se borna à assurer le libre exercice de leur religion aux protestans qui se trouvoient dans les principautés ecclésiastiques, où la foi catholique devoit demeurer irrévocablement la dominante. Mais il ne fut donné à cet égard que des assurances de la part du Roi des Romains Ferdinand, qui conclut cette paix ; assurances qui furent défavouées par les princes catholiques ; qu'on a insérées avec ce désaveu dans le traité de paix, & qui n'eurent ainsi aucune force légale.

Par la paix de religion, qui fut conclue à Augsbourg, un parti garda ce qu'on ne pouvoit plus lui ôter, & l'autre conserva ce qu'il avoit encore. Tous les Evêchés & Abbayes sécularisés avant cette paix, demeurèrent aux protestans ; mais les catholiques réservèrent expressément, qu'à l'avenir aucun bénéfice ecclésiastique ne pourroit être sécularisé. Chaque prince ecclésiastique d'Empire, électeur, évêque ou abbé, devoit être dépossédé aussi-tôt qu'il embrasseroit la religion Protestante, & le chapitre procéder à une nouvelle élection, comme si la place fût devenue vacante par son décès. C'est par cette stipulation, que l'existence du temporel de l'Eglise Romaine en Allemagne est pour jamais assurée.

Cette réserve essuya les plus fortes contradic-

tions de la part des Etats Protestans ; & quoique ils en souffrissent l'insertion au traité, cela se fit avec l'addition expresse, que les deux parties ne s'étoient encore accordées sur ce point. Cet article pouvoit-il donc être plus obligatoire pour les protestans, que ne l'avoient été pour les catholiques les assurances données par FERDINAND en faveur des protestans sujets des princes ecclésiastiques. Deux germes de division subsisterent donc après la paix, & ce furent eux qui allumèrent ensuite la guerre.

C'est ainsi qu'il en étoit en Allemagne des libertés religieuses & des biens ecclésiastiques : il en étoit de même des droits & des dignités. La constitution de l'Empire n'étoit calculée que sur une seule église, parce qu'il n'en existoit qu'une quand l'Empire se forma. L'église s'est divisée, & ensuite la diète, en deux partis religieux. Tous les Empereurs avoient été attachés à l'Eglise Romaine, sans rivale jusqu'alors en Allemagne. Etoient-ce ses relations avec Rome, qui constituoient l'Empereur, ou étoit-ce l'empire germanique, qui se représentoit dans son chef ? Les Protestans font partie intégrante de l'Empire ; & comment peuvent-ils être représentés dans une succession non interrompue d'empereurs catholiques ? Les Etats Germaniques se jugent eux-mêmes dans la Chambre Suprême, parce ce sont eux qui établissent les juges. Le but de l'établissement de ce tribunal étoit, que tous pussent participer à une justice égale, & impartiale ; mais cette vue
peut

peut elle être remplie , si les deux religions n'y ont pas féance. Que lors de la fondation de l'Empire Germanique , il n'y ait eu qu'une seule religion en Allemagne, c'est une circonstance accidentelle ; mais ce tribunal fut créé, dans la vue qu'aucun Etat ne pût être opprimé ou oppresseur ; & ce but est manqué , si l'un des deux partis religieux est dans la possession exclusive de juger l'autre. Les Protestans ont enfin, après beaucoup de peines, obtenu que des affesseurs de leur religion pussent siéger dans la Chambre Suprême ; mais ils n'ont point encore une part égale aux voix. Aucun prince protestant ne porta encore la couronne Impériale.

Quoi qu'on puisse dire de l'égalité de droits que la paix d'Augsbourg établit entre les deux Eglises germaniques, il est certain que les Catholiques y conserverent l'avantage. Tout ce qu'obtinrent les Luthériens, fut la tolérance ; tout ce que céderent les Catholiques, ils le sacrifièrent à la nécessité & non à la justice. Ce n'étoit point une paix entre deux puissances de même rang ; ce n'étoit qu'un traité entre un souverain & des rebelles victorieux. C'est de ce principe qu'ont paru & paroissent dériver encore tous les démêlés de l'église catholique avec les protestans. C'étoit toujours un crime que d'embrasser la foi protestante , puisqu'on punissoit si sévèrement les princes ecclésiastiques apostats. Dans la fuite, l'Eglise Catholique préféra de s'exposer à tout perdre par la force, plutôt que de céder volon-

tairement le moindre avantage : car il lui restoit toujours l'espoir de recouvrer ce qu'on lui auroit ravi de force ; mais le sacrifice d'une prétention , ou un droit accordé aux Protestans , bleffoit cette Eglise dans l'endroit le plus sensible.

Ce principe ne fut pas perdu de vue dans les négociations d'Augsbourg ; ce qu'on y abandonna aux Protestans ne fut point sacrifié sans conditions. On stipula , que le traité ne devoit avoir de force que jusqu'au prochain Concile , qui s'occuperoit de réunir les deux églises : alors , si cette dernière tentative ne réussissoit pas , le traité devoit demeurer dans sa force.

Cette paix , qui devoit éteindre pour jamais le feu de la guerre civile , n'étoit dans le fond qu'une convention temporaire , ouvrage de la nécessité & de la force , & non dictée par les loix de la justice , ou par de sages principes de religion & de tolérance. Les Catholiques n'auroient pu accorder une telle paix ; & , la sincérité nous oblige à cet aveu , les Luthériens eux-mêmes ne connoissoient pas assez ces principes. Loin de montrer envers les Catholiques une équité exacte , ils opprimoient , quand ils en avoient le pouvoir , les Calvinistes , qui de leur côté méritoient d'autant moins une tolérance favorable , qu'ils étoient eux-mêmes bien éloignés de l'exercer. Les esprits n'étoient pas encore assez éclairés ; & les têtes étoient trop échauffées , pour une conduite aussi sage. Comment un parti auroit-il pu exiger de l'autre ce dont lui-même étoit incapable. Ce

que chaque secte gagna ou conserva par la paix entre les deux religions conclue à Augsbourg, elle le dut uniquement aux forces que chacune étoit à même de déployer pendant les négociations. Ce qu'avoit obtenu la force, la force seule pouvoit le conserver, chaque parti devoit donc demeurer en armes, sans quoi la paix alloit être rompue. Les limites respectives entre les deux communions avoient été tracées l'épée à la main; il falloit donc les conserver de la même manière, ou malheur au premier parti désarmé! Effrayant augure pour le repos de l'Allemagne, & qui la menaça dès les premiers momens de la paix!

On vit alors régner, dans l'Empire, une tranquillité momentanée; de frêles liens parurent unir de nouveau tous ses membres en un seul corps; & l'amour pour le bien général se manifesta pendant un certain tems. Mais la scission avoit jeté de trop profondes racines, pour qu'il fût possible de rétablir dans l'Empire une harmonie parfaite. Avec quelque exactitude que le traité de paix parût avoir déterminé les droits de chaque parti, il n'en demeura pas moins sujet à des interprétations bien discordantes. Au plus fort du combat, ce traité avoit obligé les deux partis à poser les armes: le feu couvoit sous la cendre, mais il n'étoit pas éteint; & les prétentions qui n'avoient pas été satisfaites subsisterent. Les catholiques croyoient avoir trop perdu; les protestans trouvoient qu'ils n'avoient pas assez gagné; & les deux partis se réservèrent tacitement, d'interpréter con-

formément à leurs vues particulieres les stipulations de la paix qu'ils n'osoient encore violer.

Le séquestre des biens du clergé, ce motif puissant qui porta tant de Princes à embrasser la doctrine de *Luther*, n'eut pas moins d'attraits pour eux après la paix, qu'il n'en avoit eu auparavant ; & tout ce qui subsistoit encore de biens ecclésiastiques dans leurs états, devint bientôt leur proie. La Basse-Allemagne entiere fut sécularisée en peu de tems ; & s'il n'en fut pas de même dans la Haute-Allemagne, on en fut redevable à la vive opposition des Catholiques, qui y avoient la prépondérance. Par-tout où un parti se trouvoit plus fort, il opprimoit les adhérens du parti opposé. Les princes ecclésiastiques sur-tout, comme étant les membres de l'Empire les plus denués de défense, se voyoient continuellement vexés par d'avides voisins. Celui qui étoit trop foible pour repousser la force par la force, se réfugioit sous l'égide de la justice ; & les plaintes contre les Princes Protestans s'accumulerent devant la Chambre Suprême de l'Empire, qui étoit assez portée à appuyer de Sentences la Partie opprimée, mais trop peu soutenue aussi pour rendre ses jugemens efficaces.

La paix, qui accordoit aux Princes d'Empire une liberté parfaite de religion, avoit néanmoins en quelque sorte eu égard au sujet, en lui réservant le droit d'abandonner sans obstacle le pays où sa religion seroit opprimée. Mais la lettre de ce traité ne pouvoit le protéger contre les vio-

lences qu'un souverain peut exercer envers un sujet odieux, ni le garantir des obstacles sans nombre qu'on pouvoit mettre à son émigration, ou des pièges dont la ruse, réunie à la force, pouvoit sans cesse l'entourer. Le sujet catholique d'un prince protestant se plaignoit hautement de la violation des traités; le sujet protestant pouffoit des cris encore plus hauts sur l'oppression qu'il éprouvoit de son Souverain Catholique. L'aigreur & l'intolérance des Théologiens, en enflammant les esprits, envénimoient chaque événement peu important par soi-même. Trop heureux si cette animosité se fut épuisée contre l'ennemi commun du christianisme, au lieu de répandre ses poisons parmi les sectateurs d'une même religion.

Une union parfaite entre les Protestans auroit cependant suffi pour maintenir les deux partis dans une balance égale, & pour prolonger ainsi la paix; mais afin que la confusion fût à son comble, cette union ne tarda pas à s'évanouir. La doctrine de *Zwingle* & de *Calvin* commença bientôt à prendre racine en Allemagne, & à diviser les protestans au point de n'avoir rien de commun entre eux, qu'une haine extrême contre le Papisme.

Les Protestans, à cette époque, n'étoient plus ceux qui, cinquante ans auparavant, avoient présenté à Augsbourg leur confession de foi; & c'est dans cette même confession, qu'on doit chercher la cause de ce changement. Elle traçoit des limites fixes & déterminées à la foi protestante; &

fans le favior, les Protestans se priverent d'une partie des avantages que leur affuroit leur féparation d'avec le Catholicisme. Un même éloignement pour la hiérarchie, les abus & la doctrine de l'Eglise Romaine, auroit pu leur servir de point de réunion ; mais, cette base de leur foi, ils la fonderent fur une nouvelle profession de foi détaillée, dans laquelle ils firent confister l'essence de leur doctrine. Ce fut comme adhérens à cette confession de foi, qu'ils firent la paix avec les catholiques ; & comme tels, ils avoient seuls part aux avantages que leur affuroit le traité. Ainsi, quel que fût l'événement, les Luthériens se trouvoient dans une position également fâcheuse. L'esprit d'innovation trouvoit une barriere infurmontable, s'il falloit s'en tenir aveuglément à la Confession d'Augsbourg ; & le point de réunion étoit perdu pour eux, s'ils se divisoient au sujet des formules établies. Ces deux circonstances & leurs suites funestes se réaliferent bientôt. L'un des partis s'en tint constamment à la premiere confession ; & si les Calvinistes s'en écartèrent, ce ne fut que pour adopter pareillement une nouvelle profession de foi.

Jamais les protestans n'eussent pu fournir à leur ennemi commun un prétexte plus plausible que celui d'une scission survenue parmi eux-mêmes, ni un spectacle plus agréable que celui de l'amertume avec laquelle les Luthériens & les Calvinistes se persécutoient réciproquement. Pouvoit-on blâmer les Catholiques, s'ils rioient de la pré-

fomption avec laquelle les premiers réformateurs s'étoient vantés d'annoncer la feule véritable religion? Pouvoit-on, dans cette fciffion entre les nouveaux fectaires, leur reprocher leur attachement à l'autorité de l'Eglife Romaine, en faveur de laquelle dépofoient une vénérable antiquité & une pluralité de voix plus respectable encore? Mais cette fciffion mit les Proteftans dans une crife bien plus dangereufe. C'étoit avec les feuls Luthériens, fectateurs de la confeffion d'Augsbourg, que la paix avoit été conclue; & les catholiques infifoient pour qu'ils déclaraffent quels étoient ceux qu'ils regardoient comme leurs freres en matieres de foi. Les Luthériens ne pouvoient, fans bleffer leur confcience, comprendre les réformés dans le nombre des adhérens à leur religion; ils ne pouvoient non plus les en exclure, fans fe faire, d'un ami utile, un ennemi encore plus dangereux. C'est ainfi que cette malheureufe fciffion ouvrit la voie aux intrigues de leurs ennemis, pour femer la défiance entre les deux fectes proteftantes, & rompre l'union qui régnoit dans leurs mefures. Retenus par la double crainte que leur infpiroient les Catholiques & leurs adverfaires séparés de l'Eglife Romaine, les Proteftans manquerent le moment unique de procurer à leur églife les mêmes droits qu'avoit le catholicisme. Tous ces inconveniens euffent été prévenus, & la defection des calviniftes n'auroit entraîné aucune fuite funefte pour la caufe commune, fi l'on eût cherché un point de réunion non dans les articles

de la Confession d'Augsbourg, mais dans un éloignement égal pour l'église romaine.

Quelque prononcée néanmoins que fût la scission parmi les Protestans, ils comprirent tous que leur sûreté, qu'ils devoient uniquement à leurs forces, ne pouvoit se conserver qu'au moyen d'une union indissoluble. Les réformes continuelles d'un parti, & l'opposition constante de l'autre, entretenoient parmi eux une vigilance continue ; & le texte de la paix d'Augsbourg servoit de prétexte à des disputes sans fin. Chaque pas de la partie adverse étoit envisagé par l'autre comme une infraction à cette paix. Plusieurs démarches des catholiques n'avoient point pour motif des vues hostiles, comme les en accusoient les Protestans ; mais leur propre sûreté leur en faisoit un devoir. Les Protestans avoient montré d'une manière non équivoque à quoi devoient s'attendre les partisans de l'Eglise Romaine, si ces derniers avoient le malheur de succomber. L'avidité de la partie adverse à l'égard des biens du Clergé, ne leur permettoit d'espérer aucun ménagement, & leur haine, aucune tolérance ni générosité.

Mais on doit pardonner aussi aux Protestans le peu de confiance qu'ils avoient dans la bonne foi des Catholiques. Les procédés perfides & cruels qu'on se permettoit envers leurs frères en Espagne, en France & dans les Pays-Bas ; les honteux expédiens de princes catholiques, qui s'étoient fait relever, par les Papes, des sermens les plus sacrés & les plus solennels ; le système abo-

minable alors reçu dans l'Eglise Romaine, qu'on ne doit point garder la foi aux hérétiques, avoient entièrement déshonoré le catholicisme aux yeux de ses adversaires. Aucune assurance, aucun serment d'un Catholique, ne pouvoient tranquilliser un Protestant. Comment donc les traités auroient-ils pu leur ôter toute défiance, tandis que les Jésuites ne les faisoient envisager, dans toute l'Allemagne, que comme un *interim*, comme un acte de convenue que Rome elle-même avoit condamné. Le concile général, promis par les traités d'Augsbourg, s'étoit tenu à Trente; mais, ainsi que l'on s'y étoit attendu, sans avoir réuni les deux partis, sans avoir fait aucune démarche pour cette réunion, & même sans que les Protestans y eussent envoyé de théologiens. La doctrine de ces derniers avoit été condamnée solennellement par l'Eglise que le concile prétendoit représenter. Les Protestans pouvoient-ils donc se croire suffisamment garantis, par un traité arraché par les armes; traité appuyé sur une condition que l'issue du concile paroïssoit anéantir. Les Catholiques auroient eu l'apparence du droit en leur faveur, s'ils se fussent crus assez forts pour enfreindre la paix; & dès lors les Protestans n'étoient protégés que par la crainte qu'on pouvoit avoir de leur puissance.

Plusieurs autres circonstances concoururent à augmenter leurs inquiétudes. L'Espagne, sur la puissance de laquelle se reposoit l'Allemagne Catholique, étoit alors engagée dans une guerre fort vive contre les habitans des Pays-Bas. Cette

guerre avoit attiré sur les frontieres de la Germanie la plus grande partie des forces Espagnoles ; & celles-ci se portoit rapidement dans l'Empire , lorsqu'il falloit y frapper un coup décisif. L'Allemagne étoit alors une pépiniere de guerriers pour presque toutes les Puissances Européennes. La guerre de religion avoit créé des soldats , à qui la paix ôtoit tout moyen de subsister. Tant de Princes indépendans pouvoient donc rassembler facilement des armées , que l'intérêt ou l'esprit de parti leur faisoit céder à des Souverains étrangers. Ce fut avec des Troupes allemandes que *Philippe II.* fit la guerre à ses sujets révoltés des Pays-Bas , & que ceux-ci se défendirent. Chaque levée de troupes , qu'on voyoit faire en Allemagne , effrayoit toujours l'un ou l'autre des partis religieux qui divisoient l'Empire , puisqu'elle pouvoit tendre à l'opprimer. Un ambassadeur , un Légat envoyé par le St. Siege , une entrevue de quelques princes , tout étoit envisagé comme ayant pour objet la ruine de l'un des deux partis. C'est ainsi que subsista l'Allemagne pendant environ un demi-siècle. Les deux partis étant toujours prêts à prendre les armes , le moindre incident pouvoit allumer la guerre.

Ferdinand I, roi de Hongrie , & son excellent fils Maximilien II , tinrent , dans cette époque critique , les rênes de l'Empire. Doué d'un cœur intègre & d'une patience héroïque , Ferdinand avoit réconcilié , à Augsbourg , les deux partis religieux ; mais il perdit ses peines , dans ses tentatives

pour les réunir par le Concile de Trente. Abandonné de son neveu, le roi d'Espagne Philippe II, & opprimé dans la Transilvanie & en Hongrie par les armes victorieuses des Turcs, comment cet Empereur auroit-il pu songer, en violant la paix, à détruire son propre ouvrage. Les modiques contributions qu'il retiroit de ses Etats ne pouvoient suffire aux frais énormes de la guerre que les Turcs renouvelloient sans cesse contre lui. Il avoit donc besoin des secours de l'Empire; & la paix seule maintenoit l'Empire réuni en un corps. Les besoins de son épargne lui rendoient les Luthériens non moins nécessaires que les catholiques, & l'obligeoit ainsi à traiter les deux partis avec justice; ce qui, au milieu de prétentions aussi opposées qu'étoient les leurs, étoit un ouvrage des plus difficiles. Aussi s'en fallut il beaucoup, que le succès répondit à ses vœux; & sa condescendance à l'égard des Protestans ne servit qu'à retarder pour ses successeurs la guerre qui épargna sa vieillesse. Son fils Maximilien, que l'empire des circonstances ou une mort trop précoce empêcherent peut-être de mettre la nouvelle religion sur le trône impérial, ne fut guere plus heureux. La nécessité avoit appris au pere à ménager les protestans; la nécessité & l'équité y engagerent le fils. Il en coûta cher à leurs successeurs de n'avoir ni écouté l'équité, ni cédé aux circonstances.

Maximilien II. avoit laissé six fils, dont l'aîné seul hérita des états de son pere & reçut la couronne impériale: ses freres furent pourvus d'appa-

nages peu considérables. Quelques petites provinces appartenoient à une branche collatérale, dont l'Archiduc CHARLES de Styrie, fils puîné de Ferdinand I, étoit le chef. Elles furent cependant réunies sous FERDINAND II, son fils, avec le reste de l'Autriche : ainsi , à l'exception de ces petites provinces, tous les vastes états de la Maison d'Autriche se trouvoient réunis sous un seul monarque ; mais malheureusement ce monarque étoit foible.

RODOLPHE II. avoit des vertus qui lui auroient gagné tous les cœurs , si son sort eût été celui d'un particulier. Son caractère étoit doux ; il aimoit la paix : quant aux sciences, il s'y adonnoit, principalement à l'histoire naturelle, à l'astronomie, à la chimie & à l'étude des antiquités, avec une ardeur extrême ; mais cette ardeur le *travaillait* ~~distrainoit~~ des affaires du cabinet, & l'entraînoit à une prodigalité funeste, en un tems sur-tout où la situation critique de ses états exigeoit l'attention la plus soutenue, & où l'épuisement de ses finances lui prescrivait l'économie la plus sévère. Son goût pour l'astronomie l'égara dans les rêves de l'astrologie, auxquels un caractère mélancolique & craintif est si sujet à se livrer. Cette disposition d'esprit & une éducation reçue en Espagne ouvrirent son cœur aux mauvais conseils des Jésuites & aux insinuations de la Cour de Madrid, qui finirent pas le gouverner entièrement. Dominé par des goûts aussi incompatibles avec ses dignités, & épouvanté par de ridicules présages, il disparut aux yeux de ses sujets, pour se cacher

dans son laboratoire, dans son cabinet d'antiquités & dans ses écuries, tandis que la discorde la plus dangereuse commençoit à rompre les liens qui unifesoient le corps Germanique, & même à heurter les marches de son trône. Tout accès auprès de lui étoit défendu à un chacun sans exception, au point qu'il falloit se déguiser en palefrenier, pour pouvoir seulement s'approcher de sa personne. Les affaires les plus pressantes n'étoient point expédiées: l'espoir d'obtenir le riche héritage de la monarchie espagnole s'évanouit, parce qu'il ne put se résoudre à donner sa main à l'Infante *Isabelle*. L'Empire étoit menacé de l'anarchie la plus terrible, parce que, quoique sans héritier, on ne put l'engager à faire élire un Roi des Romains. Les Etats d'Autriche renoncèrent à son obéissance; la Hongrie & la Transilvanie se souleverent contre lui, & la Bohême ne tarda pas à suivre cet exemple. La Maison d'Autriche, dont la puissance avoit été si redoutée sous CHARLES V, couroit risque de se voir enlever une partie de ses possessions par les Turcs & par les princes Protestans de l'Allemagne, & de succomber enfin sans retour sous une ligue qu'un des plus grands Monarques de l'Europe avoit formée contre elle. On vit alors, en Allemagne, ce qui étoit toujours arrivé dans les interregnes, ou quand l'Empereur n'étoit point animé des sentimens qu'exige sa dignité. Lésés ou abandonnés par leur chef, les princes d'Empire pourvurent eux-mêmes à leur sûreté, & réparèrent par leurs alliances ce qui manquoit d'au-

torité à l'Empereur. L'Allemagne se divisa donc en deux confédérations opposées. Rodolphe, adversaire méprisé d'un parti, & protecteur impuissant de l'autre, se trouva inutile à tous deux. Que pouvoit attendre l'Empire, d'un prince qui ne pouvoit pas même défendre ses Etats héréditaires contre un ennemi intestine. Pour prévenir la ruine entière de l'Autriche, sa propre famille se réunit contre lui, & une faction puissante se jeta entre les bras de son frere. Chassé de tous ses Etats héréditaires, il ne lui resta bientôt plus à perdre que la couronne impériale; & la mort l'enleva assez tôt pour lui épargner ce dernier opprobre.

Ce fut le mauvais Génie de l'Allemagne, qui lui donna un Rodolphe pour Empereur, en un tems où la plus sage politique & une main ferme pouvoient seuls maintenir la paix dans l'Empire. Dans une époque plus tranquille, le Corps Germanique auroit pourvu lui-même à son salut; & *Rodolphe*, comme l'avoient fait déjà plusieurs empereurs, auroit caché son ignominieuse nullité dans une obscurité magique. Le besoin pressant de vertus qui lui manquoient mit au grand jour son incapacité. La situation de l'Allemagne exigeoit un empereur, qui, par ses ressources, pût donner du poids à ses décisions; & les états héréditaires de Rodolphe, quelle que fût leur étendue, se trouvoient dans des circonstances qui plongioient leur souverain dans les plus grands embarras.

Les souverains de la Maison d'Autriche étoient tous catholiques, & les plus fermes appuis du

St. Siege; mais il s'en falloit beaucoup que leurs Etats fussent attachés à la même religion. Les nouvelles opinions avoient aussi pénétré dans ces contrées, & y avoient fait de rapides progrès, qu'avoient favorisé les crises où s'étoit trouvé Ferdinand I, & la tolérance de Maximilien II. Il en étoit, des Etats Autrichiens, comme de l'Allemagne entière. La plupart des Seigneurs & des membres de la Noblesse étoient Luthériens; & dans les villes, les protestans avoient obtenu une prépondérance marquée. Après avoir réussi à faire entrer quelques-uns d'entr'eux dans l'assemblée des Etats provinciaux de l'Autriche, les protestans s'emparèrent successivement de toutes les charges & de tous les tribunaux & en chasserent les Catholiques. Les voix des députés des villes & celles de quelques Prélats étoient trop foibles contre l'Ordre puissant & nombreux des Seigneurs & de la Noblesse; & les mépris de ceux-ci ne tarderent pas à les éloigner entièrement des assemblées. C'est ainsi qu'insensiblement l'assemblée entière des Etats d'Autriche devint luthérienne; & dès-lors les protestans firent des pas rapides vers une prépondérance assurée. Le Souverain dépendoit des Etats, parce qu'il étoit en leur pouvoir de lui refuser ou de lui accorder des subides. Ils se prévalurent des besoins où se trouverent Ferdinand I. & Maximilien II, pour arracher successivement à ces princes plusieurs privileges religieux. Enfin Maximilien II. accorda aux Seigneurs & à la Noblesse le libre exercice de leur culte, mais seulement

dans leurs terres & dans leurs châteaux. Accorder la même liberté aux villes & aux bourgs, c'auroit été autant qu'abolir entièrement la religion catholique; & ce Prince étoit trop gêné par l'Espagne & par la Cour de Rome, pour se porter à une démarche aussi décisive en faveur des protestans. En maintenant dans son intégrité ses droits à l'égard des communes, en les isolant de la Noblesse & en conservant la Religion Catholique dans les villes & dans les bourgs, il se flattoit de pouvoir prévenir les progrès du Protestantisme. Mais le zèle indiscret des ecclésiastiques protestans franchit ces bornes que la sagesse du Souverain avoit posées. Malgré les défenses expresses de l'Empereur, plusieurs de ces ecclésiastiques firent entendre leurs déclamations dans les villes & même à Vienne: le peuple accouroit en foule à ce nouvel évangile, dont les principaux attraits consistoient en des injures contre les catholiques, & en des discours captieux. Les Seigneurs & les Nobles ouvrirent par-tout leurs églises & leurs chapelles à une populace nombreuse, sans avoir égard aux défenses de Maximilien, qui avoit borné la liberté du culte à leurs personnes & à leurs familles. Les déclamations dans les chaires nourrirent sans cesse le fanatisme; & la haine des deux partis fut envénimée par un zèle aussi impur qu'indiscret.

Ce fut au milieu de ces abus & de ces germes de divisions, que mourut MAXIMILIEN, laissant à son fils Rodolphe ses royaumes & l'Autriche. La religion luthérienne, quoique restreinte par les loix,

loix, y étoit en effet la religion dominante, parce qu'elle avoit la prépondérance parmi les Etats qui pouvoient faire la loi au Souverain. Elle faisoit les plus grands progrès, &, appuyée par les protestans du reste de l'Allemagne, elle menaçoit de faire disparaître le catholicisme, dont la ruine auroit entraîné celle de la Maison régnante. RODOLPHE chercha à détourner ce danger imminent ; & tant par la ruse que par la force, il travailla à effectuer une contre-réforme. Les églises dont les Protestans s'étoient arbitrairement emparés, furent fermées ; la liberté de religion, dont la noblesse avoit abusé, fut restreinte en de justes bornes ; les Protestans furent éloignés insensiblement des assemblées des Etats provinciaux, & remplacés par des catholiques. Les Prélats osèrent alors reparoître dans ces dietes, & le catholicisme recouvra la prépondérance. Dans le même tems, les anciennes défiances & les craintes des protestans se renouvelèrent ; & convaincus que l'on ne méditoit rien moins que leur ruine entière, ils chercherent de tout côté des secours. Tout étoit disposé pour une insurrection dangereuse ; il ne falloit qu'une étincelle, & la guerre civile éclatoit.

De tous les Etats héréditaires de la Maison d'Autriche, la Hongrie & la Transilvanie étoient ceux dont la possession étoit la plus précaire. L'impossibilité de défendre ces pays contre la puissance prépondérante des Turcs, avoit déjà engagé FERDINAND I. à la démarche humiliante de consentir tacitement, en leur payant un tribut annuel, à la

souveraineté de la Porte-Ottomane sur la Transilvanie; — aveu funeste de son impuissance, & attrait plus dangereux encore pour une Noblesse remuante, quand elle croiroit avoir sujet de se plaindre de son Souverain. Ce n'étoit point sans restrictions que les Hongrois s'étoient soumis à la Maison d'Autriche. Ils étoient jaloux du droit d'élire leurs souverains, & ils faisoient valoir avec arrogance toutes les prétentions que ce droit les mettoit à même de former. Le voisinage de la Turquie & la facilité de changer impunément de souverain, augmentoient encore l'inflexibilité des Magnats. Mécontents du Gouvernement de l'Autriche, ils se jetoient fréquemment dans les bras des Ottomans; & peu satisfaits de ceux-ci, ils revenoient sous la souveraineté allemande. Mais ils faisoient payer bien cher à leurs légitimes maîtres, la préférence qu'ils leur avoient donnée sur les Infidèles. Leurs fréquentes & subites transitions d'un souverain à un autre s'étoient communiquées à leur caractère: incertains entre la souveraineté autrichienne & celle des Turcs, ils flottoient également entre la soumission & la révolte. Plus les Hongrois & les Transilvains gémissaient d'être réduits à obéir à des maîtres éloignés, plus leurs efforts étoient opiniâtres pour obéir à un de leurs compatriotes. Ainsi tout gentilhomme entreprenant pouvoit facilement obtenir leur foi & leur hommage. Rebelle envers son souverain, il s'empressoit, par une sage politique, de se faire auprès d'un autre le mérite d'une soumission volontaire,

& d'obtenir de lui une investiture qu'on lui accordoit d'autant plus volontiers, que l'on regardoit comme un gain ce qu'avoit perdu la puissance rivale. C'est ainsi que le Pacha le plus voisin s'empressoit d'offrir le sceptre & la couronne à tout Magnat révolté contre l'Autriche. C'est avec la même facilité, que la Cour de Vienne confirmoit un usurpateur dans la possession des provinces qu'il avoit arrachées à la Porte; satisfaite ainsi de s'être réservé une ombre de souveraineté, & d'avoir gagné un nouveau rempart contre les Turcs. Plusieurs Magnats, Bathori, Boschkai, Ragoczi, Bethlem Gabor s'érigèrent ainsi en Souverains des Hongrois ou de la Transilvanie; & pour se soutenir, leur unique politique fut de s'appuyer des forces de la Porte, afin d'être d'autant plus redoutables à leur légitime Maître.

Ferdinand, Maximilien & Rodolphe, Souverains de la Hongrie & de la Transilvanie, épuisèrent leurs autres états, pour défendre ces pays contre les Turcs & pour y étouffer des révoltes intestines. Des guerres fréquentes se succéderent rapidement, & ne furent interrompues que par de courtes trêves non moins funestes. Le pays étoit dévasté; & le malheureux habitant se voyoit également opprimé par l'ennemi & par les armées du prince qui devoit le protéger. Le Soldat autrichien traitoit en pays de conquête celui qu'il défendoit de son sang; & il étoit contraint de se procurer par la force les subsistances qu'on refusoit de lui fournir volontairement. Il ne donnoit que des secours

foibles, mais l'arrogance avec laquelle il se les faisoit payer étoit insupportable. La nonchalance de Rodolphe, qui laissoit vaquer les premiers charges, qui négligeoit de répondre aux plus pressantes représentations, & qui oublioit même de pourvoir à la défense de l'état, y occasionnoit, comme dans ses possessions d'Allemagne, les plaintes les plus ameres; l'avidité du fisc, l'arrogance des officiers & la licence des troupes rendoient ces murmures universels.

La Réforme d'ailleurs avoit aussi pénétré dans ces contrées, & y avoit fait des progrès considérables, à la faveur de toutes ces dissensions. Néanmoins on s'attaqua imprudemment à elle, & le fanatisme rendit l'esprit de faction plus dangereux. Guidée par le hardi rebelle *Boschai*, la Noblesse Hongroise & celle de Transylvanie leverent l'étendard de la révolte. Les séditieux de Hongrie étoient sur le point de faire cause commune avec les mécontents de l'Autriche, de la Moravie & de la Bohême, & d'entraîner ces pays dans leur révolte. Alors la perte de la Maison d'Autriche étoit certaine, & la ruine du catholicisme dans ces mêmes pays devenoit inévitable.

Déjà depuis long-tems, les Archiducs, freres de Rodolphe II, voyoient avec douleur la ruine dont leur Maison étoit menacée: ces derniers événemens épuiserent leur patience. L'archiduc Matthias, fils puiné de Maximilien II, gouverneur de Hongrie & héritier présomptif de Rodolphe, s'offrit pour appui à la Maison chancelante de Habs-

bourg. Dans sa jeunesse, entraîné par une funeste ambition, & contre les intérêts de l'Autriche, ce prince avoit prêté l'oreille aux invitations des révoltés des Pays-Bas, qui l'appelloient dans leur patrie pour défendre les libertés de leur nation contre son propre parent Philippe II. Matthias, croyant entendre, dans la voix d'une seule faction, celle de tout le peuple des Pays-Bas, se rendit dans ces provinces; mais l'événement ne répondit point à ses espérances, & il ne retira aucune gloire de son imprudente entreprise. Sa seconde apparition sur le théâtre politique de l'Europe fut d'autant plus éclatante.

Ses demandes réitérées à l'Empereur étant demeurées sans effet, il appella les archiducs, ses freres & cousins, à Presbourg, & se consulta avec eux sur les dangers imminens de leur Famille. Les freres lui confierent unanimement, comme à leur aîné, la défense d'un héritage que l'incapacité d'un frere alloit leur faire perdre, & le revêtirent de pleins-pouvoirs illimités pour agir selon ses lumieres pour leur intérêt commun. Aussi-tôt MATTHIAS entame des négociations avec la Porte & avec les rebelles de Hongrie; & par son habileté, il réussit, au moyen d'une paix avec les Turcs & d'un traité avec les rebelles, à conserver les prétentions de l'Autriche sur les provinces perdues. Mais RODOLPHE, aussi jaloux de ses droits de souveraineté, que négligent à les maintenir, différa de confirmer cette paix qu'il regardoit comme un attentat punissable contre sa dignité suprême.

Il accufa l'Archiduc d'être d'intelligence avec l'ennemi, & de vues perfides fur la couronne de Hongrie.

L'activité de MATTHIAS n'avoit été rien moins que défintéreffée ; mais la conduite de l'Empereur accéléra l'exécution de fes deffeins. Affuré de l'amour des Hongrois, à qui il venoit de donner la paix ; de la reconnoiffance & du dévouement de la Nobleffe, & plein de confiance dans un nombreux parti en Autriche, il ofe dévoiler avec hauteur fes vues, & menacer l'Empereur les armes à la main. Les protestans de l'Autriche & de la Moravie, préparés depuis long-tems à l'infurrection, & gagnés par l'Archiduc qui leur avoit promis la liberté de leur culte, prirent hautement fon parti ; & leur réunion avec les rebelles hongrois, dont ils menaçoient depuis long-tems, s'effectuë. Une redoutable conjuration fe forme contre l'Empereur. Il prend la réfolution, mais trop tard, de réparer fes fautes ; mais c'est en vain qu'il cherche à diffoudre cette funefte ligue. Tout est déjà en armes : la Hongrie, l'Autriche & la Moravie prêtent ferment de fidélité à Matthias, qui marche en Bohême pour y chercher l'Empereur jufques dans fon palais, & pour rompre les derniers refforts de fa puiffance.

Le royaume de Bohême n'étoit guere, pour la Maifon d'Autriche, une poffeffion plus affurée que ne l'étoit la Hongrie. Des caufes politiques dans celle-ci, & des divifions religieufes dans l'autre, entretenoient le feu de la difcorde. Un fiècle

avant Luther, les premières flammes des guerres de religion avoient éclaté en Bohême ; & un siècle après ce réformateur, elles incendièrent ce même pays. La secte à laquelle *Jean Hufs* avoit donné naissance s'y étoit conservée dès-lors, unie de cérémonies & de doctrine avec l'Eglise Romaine, à l'exception du seul article de la Sainte - Cène, que le Hussite recevoit sous les deux espèces. Le concile de Prague avoit accordé ce privilège aux sectateurs de Hufs ; & quoiqu'il eût été défavoué à cet égard par les Papes, ils continuèrent d'en jouir sous la protection des loix. L'usage de la coupe étoit la seule différence marquante qui distinguât cette secte, dont on désignoit les adhérens sous le nom d'*Utraquistes*, ou communians sous les deux espèces ; & ils adoptèrent cette dénomination, qui leur rappelloit sans cesse un privilège aussi cher. Mais sous ce nom même se cachoit aussi la secte beaucoup plus rigide & plus austère des Freres de Bohême & Moraves, qui s'écartoit en nombre de points de la doctrine de l'église dominante, & qui se rapprochoit beaucoup des Protestans. Les innovations religieuses qui avoient lieu en Allemagne & en Suisse firent de rapides progrès parmi ces deux sectes ; & le nom d'*Utraquistes*, dont elles savoient couvrir encore le changement de leurs dogmes, les garantissoit de toute persécution.

Dans le fond, ce n'étoit guère que le nom qui leur étoit resté des anciens *Utraquistes* ; & ils n'étoient plus, dans la réalité, que des protestans.

Pleins de confiance dans les forces de leur parti & dans la tolérance de l'Empereur, ils hazarderent, sous le regne de Maximilien II, de mettre au jour leurs vrais sentimens. Ils rédigerent, ainſi qu'on l'avoit fait en Allemagne, une confeſſion de foi particuliere, dans laquelle les Luthériens & les Calvinistes reconnoiſſoient également leurs opinions; & ils demanderent pour cette confeſſion tous les privileges de l'Eglise Utraquiſte. Cette demande ayant trouvé de l'oppoſition de la part de leurs co-états catholiques, ils furent obligés de ſe contenter de quelques aſſurances verbales, que l'Empereur voulut bien leur donner.

Tant que vécut Maximilien, ils jouirent d'une parfaite tolérance; mais la ſcene changea ſous ſon ſucceſſeur. Il parut un édit impérial, qui ôtoit la liberté du culte public aux Freres Moraves ou de Boheme. Ceux-ci ne ſe diſtinguoient en rien du reſte des Utraquiſtes; & la ſentence de leur condamnation devoit par conféquent porter ſur tous les religionnaires de la Boheme. Auſſi tous s'oppoſerent-ils, dans l'aſſemblée des Etats, à l'édit de l'Empereur, mais ſans pouvoir le faire révoquer. L'Empereur & les membres catholiques de la Diète ſe fonderent ſur les loix de la Boheme, où en effet il ne ſe trouvoit rien en faveur d'une ſecte qui alors n'avoit pas eu pour elle le vœu national. Mais combien les choſes étoient-elles changées! Cette ſecte, qui d'abord peu nombreuſe, ſe voyoit devenue l'église dominante; & n'étoit-ce pas une vraie injuſtice, que

de vouloir fixer, en vertu d'anciennes conventions, les bornes d'une croyance moderne. Les Protestans de Bohême réclamoient les assurances verbales que leur avoit données Maximilien, & les mêmes libertés religieuses dont jouissoient les allemands. Ce fut en vain, ils furent refusés.

Telle étoit la situation de ce royaume, lorsque Matthias, maître déjà de la Hongrie, de l'Autriche & de la Moravie, parut à Kollin pour soulever aussi le royaume de Bohême contre l'Empereur. L'embarras de ce Monarque fut alors à son comble. Abandonné de tous ses autres états héréditaires, il avoit mis ses dernières espérances dans la Diète de Bohême. On devoit s'attendre qu'elle se prévaudroit de sa détresse, pour arracher son consentement à toutes ses prétentions. Après une absence de longues années, Rodolphe parut à Prague dans l'assemblée des Etats; & pour convaincre le peuple qu'il vivoit encore, il fallut ouvrir toutes les fenêtres de la galerie par où ce prince devoit passer. Cette circonstance seule prouve quelle avoit été la vie de ce Prince, & en quel état il étoit réduit.

Ce qu'il avoit redouté, arriva. Les Etats du royaume, sentant le besoin que Rodolphe avoit d'eux, ne voulurent se prêter à aucune démarche, avant qu'il leur eût accordé toute sûreté à l'égard de leurs privilèges tant civils que religieux. Il eût été inutile de recourir encore à d'anciens subterfuges. Le sort de l'Empereur étoit dans leurs mains, & il fut obligé de céder à la nécessité.

Il ne le fit cependant qu'à l'égard de leurs prétentions civiles ; quant aux affaires de religion , il se réserva de les régler dans la prochaine Diète.

Les Etats de Bohême prirent alors les armes pour sa défense , & une guerre civile des plus sanglantes alloit s'allumer entre les deux frères ; mais Rodolphe , qui ne craignoit rien autant que de demeurer dans cette dépendance servile des Etats , n'attendit pas que les hostilités éclataffent ; & il se hâta de s'accorder à l'amiable avec l'Archiduc son frère. Il lui céda , par un acte formel de rénonciation , l'Autriche & le royaume de Hongrie , qu'il ne pouvoit plus lui ôter ; & il le reconnut pour son successeur à la Couronne de Bohême.

L'Empereur s'étoit à peine tiré aussi chèrement de cette détresse , que soudain il s'engagea dans de nouveaux embarras qui lui devinrent plus funestes encore. Les affaires religieuses de la Bohême avoient été remises à la prochaine assemblée des Etats de ce royaume. Elle se tint en 1609. Ils demandèrent les mêmes libertés religieuses dont ils avoient joui sous les précédens Empereurs ; un consistoire , la possession de l'Université de Prague , & des défenseurs ou protecteurs armés , choisis parmi eux. On s'en tint à la première réponse ; car les membres catholiques de la Diète avoient enchaîné les résolutions du timide Empereur. En quelques termes menaçans que les Etats renouvellassent leurs fréquentes représentations , Rodolphe persista dans sa première déclaration , qu'il n'accor-

deroit rien au-delà de ce que permettoient les anciennes loix. La Diète se separa donc sans avoir rien obtenu ; & les Etats, irrités contre Rodolphe, convinrent de tenir une assemblée à Prague, pour se rendre eux-mêmes la justice qui leur étoit refusée.

Ils y parurent en grand nombre ; & malgré les défenses de l'Empereur, ils tinrent leurs délibérations presque sous les yeux de ce prince. La condescendance dont il usa d'abord à leur égard, ne servit qu'à leur montrer combien ils étoient craints & à les rendre plus arrogans. Il fut cependant inflexible. Les Etats effectuèrent alors leurs menaces, & prirent la ferme résolution d'établir par-tout, de leur propre autorité, le libre exercice de leur religion, & d'abandonner l'Empereur à lui-même, jusqu'à ce qu'il eût confirmé cette mesure. Ils ne s'en tinrent pas là ; ils se donnerent eux-mêmes les *défenseurs* armés que l'Empereur leur avoit refusés. Dix membres de chacun des trois Ordres furent nommés : on résolut de lever au plutôt une force militaire, dont le comte de Thurn, principal moteur de cette insurrection, fut nommé le chef. Ces démarches vigoureuses engagerent l'Empereur à céder, & les Espagnols eux-mêmes le lui conseillèrent. Dans la crainte que les Etats irrités ne se jettassent entre les bras du roi de Hongrie, il signa la chartre remarquable connue sous le nom de *Lettre de Majesté* ; par laquelle les Etats de Bohême ont justifié depuis leurs insurrections contre le successeur de Rodolphe.

La confession de foi, que les Etats avoient présentée à l'Empereur MAXIMILIEN II, obtint par cette chartre les mêmes privileges que ceux dont jouissoit l'Eglise Catholique. Elle accordoit aux Utraquistes (c'est ainsi que les Protestans de la Boheme continuoient de s'appeller), la possession de l'Universite de Prague & un consistoire entièrement indépendant de l'archevêque. Toutes les Eglises qu'ils possédoient lors de la concession de cette chartre, devoient leur demeurer; & il étoit permis aux Seigneurs ainsi qu'à toutes les villes & à la Noblesse, d'en faire bâtir d'autres, quand ils le desireroient. C'est ce dernier article de cette chartre, qui dans la suite alluma le funeste guerre qui mit en flammes toute l'Europe.

La *Lettre de Majesté* faisoit, de la Boheme Protestante, une espece de république. Les Etats avoient appris à connoître leurs forces, & ce qu'ils pouvoient obtenir avec de la fermeté, de l'union & de l'harmonie dans leurs mesures. Il ne restoit guere à l'Empereur qu'une ombre du pouvoir souverain; & dans la personne des prétendus *défenseurs* de la liberté, il fut donné à l'esprit de sédition un dangereux encouragement. L'exemple & les succès des Protestans de Boheme étoient un appas attrayant pour les autres parties de la Monarchie Autrichienne; & toutes se mirent en mesure d'obtenir, par les mêmes voies, de semblables privileges. L'esprit de révolte se propagea d'une province à l'autre; & comme c'étoit principalement de la désunion entre les Princes de la

Maison régnante que les Protestans avoient su retirer de si grands avantages, on se hâta de réconcilier l'Empereur avec le roi de Hongrie.

Mais cette réconciliation ne pouvoit être sincere. L'affront étoit trop sanglant pour pouvoir être pardonné ; & RODOLPHE continua de nourrir dans son cœur une haine implacable contre MATTHIAS. C'étoit avec une vive douleur, qu'il prévoyoit qu'enfin le sceptre de la Boheme tomberoit dans des mains aussi odieuses ; & l'avenir ne lui offroit point de perspective plus consolante, si Matthias devoit le précéder dans le tombeau. Alors l'archiduc Ferdinand de Grätz, qu'il aimoit tout aussi peu, devenoit le chef de sa Maison. Afin d'exclure ce prince, ainsi que Matthias, de la succession à la couronne de Boheme, il forma le plan de donner cet héritage à l'Archiduc Léopold, Evêque de Passau & frere de Ferdinand. C'étoit, de tous ses parens, celui qui lui étoit le plus cher & qui avoit le mieux mérité de lui. L'estime des Bohémiens pour Léopold, leur attachement au droit qu'ils avoient encore d'élire leurs souverains, paroissoient favoriser ce dessein, dans lequel Rodolphe avoit plus consulté ses ressentimens personnels, que l'avantage de sa Maison. Mais pour l'exécuter, il falloit des forces militaires qu'en effet l'Empereur rassembla dans l'évêché de Passau. Leur destination étoit entièrement ignorée ; mais une invasion que le défaut de solde leur fit faire dans la Boheme, où elles commirent toute sorte d'excès, souleva tout ce royaume contre ce prince.

En vain il assura les Etats de son innocence ; ils n'ajoutèrent aucune foi à ses protestations ; en vain il chercha à réprimer les excès que commettoient ses soldats ; il n'en fut pas écouté. Dans la supposition qu'il s'agissoit d'annuller la *Lettre de Majesté*, les Défenseurs armerent toute la Boheme protestante, & Matthias fut appellé dans le royaume. Les troupes de l'Empereur furent bientôt dispersées, & ce prince demeura, denué de tout secours, à Prague, où il fut gardé comme un prisonnier dans son château, & tous ses conseillers éloignés de sa personne. Matthias avoit cependant fait son entrée dans cette capitale, aux acclamations unanimes des habitans ; & Rodolphe fut réduit à une telle détresse, qu'il le reconnut roi de Boheme. Tel fut le malheur de ce monarque, que de son vivant il fut obligé de céder à son ennemi un trône dont il auroit voulu le frustrer après sa mort. Pour comble d'humiliations, on le contraignit de délier, par un acte formel de renonciation, ses sujets de la Boheme, de la Silésie & de la Lusace, du serment de fidélité qu'ils lui avoient prêté. Il le fit, mais avec un cœur navré. Tout le monde, ceux même qu'il croyoit s'être le plus attachés par ses bienfaits, l'avoient abandonné. Quand il eut signé cette renonciation douloureuse, il jeta son chapeau à terre, & mordit la plume qui lui avoit rendu un service aussi ignominieux.

Tandis que Rodolphe perdoit ainsi successivement ses états héréditaires, il ne défendoit pas

avec plus de succès la couronne impériale. Chacun des différens partis religieux qui divisoient l'Allemagne, persistoit dans ses efforts pour s'agrandir aux dépens de son adversaire, ou pour se mettre à l'abri de ses attaques. Plus la main qui tenoit les rênes de l'Empire étoit foible; plus les Catholiques & les Protestans se sentoient abandonnés à eux-mêmes; plus leur attention devoit être vigilante, & plus leurs défiances réciproques devoient augmenter de jour en jour. Il suffisoit que l'Empereur fût gouverné par les Jésuites & guidé par les conseils de l'Espagne, pour inspirer des craintes aux Protestans, & pour leur donner un prétexte de commencer des hostilités. Le zèle inconsidéré des Jésuites, qui dans leurs écrits & dans toutes les chaires s'efforçoient d'invalider les traités faits avec les protestans, excitoit de plus en plus leur défiance, & leur faisoit entrevoir des vues dangereuses jusques dans les démarches les plus indifférentes des catholiques. Tout ce qui tendoit à restreindre le culte protestant dans les états héréditaires d'Autriche, attiroit l'attention de toute l'Allemagne protestante; & le puissant appui, que les protestans autrichiens espéroient de trouver chez leurs freres du reste de l'Allemagne, avoit beaucoup de part à leur arrogance & aux rapides succès de MATTHIAS. On croyoit, dans tout l'Empire, que si la paix avec les protestans étoit encore observée, on n'en étoit rédevable qu'aux embarras dans lesquels les troubles intestins de la monarchie autrichienne avoient mis la cour impé-

riale; & cette persuasion empêchoit qu'on s'empresât de l'en délivrer.

Presque toutes les affaires dans la Diète d'Empire demeuroient sans expédition; tant par un effet de la nonchalance de l'Empereur, que par la faute des princes protestans, qui s'étoient fait une loi de ne contribuer en rien aux besoins communs du corps germanique, avant que l'on eût fait droit à leurs griefs. Ils se plaignoient sur-tout du mauvais gouvernement de l'Empereur, de la violation des traités, & de différentes enfreintes du Conseil Aulique, qui sous ce regne avoit commencé d'étendre sa juridiction au préjudice de la Chambre Suprême. Les Empereurs avoient jadis décidé en dernière instance tous les différens entre les Etats d'Empire, dans les cas de peu d'importance ils prononçoient seuls; dans les causes plus graves, ils le faisoient de concert avec les princes. Ils avoient conféré, dans le 15^{me} siècle, cette judicature suprême à la Chambre Impériale de Spire, dont les princes, pour n'être pas exposés à des jugemens arbitraires, s'étoient réservé de nommer les Assesseurs. Ce droit avoit été étendu depuis aux princes Luthériens; de sorte que, dans des différens qui avoient la religion pour objet, des juges protestans concouroient à prononcer la sentence, & qu'une balance entre les deux religions paroissoit exister dans ce tribunal suprême.

Mais les ennemis de la Réforme & des droits des princes d'Empire, attentifs à saisir toutes les occasions qui pouvoient favoriser leurs desseins,

trou-

trouverent bientôt le moyen de détruire l'utilité de cette sage mesure. On vit insensiblement la judicature suprême exercée par un tribunal particulier, le Conseil Aulique d'Empire, établi d'abord pour assister l'Empereur dans l'exercice de sa prérogative ; tribunal dont les membres nommés par ce monarque & salariés par lui seul, n'avoient pour règle que l'avantage de leur Maître & celui de la Religion catholique qu'ils professoient comme lui. On porta devant ce tribunal quantité de procès entre des Souverains de religions différentes, dont la décision appartenoit à la Chambre Suprême. Aussi ne doit-on pas s'étonner, que les sentences de ce tribunal aient trahi son origine, & que des juges catholiques & des créatures de l'Empereur aient sacrifié la justice aux intérêts de leur religion & de la Cour Impériale. Quoique tous les princes de l'Allemagne dussent s'opposer à tems à un abus aussi dangereux, les protestans seuls, qu'il opprimoit principalement, se portèrent pour défenseurs de la liberté germanique, qu'une institution aussi arbitraire bleffoit dans l'endroit le plus sensible, savoir dans l'administration de la justice. Encore les princes Protestans ne prirent-ils pas tous part à cette résistance. En effet, l'Allemagne n'auroit guere pu se féliciter de l'abolition du droit du talion & de l'institution de la Chambre Suprême, si une juridiction arbitraire, sous la dépendance immédiate de l'Empereur, eût pu exister encore. L'Allemagne auroit joui de peu d'avantages, si la Chambre Suprême eût cessé d'être un tribunal en

dernière instance. Mais ce siècle étoit fécond en contrastes. Au nom de l'Empereur, monument de la despotique Rome, étoit encore attachée une idée de puissance illimitée qui faisoit le plus ridicule contraste avec le droit public des Germains, mais qui néanmoins, appuyée par les jurisconsultes & par les partisans du despotisme, en imposoit aux esprits foibles & vulgaires.

A tous ces griefs généraux se joignit successivement une série d'incidens particuliers, qui portèrent au plus haut degré les inquiétudes & les défiances des Protestans. Pour échapper aux persécutions des Espagnols, quantité de familles des Pays-Bas s'étoient réfugiées dans la ville impériale d'Aix-la-Chapelle. Quoique cette ville fût catholique, elles s'y établirent & y augmentèrent insensiblement leurs partisans. Ayant réussi à faire entrer dans le conseil quelques-uns de leurs adhérens, ces nouveaux habitans demandèrent une église & l'exercice public de leur culte : ayant été refusés, ils se saisirent par la force des prérogatives qu'on ne vouloit pas leur accorder, ainsi que de toutes les places de Magistrature. Il étoit bien dur pour la Cour Impériale & pour tout le parti catholique, de voir une ville aussi considérable au pouvoir des Protestans. Toutes les lettres exhortatoires & les ordres de l'Empereur, pour que tout fût rétabli sur l'ancien pied, étant restés sans effet, un Décret du Conseil Aulique mit Aix-la-Chapelle au ban de l'Empire ; mais il ne fut exécuté que sous le regne suivant.

Deux autres tentatives des Protestans , pour étendre leurs Etats & leur puissance, furent d'une plus grande importance. L'Electeur de Cologne Gebhard , de la maison de Truchsefs-Waldbourg, avoit ressenti, pour la jeune comtesse Agnez de Mansfeld, une tendresse qui ne fut point sans retour. Cette intelligence ayant éclaté dans toute l'Allemagne, les deux freres de la comtesse, zélés Calvinistes, demanderent satisfaction de cet outrage fait à l'honneur de leur Maison, & qui ne pouvoit être réparé tant que l'Electeur seroit un Archevêque Catholique. Ils le menacerent de laver cet opprobre dans son sang & dans celui de leur sœur, s'il ne renonçoit immédiatement à tout commerce avec elle, ou s'il ne réparoit son honneur devant les autels. L'Electeur, sans considérer les suites de cette démarche, n'écouta que sa passion. Soit qu'il eût déjà du penchant pour la religion Calviniste, ou que l'amour seul eût opéré ce miracle, il abjura publiquement le catholicisme, & épousa la belle Agnez.

Cet événement étoit de la plus grande importance. Selon la lettre des traités, l'Electeur avoit perdu, par son apostasie, tout droit à son archevêché; & si jamais il avoit importé aux Catholiques de s'opposer à toute usurpation de la part des protestans, ils devoient le faire avec d'autant plus d'ardeur, maintenant qu'il s'agissoit de la conservation d'un Electorat. D'un autre côté, la renonciation à un électorat étoit une démarche bien difficile & bien dure, pour un aussi tendre époux,

qui desiroit passionnément de relever le prix de son cœur & de sa main par le don d'une souveraineté. Les clauses du traité d'Augsbourg étoient d'ailleurs un point contesté par les protestans; & il étoit de la plus grande importance pour toute l'Allemagne Protestante, d'arracher cet électorat aux catholiques. L'exemple en avoit été déjà donné dans plusieurs parties de la Basse - Allemagne, où les Protestans l'avoient emporté. Plusieurs Chanoines du Chapitre de Cologne étoient déjà Protestans & dans les intérêts de l'Electeur; dans la ville même, il étoit assuré d'un parti nombreux d'habitans protestans. Toutes ces circonstances, auxquelles les exhortations de ses amis & de ses parens, ainsi que les promesses de plusieurs Cours d'Allemagne, donnerent encore plus de poids, déterminèrent l'Electeur à conserver son Electorat, malgré son apostasie.

Mais l'événement prouva bientôt qu'il avoit formé une entreprise au-dessus de ses forces. La liberté du culte, qu'il avoit accordée aux Protestans dans l'Electorat de Cologne, y éprouva la plus vive opposition, tant de la part des habitans que de celle des Chanoines catholiques. L'intervention de l'Empereur, & l'excommunication de Rome qui le destitua de toutes ses dignités ecclésiastiques & temporelles, armerent contre lui ses sujets & son Chapitre. L'Electeur leva des troupes; le Chapitre en fit de même. Pour s'assurer promptement d'un puissant secours, les chanoines s'empresserent de procéder à une nouvelle élection, & leur choix

tomba sur l'Evêque de Liege, de la Maison de Baviere.

Il s'éleva alors une guerre civile, qui auroit pu facilement embraser l'Empire, vu la part que les deux partis religieux qui divisoient l'Allemagne devoient nécessairement prendre à ces événemens. Les Protestans étoient sur-tout révoltés, que le Pape se fût arrogé, en vertu de son autorité apostolique, de dépouiller un prince d'Empire de toutes ses dignités. Dans les tems de barbarie, qu'on peut appeller le siecle d'or de l'autorité pontificale, ce droit avoit été toujours contesté aux souverains Pontifes; combien plus devoit-on s'y opposer, dans un tems où leur autorité étoit entièrement détruite dans une grande partie de l'Europe, & que, dans le reste de la Chrétienté, elle ne reposoit que sur de foibles appuis? Toutes les Cours Protestantes de l'Allemagne intervinrent avec fermeté dans cette affaire. *Henri IV*, alors roi de Navarre, n'oublia rien pour engager, par ses négociations, les princes allemands à défendre efficacement leurs droits. Le cas alloit décider de la liberté de l'Allemagne. Quatre voix protestantes dans le College Impérial, contre trois catholiques, devoient faire pencher la prépondérance en faveur des protestans, & ôter à jamais à la Maison d'Autriche toute voie pour parvenir au trône impérial.

Mais l'Electeur *Gebhard* avoit embrassé la religion calviniste, & non la luthérienne; cette seule circonstance fit son malheur. L'animosité entre ces

deux églises ne permit pas que les Princes Luthériens regardassent cet électeur comme un de leurs frères, ni qu'en cette qualité ils lui donnassent des secours efficaces. Tous avoient cherché à l'encourager dans ses entreprises & lui avoient promis leur appui; mais il n'y eut qu'un prince apanagé de la Maison Palatine, le Pfalzgrave Jean-Casimir, zélé protestant, qui lui tint parole. Malgré les défenses de l'Empereur, il accourut avec sa petite armée dans l'électorat de Cologne: il ne put néanmoins y rien faire d'important, parce que l'électeur, privé lui-même de tous les objets de première nécessité, l'y laissa dénué de tout secours. Le nouvel Electeur, appuyé efficacement par ses parens de la Maison de Baviere & par les Espagnols des Pays - Bas, fit des progrès d'autant plus rapides. Les troupes de *Gebhard*, laissées sans solde par leur prince, livrèrent successivement plusieurs places; d'autres furent contraintes de se rendre. *Gebhard* tint un peu plus long - tems dans ses Etats de Westphalie, jusqu'à ce qu'enfin la supériorité des forces de ses ennemis l'en eût chassé. Après avoir fait, en Hollande & en Angleterre, plusieurs tentatives pour son rétablissement, il se retira dans l'évêché de Strasbourg, pour y mourir Doyen du Chapitre.

Ce différent fut suivi de près par de nouvelles dissensions qui s'éleverent à Strasbourg. Plusieurs chanoines Protestans de Cologne, que l'excommunication pontificale avoit frappés en même tems que leur électeur, s'étoient réfugiés dans cet évêché

où ils possédoient des prébendes. Les Chanoines catholiques du chapitre de Strasbourg, leur refusant, comme à des excommuniés, la jouissance de ces bénéfices, ils s'en mirent en possession par la force, & un parti puissant de Protestans Strasbourgeois leur procura bientôt la prépondérance dans l'évêché. Les Chanoines catholiques se réfugièrent à Elfas-Zabern, où, sous la protection de leur évêque, ils établirent leur Chapitre, & déclarèrent usurpateurs les chanoines qui étoient demeurés à Strasbourg. Ceux-ci cependant s'étoient renforcés par l'aggrégation de plusieurs protestans d'une haute naissance; & à la mort de l'évêque, ils osèrent lui élire un successeur protestant, dans la personne du prince Jean-George de Brandebourg. Bien loin d'agréer ce choix, les chanoines catholiques élurent l'évêque de Metz, prince de la maison de Lorraine, qui annonça aussitôt son élévation à ce Siege épiscopal, par des hostilités contre le territoire de Strasbourg.

La ville de Strasbourg ayant pris les armes en faveur du chapitre protestant & du prince de Brandebourg; & le parti opposé, appuyé par des troupes de Lorraine, cherchant à s'emparer des biens de l'évêché, il en résulta une longue guerre, qui, selon l'esprit de ces tems, fut accompagnée de beaucoup de ravages & de barbaries. En vain l'Empereur fit intervenir son autorité suprême, pour décider cette contestation; les biens de l'évêché furent long-tems divisés entre les parties belligérantes, jusqu'à ce qu'enfin le prince protestant

eût renoncé à ses prétentions , pour un modique dédommagement pécuniaire. Ainsi l'avantage, dans cette malheureuse affaire, demeura à l'église catholique.

Les événemens qui eurent lieu à Donawerth , ville impériale du Cercle de Suabe, inspirèrent encore plus d'inquiétudes & de défiances à l'Allemagne protestante. Les troubles de l'électorat de Cologne étoient alors à peine apaisés. Sous le regne de FERDINAND I, le protestantisme avoit su, par les moyens qu'il mettoit ordinairement en usage, obtenir une telle prépondérance à Donawerth, que les catholiques étoient réduits à se contenter d'une petite église dans le couvent de Ste. Croix, & à dérober aux yeux des Protestans la plupart de leurs rites religieux. Enfin un fanatique abbé de ce couvent osa braver la voix publique, & ordonner une procession avec la croix & les bannieres; mais on le contraignit bientôt de renoncer à ce dessein. Ce même abbé, encouragé par une déclaration favorable de la Cour Impériale, ayant ordonné, l'année suivante, une semblable procession, on se porta aux dernières violences. Une populace fanatique ferma aux religieux les portes du couvent, quand ils voulurent y rentrer; elle foula aux pieds leurs bannieres, & les poursuivit en leur faisant mille outrages. Une citation impériale suivit ces violences; & la populace ayant fait mine d'attenter aux personnes des Commissaires de l'Empereur, & le fanatisme populaire rendant inutiles toutes les tentatives pour un accommodement à l'amiable,

la ville fut enfin mise formellement au ban de l'Empire, & le duc Maximilien de Baviere chargé de l'exécution de cette sentence. A l'approche de son armée, le découragement faisoit la bourgeoisie de Donawerth naguere si insolente. L'abolition entiere de la religion protestante dans ses murs fut la peine de son arrogante conduite; la ville perdit ses privileges, & de ville impériale qu'elle étoit, elle fut annexée à la Baviere.

Cet événement fut accompagné de deux circonstances, 'qui devoient exciter toute l'attention des Protestans, quand même les intérêts de leur religion eussent fait moins d'impression sur eux. Le Conseil Aulique, tribunal arbitraire & entièrement catholique, dont d'ailleurs ils avoient contesté si vivement la juridiction, avoit prononcé la sentence contre Donawerth, & en avoit confié l'exécution au duc de Baviere, chef d'un Cercle étranger. Des démarches aussi contraires à la constitution germanique annoncoient, de la part des catholiques, des mesures violentes, qui pouvoient être fondées sur des conventions secretes ou sur des plans dangereux, & se terminer par l'oppression totale du protestantisme.

Dans des circonstances où la force l'emporte sur le droit, & où la sûreté n'est fondée que sur la puissance, c'est toujours la partie la plus foible qui cherche avec le plus de sollicitude à se mettre en état de défense. Tel fut aussi le cas en Allemagne. Lorsque les Catholiques y formoient quelques desseins contre les Protestans, leurs pre-

miers coups se portoient naturellement sur les provinces du midi plutôt que sur celles du Nord de l'Empire, où les Protestans avoient la prépondérance & pouvoient s'entre-secourir facilement, tandis que leurs freres de la Haute-Allemagne, séparés des autres états protestans & environnés de pays catholiques, étoient exposés sans cesse à leurs coups. Lors que les catholiques vouloient se prévaloir des divisions qui régnoient parmi les Protestans, c'étoient toujours les Calvinistes, comme les plus foibles & exclus d'ailleurs des avantages de la paix d'Augsbourg, qui se trouvoient dans le danger le plus imminent & que devoient atteindre les premieres hostilités.

C'est ce qu'on vit arriver dans les états de l'Electeur Palatin, qui avoient un voisinage dangereux dans ceux du Duc de Baviere, tandis qu'ils ne pouvoient esperer que peu de secours de la part des Luthériens. Aucune partie de l'Allemagne n'avoit éprouvé autant de révolutions religieuses, que le Palatinat. Jouet malheureux de ses souverains, on vit ce pays embrasser deux fois la religion Luthérienne, & abandonner de nouveau cette doctrine pour celle de Calvin. L'Electeur Palatin Frédéric III. avoit le premier abandonné le Luthéranisme; mais son fils aîné LOUIS, qui lui succéda, rendit bientôt, par des voies de rigueur, la prépondérance à cette secte. Sous son regne, on vit les Calvinistes du Palatinat privés de leurs églises; leurs ecclésiastiques & même les instituteurs de leurs écoles, bannis du pays; ce prince porta son zele

pour le luthéranisme , jusqu'à les persécuter dans son testament , par lequel il nommoit de rigides luthériens à la tutelle de son fils mineur. Mais ce testament illégal fut annullé par son frere , le Pfalzgrave Jean - Casimir , qui d'après le prescrit de la Bulle - d'Or , s'empara de la tutelle & de la régence. Il donna au jeune Electeur Frédéric IV , alors âgé de neuf ans , des gouverneurs calvinistes , qui eurent ordre d'extirper l'hérésie luthérienne de l'ame de leur élève , & même , en cas de besoin , de ne pas épargner à cet effet les coups. Si le maître étoit ainsi traité , on peut juger comment durent l'être les sujets luthériens.

Ce fut sous le regne de ce Frédéric IV , que la Cour Palatine déploya une activité particulière , pour engager les Princes Protestans de l'Allemagne à un concert parfait de mesures contre la Maison d'Autriche , & pour lier entre eux une étroite union. Outre que la Cour Palatine étoit guidée par les conseils de la France , ennemie de tout tems de la Maison d'Autriche , le soin de sa propre sûreté l'obligeoit à s'assurer à tems de la protection des princes luthériens contre un ennemi aussi dangereux & aussi supérieur en forces. De grandes difficultés s'opposoient à cette union ; la haine des Luthériens contre les Calvinistes ne le cédant guere à celle qu'ils portoient aux Catholiques - Romains. On chercha donc à réunir d'abord les deux religions , pour mieux faciliter ces nouveaux nœuds politiques. Mais toutes ces tentatives manquèrent , & n'aboutirent , comme on devoit s'y attendre ,

qu'à affermir davantage chaque parti dans sa croyance. Il ne restoit donc qu'à nourrir & à augmenter les craintes & les défiances des Luthériens, pour les convaincre de la nécessité d'une union pareille. A cet effet, on exagéra les forces des catholiques & les dangers des Protestans; on attribua à des plans profondément combinés, des événemens accidentels; d'autres incidens, fort innocens par eux-mêmes, furent revêtus d'odieuses couleurs, & l'on prêta à toute la conduite des catholiques, des motifs infidieux & des vues dont ils étoient vraisemblablement bien éloignés. Il n'y avoit pas de bruit absurde ni d'inculpation odieuse qu'on ne s'empressât d'adopter & de faire valoir. Quelque ardent qu'eût pu être, chez les catholiques, le desir d'enfreindre les traités, leur foiblesse & leur épuisement étoient des garans sûrs qu'ils les observeroient. Mais il paroît que les Protestans craignoient — ce qu'en effet ils ne méritoient que trop.

La diete de Ratisbonne, où les Protestans avoient eu l'espoir de pouvoir faire renouveler les stipulations de la paix d'Augsbourg, s'étoit séparée sans avoir rien conclu; mais l'oppression de Donawerth vendit d'augmenter leurs griefs contre les Catholiques. L'alliance, si long-tems désirée, se forma alors avec une extrême célérité. L'électeur Palatin Frédéric IV, le Pfalzgrave de Neubourg, deux Margraves de Brandebourg & le Duc Jean-Frédéric de Wirtemberg, ainsi des princes luthériens & calvinistes, formerent, pour eux & pour leurs

héritiers, une union étroite, qui fut appelée *Union Evangélique*. Les princes contractans s'engageoient à faire cause commune & à se prêter des secours efficaces contre tout ennemi, tant en affaires de religion que pour le maintien de leurs droits respectifs; tout membre qui seroit attaqué devoit être aussi-tôt secouru à main armée; en cas de besoin, les provinces, villes & forteresses des parties contractantes devoient être ouvertes à leurs troupes; & les conquêtes qui pourroient être faites réparties entre les membres de l'*Union*, à raison des secours que chacun d'eux auroit fournis. La direction de l'*Union* fut confiée, pour les tems de paix seulement, à la Cour Palatine, mais avec un pouvoir limité; & l'on établit un fonds pour les dépenses nécessaires. La différence de religion, entre les Luthériens & les Calvinistes, devoit n'avoir aucune influence sur l'*Union*, dont la durée étoit fixée à dix ans. Chaque prince contractant promit, en même tems, d'engager d'autres à accéder à cette alliance. L'électeur de Brandebourg s'y trouva assez disposé; mais celui de Saxe la défapprouva formellement. La Hesse ne pouvoit prendre une détermination libre; & les Ducs de Brunswick & de Lünebourg faisoient également des difficultés. Mais les trois villes Impériales, Strasbourg, Nuremberg & Ulm, furent une acquisition précieuse pour l'*Union Evangélique*, parce qu'on avoit besoin de leurs richesses, & que leur exemple pouvoit être imité par d'autres villes libres.

Les princes unis, naguere foibles & peu craints, prirent un ton plus ferme quand ils eurent formé cette alliance. Ils firent présenter à l'Empereur, par le Prince Christian d'Anhalt, leurs griefs & leurs prétentions. Ils exigeoient sur-tout le rétablissement de Donawerth dans ses anciens privileges; que le Conseil Aulique cessât d'être un tribunal de judicature; & enfin que l'Empereur lui-même réformât son gouvernement. Pour faire ces représentations, ils avoient choisi le tems où les troubles des Etats héréditaires de ce monarque ne lui permettoient aucun relâche; où Matthias venoit de lui enlever l'Autriche & la Hongrie; où il n'avoit conservé la Bohême qu'en signant la Lettre de Majesté; & enfin, où la succession de Juliers menaçoit d'allumer une nouvelle guerre. On ne doit donc pas être surpris, que ce prince indolent ait montré plus de lenteur que jamais à prendre une résolution, & que l'Union Evangélique ait pris les armes avant que l'Empereur se fût déterminé.

Les catholiques observoient l'Union Evangélique avec toute la vigilance de l'inquiétude; & celle-ci se tenoit en garde avec la même défiance, contre les catholiques & contre l'Empereur. L'Empereur redoutoit également les deux partis. Les craintes & l'animosité de part & d'autre étoient à leur comble; & ce fut encore dans cette crise, que le décès du Duc Jean-Guillaume donna lieu à de vives contestations, pour la succession dans les Duchés de Cleves & de Juliers.

Il se présenta huit prétendans à cet héritage,

dont l'indivisibilité avoit été assurée par des traités
 solennels; & l'empereur, qui témoignoit du desir
 de les réunir comme un fief dévolu à sa couron-
 ne, pouvoit être envisagé comme le neuvieme as-
 pirant. Quatre de ceux-ci, l'Electeur de Brande-
 bourg, le Pfalzgrave de Neubourg, le Duc de
 Deuxponts & le Marggrave de Burgovie, prince
 autrichien, les demanderent comme des fiefs fé-
 minins, au nom de quatre princesses sœurs du duc
 défunt. Deux autres princes, l'Electeur de Saxe,
 de la ligne Albertine, & les ducs de Saxe, de la
 ligne Ernestine, se fondoient sur une expecta-
 tive que l'Empereur Frédéric III. leur avoit donnée
 de recueillir cet héritage, & que Maximilien I.
 avoit confirmée à ces deux branches de la Maison
 de Saxe. On fit peu d'attention aux prétentions
 de quelques princes étrangers. Le droit étoit
 peut-être du côté des Maisons Brandebourg & de
 Neubourg, & il paroissoit même favoriser ces deux
 prétendans. Aussi les deux Cours firent-elles
 prendre possession de cette succession, aussi-tôt
 qu'elle fut ouverte. L'electeur de Brandebourg
 donna l'exemple, & le Pfalzgrave de Neubourg
 le suivit. Les deux parties entamerent leur diffé-
 rent par la plume, & elles l'auroient vraisembla-
 blement terminé par la voie des armes; mais l'in-
 tervention de l'Empereur, qui vouloit se rendre
 l'arbitre de ce procès, & séquestrer en attendant
 les pays en litige, amena les parties à un prompt
 accommodement, pour détourner le danger dont
 elles étoient également menacées. Elles convinrent

de gouverner en commun ces Duchés. En vain l'Empereur fit sommer les Etats du pays de Juliers de refuser le serment de fidélité à ces nouveaux maîtres; en vain il envoya son propre parent, l'Archiduc Léopold, évêque de Passau & de Strasbourg, pour y ranimer son parti. Le pays entier, à l'exception de la capitale, se soumit aux princes protestans, & le parti impérial fut affiégué dans Juliers même.

Cette contestation étoit de la plus grande importance pour toute l'Allemagne, & elle excita l'attention de plusieurs Cours étrangères. Il s'agissoit non seulement de qui posséderoit le pays de Juliers; mais il falloit décider lequel des deux partis qui divisoit l'Allemagne, des protestans ou des catholiques, s'aggrandiroit par une possession aussi considérable. Il s'agissoit de décider, si l'Autriche devoit l'emporter de nouveau dans ses prétentions, & satisfaire ses vues d'aggrandissement par cette riche proie; ou s'il falloit défendre la liberté de l'Allemagne & l'équilibre de ses forces, contre les prétentions de l'Autriche. Cette affaire intéresseoit donc toutes les puissances protectrices de la liberté germanique & ennemies de l'Autriche. L'Union Evangélique, la Hollande, l'Angleterre & sur-tout le roi de France Henri IV, y prirent une vive part.

Ce monarque, qui avoit passé ses plus beaux jours à combattre la Maison d'Autriche, & qui n'avoit surmonté que par la valeur la plus héroïque les barrières que cette Maison avoit élevées entre
lui

lui & le trône de France, n'étoit point demeuré tranquille spectateur des troubles de l'Allemagne. Cette lutte des Princes Allemands contre l'Empereur affuroit la paix à la France; & les Protestans & les Turcs étoient les deux contrepoids salutaires, qui balançoient, au Sud & au Nord, les forces de la Maison d'Autriche. Mais cette Maison rivale se relevoit toujours de ses désastres, aussitôt qu'on lui permettoit de renverser ces entraves. Pendant un demi-siècle, Henri IV. avoit sans cesse été la victime de cette ambition, qu'aucun revers, ni même la médiocrité des talens ne pouvoient étancher dans des cœurs où couloit quelque goutte du sang de Ferdinand-le-Catholique. Cette passion dominoit dans tous les descendans de la Maison de Habsbourg. Depuis un siècle, elle avoit troublé la tranquillité de l'Europe; & malgré son épuisement, elle entraînoit toutes les puissances dans des dépenses énormes, pour pouvoir s'opposer à ses vues d'agrandissement. Quel bonheur pour l'Europe, si les forces nécessaires à cet effet eussent pu être employées pour le salut des peuples.

De telles considérations occupèrent HENRI IV. vers la fin de sa glorieuse carrière. On fait quels travaux il lui en a coûté, pour guérir les plaies qu'une longue guerre civile, attisée par l'Autriche, avoit portées à son royaume. Tout grand homme porte ses regards sur l'avenir: & qui pouvoit assurer ce prince de la durée du bonheur qu'il procuroit à la France, aussi long-tems que l'Espagne & l'Autriche formeroient une puissance unie, épuisée

il est vrai, mais qu'un seul hazard heureux pouvoit rendre plus que jamais redoutable. Pour laisser à son successeur un trône affermi, & assurer à ses peuples une paix durable, il falloit que cette puissance fût détruite, ou qu'on la mit pour jamais hors d'état de recouvrer ses forces. Telle étoit la source de la haine implacable de Henri IV. contre la maison d'Autriche ; haine vive, ineffaçable, mais juste.

Toutes les Puissances de l'Europe partageoient ces sentimens de Henri IV, mais toutes n'avoient pas cette politique éclairée, ni le courage dédifié de ce monarque. La proximité d'un grand avantage est un attrait pour tous les hommes ; mais il n'appartient qu'à un grand cœur d'être touché d'un bien éloigné. C'est ce qu'Henri IV. éprouva. Tous les Souverains qui pouvoient coopérer à ses grandes vues y furent engagés par les plus puissans motifs que peut suggérer la politique. Les Protestans de l'Autriche devoient secouer le joug autrichien, ce qui paroissoit le but principal de leurs desirs. On ne demandoit aux Belges que de renoncer à la domination de l'Espagne. Rien n'importoit plus au Pape & à toutes les républiques de l'Italie, que de soustraire pour toujours cette presqu'isle à la tyrannie de l'Espagne. L'Angleterre ne pouvoit rien souhaiter avec plus d'ardeur, qu'une révolution qui la délivreroit d'un de ses plus puissans ennemis. Chaque souverain gagnoit, par ce partage des possessions de la Maison d'Autriche, de nouvelles propriétés ou

des sûretés pour les anciennes : & toutes y trouvant ainsi des avantages, la balance de l'Europe n'éprouvoit aucune atteinte. La France pouvoit refuser généreusement toute part à cette riche proie, puisque, par la ruine de la puissance autrichienne, elle y gaignoit le double, & que sans augmenter sa puissance, elle acquéroit une prépondérance que jamais elle n'avoit eue. Le parricide de Ravallac sauva la Maison d'Autriche.

Les yeux fixés sur un tel plan, Henri IV. ne pouvoit regarder l'Union Evangélique & les différens pour la succession de Juliers, que comme des événemens de la plus grande importance. Il négocioit dans toutes les Cours protestantes de l'Allemagne ; & ce que ses négociateurs laissoient transpirer du grand dessein de leur Monarque, suffisoit pour gagner des esprits animés d'une vive haine contre l'Autriche, & dominés puissamment par la passion de s'aggrandir. La sage politique de Henri IV. lui fit resserer plus étroitement encore l'alliance contractée entre les princes unis ; & les secours puissans qu'il s'engagea de leur fournir éleverent leur courage au plus haut degré de la confiance. Une armée nombreuse, commandée par le roi en personne, devoit joindre les troupes de l'Union Evangélique, & contribuer d'abord à la conquête des pays de Juliers & de Cleves : alors, réunies aux allemands, ces forces combinées devoient se porter en Italie, où la Savoie, Venise & le Pape avoient déjà préparé de puissans secours, pour y anéantir toute la puissance de

l'Espagne. Victorieuses en Italie, les troupes de la Ligue auroient pénétré dans l'Autriche ; & secondées par une insurrection générale des Protestans, elles eussent mis fin pour jamais à la domination Autrichienne en Bohême , en Hongrie & en Transilvanie. Dans le même tems, les Brabançons & les Hollandois auroient entièrement secoué le joug de l'Espagne ; & la puissance de la maison de Habsbourg , redoutée naguere de l'Europe entière, auroit été reléguée au - delà des Monts - Pyrénées.

Les François se sont toujours glorifiés de leur rapidité dans leurs entreprises ; mais cette fois les Allemands l'emportèrent de vitesse sur eux. L'armée de l'*Union Evangélique* se trouva en Alsace , avant que les troupes de France se fussent montrées sur les frontieres. Une armée autrichienne, que l'Archiduc LEOPOLD avoit rassemblée dans ces environs , fut dispersée. HENRI IV. avoit combiné ses plans en grand Roi & en grand politique ; mais il en avoit confié l'exécution à des alliés altérés de la soif de pillage. D'après ses intentions, on ne devoit donner aux autres Princes d'Empire aucun sujet de s'alarmer de ces préparatifs, ou de regarder comme la sienne la cause de la Maison d'Autriche. Mais comment les plans de Henri IV. auroient-ils fait oublier aux Princes Allemands leurs vues particulieres : elles tiroient uniquement leur source dans un ardent desir de s'aggrandir & dans une vive haine contre les catholiques. Telles étoient leurs passions dominantes. Ils fondirent, comme

des loups ravisseurs , sur les terres des Princes ecclésiastiques , où ils leverent des contributions comme dans un pays ennemi , s'emparèrent de toutes les caisses publiques , & enleverent de force de tout ce qu'on refusoit de leur accorder volontairement ; & pour ne laisser aucun doute aux catholiques sur les vrais motifs de ces procédés ils publièrent hautement quel fort ils préparoient aux principautés ecclésiastiques de l'Empire. C'est à ce point que Henri IV. fut trompé par les princes , & que les opérations avoient été peu concertées avec la Cour de France : tant il est vrai , qu'une violence , exigée par la plus sage politique , ne doit jamais être confiée à un caractère violent ; & qu'on ne peut charger de troubler l'ordre public , que celui à qui l'ordre public est sacré.

La conduite de l'*Union Evangélique* , qui révolta même plusieurs Etats Protestans , & la crainte de traitemens pires encore , opérèrent chez les catholiques quelque chose de plus qu'une vaine & stérile indignation. L'autorité impériale , profondément déchue , ne leur laissoit espérer aucune protection contre de tels ennemis. C'étoit leur ligue , qui les rendoit aussi redoutables & aussi arrogans : il étoit donc nécessaire de leur opposer une contre-ligue.

Dans ces circonstances critiques , le prince-évêque de Würzburg forma le plan d'une *Union Catholique* , qui , pour la distinguer de celle des Protestans , prit le nom de *Ligue*. Les points dont l'on convint furent à peu près les mêmes qui

avoient fait la base de l'Union des Protestans : la plupart de ses membres étoient des Evêques ; & le duc Maximilien de Baviere en devint le chef. Il étoit le seul prince laïc qui eût pris part à cette alliance. Il fut revêtu d'une autorité beaucoup plus étendue que celle accordée par les Protestans à l'Electeur Palatin. Outre que le duc de Baviere étoit seul maître de toutes les troupes de la Ligue, ce qui devoit donner à ses opérations une célérité & une énergie que les forces de l'Union Evangélique ne pouvoient avoir, la Ligue avoit encore l'avantage que les riches prélats acquittoient beaucoup plus régulièrement leurs contingens en argent, que ne pouvoient le faire les princes Protestans. Sans proposer à l'Empereur, comme un Prince Catholique, de prendre part à leur alliance ; sans même qu'elle lui en eût rendu compte en sa qualité de chef de l'Empire, la Ligue parut tout-à-coup affermie sur des fondemens inébranlables, & avec des forces assez redoutables pour écraser l'Union. La Ligue, il est vrai, combattoit pour l'Autriche, puisqu'elle étoit opposée à des Princes Protestans ; mais l'Autriche elle-même fut bientôt reduite à trembler devant elle.

Les armes de l'Union avoient cependant été assez heureuses dans les pays de Juliers ainsi qu'en Alsace. Juliers étoit étroitement resserrée ; & l'évêché de Strasbourg se trouvoit entièrement en leur puissance. Mais ces brillans exploits prirent une prompte fin. Aucune armée françoise ne parut sur le Rhin. *Henri IV.* n'étoit plus, ce mo-

narque qui devoit la commander en personne, & être l'ame de toute l'entreprise. Les finances des princes Protestans étoient épuisées; leurs Etats leur refusoient de nouvelles contributions; & les Villes Impériales, qui avoient pris part à cette alliance, étoient fort mécontentes de ce qu'on n'en vouloit qu'à leurs richesses, & de n'être jamais consultées. Elles furent sur-tout irritées, de ce qu'on les avoit entraînées dans de grands frais pour les différens relatifs au pays de Juliers, qui cependant avoient été expressément exclus de l'objet de l'alliance; de ce que les Princes unis s'attribuoient de grosses pensions annuelles tirées de la caisse commune; & sur-tout de ce qu'on ne leur rendoit aucun compte de l'emploi des sommes fournies par tous les membres de la confédération.

L'Union penchoit donc déjà à sa ruine, lorsque la Ligue se forma contre elle, & lui opposa des forces fraîches & redoutables. Le manque d'argent ne permettoit pas aux Princes protestans de tenir plus long-tems la campagne; & cependant il étoit dangereux de poser les armes devant un ennemi prêt à combattre. Pour se mettre du moins d'un côté à l'abri de toute attaque, on fit promptement la paix avec l'archiduc LEOPOLD; les deux parties convinrent de retirer mutuellement leurs troupes de l'Alsace, de rendre les prisonniers, & d'ensevelir le passé dans un parfait oubli. C'est à quoi aboutirent tous les armemens dont on s'étoit promis de si grands succès.

La Ligue prit alors, à l'égard de l'Union :

le même ton que celle-ci, pleine de confiance en ses forces, avoit osé prendre envers les Catholiques de l'Allemagne. On lui montra les traces funestes du passage des armées protestantes, & l'on peignit sous leurs vraies couleurs les ravages qu'elles y avoient exercés; enfin, on donna à leur conduite tous les noms infamans qu'elle n'avoit que trop mérités. Les pays de Würtzbourg, Bamberg, Strasbourg, Mayence, Trèves & Cologne, & plusieurs autres contrées, avoient éprouvé leur rapacité funeste. La Ligue exigeoit pour eux des dédommagemens complets; que les péages par terre & par eau (car les protestans s'étoient emparés aussi de la navigation du Rhin) fussent restitués; enfin, que tout fût rétabli dans son état primitif. On exigeoit en outre, des princes unis, une déclaration cathégorique & solemnelle, de ce que l'on devoit attendre de leur part, ainsi que de l'objet de leur Union. Ce fut alors leur tour de céder à la force. Ils n'étoient point préparés à tenir tête à un ennemi aussi formidable; & ils avoient trahi, aux catholiques, le secret de leur foiblesse. Quoi qu'il pût en coûter à leur orgueil de mendier la paix, ils durent se trouver heureux de l'obtenir. Un parti promit la restitution exigée; l'autre de pardonner. On mit bas les armes; & l'orage qui menaçoit l'Allemagne d'une guerre cruelle, fut suivi d'un calme subit. Ce fut alors qu'éclata l'insurrection de Bohême, qui coûta à l'Empereur le dernier de ses Etats; mais ni l'Union, ni la Ligue, n'y prirent aucune part.

Enfin l'Empereur mourut en 1612, aussi peu regretté dans le cercueil, qu'il avoit été aperçu sur le trône. Long-tems après, quand les malheurs des regnes suivans eurent fait oublier son déplorable regne, on fut réduit à pleurer un tel Empereur avec des larmes de sang.

Jamais on n'avoit pu obtenir de lui, de se faire élire un successeur à la couronne impériale; aussi la prochaine vacance du trône étoit-elle attendue avec inquiétude: cependant, contre tout espoir, MATTHIAS monta paisiblement sur le trône impérial. Les catholiques lui donnerent leurs voix, parce qu'ils attendoient beaucoup de son courage; & les Protestans, parce qu'ils espéroient tout de sa caducité. Il n'est pas difficile de concilier ce contraste.

L'époque d'un nouveau regne est toujours celle où s'élevent de nouvelles espérances; & la premiere Diète que tient un souverain électif, fut en tout tems pour lui un sévere examen. Il n'y a pas d'ancien grief qu'on n'y releve, ni de nouveaux qu'on n'y recherche, pour les soumettre tous à la réforme dont on se flatte; enfin, on veut qu'un nouvel ordre de choses commence avec le nouveau roi. Les grands services que les Protestans d'Autriche avoient rendus à Matthias, lors de sa révolte contre son frere, étoient encore récents dans la mémoire des Protestans d'Allemagne; & la maniere dont ils avoient su s'en faire récompenser parut sur-tout leur servir de modele & de guide.

C'étoit avec le secours des Protestans de l'Autriche & de la Moravie, que Matthias avoit su obtenir les couronnes de son frere ; mais ébloui par son ambition , il n'avoit point considéré qu'il leur apprenoit à lui prescrire la loi à lui-même. Il s'en apperçut bientôt , & cette découverte le fit revenir de l'ivresse où il pouvoit être de son bonheur. A peine revenoit-il triomphant de la Bohême , qu'on l'attendoit déjà avec une *très-humble pétition* , bien capable d'empoisonner son triomphe. Les Etats d'Autriche exigeoient de lui , avant qu'ils lui prêtassent le serment de fidélité , une liberté illimitée de religion dans les villes & dans les bourgs , une parfaite égalité de droits entre les catholiques & les protestans , & l'égale admissibilité de ces derniers à toutes les charges. En plusieurs endroits , on se permit immédiatement de telles mesures ; & l'on rétablit l'exercice de la religion protestante dans les lieux où l'Empereur l'avoit interdit. Matthias n'avoit point dédaigné de se prévaloir des griefs des sujets protestans de son frere ; mais il ne pouvoit avoir eu l'intention de les redresser tous. Il se flatta qu'avec de la fermeté il pourroit leur en imposer. Il parla donc de ses droits héréditaires & refusa d'écouter aucune condition avant qu'ils lui eussent prêté foi & hommage. Leurs voisins , les Etats de Styrie , avoient prêté un pareil hommage , sans conditions , à l'archiduc Ferdinand , & n'avoient pas tardé à avoir lieu de s'en repentir. Effrayés par cet exemple , les membres Protestans de l'assemblée des

Etats d'Autriche refuserent ce serment ; & même , afin de n'y être pas contraints , ils se retirèrent de Vienne , exciterent leurs collegues catholiques à la même résistance , & commencerent à lever des troupes : ils firent des démarches pour renouveler leur alliance avec les Hongrois , & se préparèrent sérieusement à appuyer leur pétition par les armes.

Matthias n'avoit point hésité à accorder des demandes plus fortes des Hongrois ; mais la Hongrie étoit un royaume électif ; & la constitution de ce pays justifioit cette déférence aux yeux de toute l'Europe catholique. Mais en Autriche , ses prédécesseurs avoient tous exercé des droits de souveraineté beaucoup plus étendus , qu'il ne pouvoit perdre sans se déshonorer aux yeux de tous les catholiques de l'Europe , sans mécontenter l'Espagne & le St. Siege , & sans s'attirer le mépris de ses propres sujets catholiques. Ses ministres , zélés catholiques , & parmi lesquels Melchior Klefel , évêque de Vienne , avoit le plus crédit auprès de lui , lui conseillèrent de laisser envahir de force , par les protestans , toutes les églises catholiques , plutôt que de leur en accorder juridiquement aucune.

Ces embarras étoient malheureusement survenus en un tems où l'Empereur Rodolphe vivoit encore & en étoit spectateur. Ce prince pouvoit donc facilement être tenté de se servir contre son frere des armes par lesquelles il avoit été détrôné , & de s'entendre avec les factieux. Afin de prévenir ce coup , Matthias accepta avec plaisir la

médiation des Etats de Moravie , qui offrirent leur entremise entre lui & les Etats d'Autriche. Un comité des Etats des deux provinces s'assembla à Vienne , où les députés protestans tinrent un langage qui auroit surpris dans le Parlement britannique , même du tems de *Cromwell*. „ Les Protestans , disoient - ils , en terminant leur pétition , „ ne veulent le céder en rien à cette poignée de „ catholiques qui sont dans leur patrie. C'est par „ le secours de sa Noblesse protestante , que Matthias a contraint l'Empereur de céder ; pour trois „ cens barons protestans , on en trouveroit à peine „ quatre - vingts de papistes ; le sort de Rodolphe „ doit servir d'exemple à Matthias , & il doit se „ garder de perdre le temporel pour des conquêtes „ spirituelles. „ Les Etats de Moravie , au lieu d'employer leur médiation à l'avantage de leur souverain , s'étant rangés du côté de leurs freres protestans , & l'Union évangélique intervenant dans cette affaire avec beaucoup de chaleur , Matthias , qui craignoit d'ailleurs les réréfailles de son frere Rodolphe , se laissa enfin arracher la déclaration exigée en faveur des protestans.

Ce fut cette conduite des Protestans d'Autriche envers leur Souverain , que les princes d'Allemagne prirent pour modele , & dont ils se promirent le même succès. Dès la premiere diete qu'il tint à Ratisbonne (1713) , diete dans laquelle on devoit décider des plus pressantes affaires , & où l'empereur demandoit des subsides indispensables pour une guerre dont il étoit menacé par les Turcs ,

ils formerent les demandes les plus inattendues. Les catholiques avoient toujours l'avantage du nombre dans le College des Princes ; & comme tout s'y décidoit à la majorité des voix, les protestans, lors même qu'ils étoient unis, n'y entroient ordinairement en aucune considération. Les Princes Protestans exigèrent que les catholiques renonçassent à cet avantage, & qu'à l'avenir il ne fût permis à aucun parti religieux d'entraîner par une constante majorité, les voix du parti opposé. En effet, si la religion protestante devoit être représentée dans la Diète, la constitution de l'Empire lui ôtoit toute possibilité de tirer quelque utilité de ce droit. Ces demandes étoient accompagnées encore de plaintes sur la judicature que s'étoit arrogé le Conseil Aulique, ainsi que sur diverses violences exercées envers les protestans. Les envoyés des princes pétitionnaires eurent ordre de s'abstenir de toutes les délibérations communes, jusqu'à ce qu'on eût reçu une réponse favorable sur ces points préliminaires.

Cette dangereuse séparation paralyfa la Diète, & menaça de troubler sans retour toute union dans ses délibérations. Quoique l'Empereur desirât sincèrement de tenir sans cesse, à l'exemple de son pere Maximilien, une sage balance entre les deux partis religieux, cette conduite des Protestans ne lui laissoit plus que le choix dangereux entre l'un ou l'autre. Dans ses pressans besoins, les secours de tous les princes d'Allemagne lui étoient indispensables ; & cependant il ne pouvoit satisfaire

aucun parti sans se priver entièrement de l'assistance de l'autre. Peu affermi encore dans la possession de ses Etats héréditaires, il ne pouvoit que trembler à l'idée seule d'une guerre ouverte contre les protestans; mais les yeux de tous les catholiques de l'Europe, qui étoient fixés sur la résolution qu'il alloit prendre, & les représentations des princes catholiques d'Allemagne, celles du St. Siege & de la Cour d'Espagne, lui permettoient tout aussi peu de favoriser les protestans au préjudice de la religion romaine.

Dans ces circonstances, voyant l'Empereur irrésolu, les princes catholiques crurent qu'il étoit urgent de ranimer son courage ébranlé. Ils lui communiquèrent le secret de leur *Ligue*, avec celui de leurs ressources & de leurs forces. Quelque peu consolante que fût pour ce prince cette découverte, la perspective d'un aussi puissant appui lui rendit sa fermeté. La demande des protestans fut refusée, & la Diète se sépara sans qu'on y eût pris aucune décision. Mais Matthias fut la victime de ce différent : les protestans lui refuserent tout secours.

Cependant la trêve avec les Turcs approchoit de son terme; leurs mouvemens devenoient toujours plus suspects, & un armement contre eux de plus en plus nécessaire. Ce que l'Empereur n'avoit pu obtenir des Etats d'Empire, il devoit maintenant chercher à l'avoir de ses propres sujets. Parmi eux régnoient les mêmes haines religieuses, le même esprit de mécontentement; & l'Em-

pereur devoit ainſi s'attendre aux mêmes difficultés qu'il avoit éprouvées de la part des proteſtans d'Allemagne. Chaque province de la Monarchie Autrichienne refuſoit de prendre aucune réſolution ſans le concours des autres ; & une aſſemblée générale de leurs députés pouvoit dégénérer facilement en une dangereuſe confédération contre l'Empereur. La néceſſité l'emporta néanmoins ; & les Etats d'Autriche , de Bohême , de Moravie &c. furent aſſemblés à Lintz. Matthias n'oublia rien pour les convaincre de la néceſſité d'une guerre contre les Turcs. Quand il s'agit de prendre une détermination , il ſe trouva que les députés n'avoient point de pleins-pouvoirs. Cette aſſemblée ſe ſépara donc auſſi infructueuſement que la Diète d'Allemagne. Ce fut la bonne étoile de l'Empereur , qui ſeule le tira de ſa détrefſe. Les Turcs ſe montrèrent diſpoſés à une prolongation de la guerre , & Bethlem-Gabor , qui avec leur ſecours avoit uſurpé la Tranſilvanie , fut laſſé en poſſeſſion de cette principauté. Alors l'Empire ſe trouva à l'abri de tout danger au-dehors ; & malgré toutes ſes diviſions dangereuſes , la paix continua d'y régner dans l'intérieur. Un événement inattendu avoit donné une tournure imprévue à l'affaire de Juliers. Ce duché étoit encore poſſédé en commun par la Maiſon électoral de Brandebourg & par le Comte Palatin de Neubourg ; un mariage entre le prince héréditaire de Neubourg & une princeſſe de Brandebourg devoit réunir indiffolublement les intérêts des deux maiſons. Tout

ce plan fut détruit par — un soufflet que l'Electeur de Brandebourg, étant pris de vin, eut le malheur de donner à son gendre. Dès ce moment, la bonne intelligence s'évanouit entre les deux Maisons. Le prince de Neubourg embrassa la religion catholique. Une princesse de Baviere le récompensa de cette apostasie, & la protection puissante de la Baviere & de l'Espagne en fut la suite naturelle. Pour mettre le Comte Palatin dans la possession exclusive de la succession de Juliers, les armes d'Espagne s'y portèrent des Pays-Bas. L'Electeur de Brandebourg, pour se débarrasser de ces hôtes, appella dans ce pays les Hollandois, dont il chercha à obtenir la faveur en embrassant la doctrine de Calvin. Les troupes d'Espagne & de Hollande arriverent; mais, ainsi qu'il parut bientôt, uniquement dans le dessein de faire des conquêtes pour leur propre compte.

La guerre allumée dans les Pays-Bas menaça alors de s'étendre en Allemagne, où tout annonçoit un terrible incendie. Les Protestans ne virent qu'avec frayeur les Espagnols s'affermir dans le Bas-Rhin; & les allemands catholiques étoient plus effrayés encore de voir les Hollandois s'étendre du côté de l'Allemagne. Les guerres de religion ont cela de propre, que les frontieres d'un territoire étranger ne les arrêtent pas, parce que les ennemis & les alliés y puisent de nouvelles forces, & qu'il n'y a que l'entier affoiblissement d'un parti, qui en affoiblisse les membres. C'étoit à l'Ouest que paroissoit devoir s'allumer l'incendie, qui

qui menaçoit depuis long - tems l'Allemagne entière; & ce fut de l'Est que partit le coup qui mit tout l'Empire en feu.

La tranquillité que la Lettre - de - Majesté de Rodolphe II. avoit donnée à la Boheme, se maintint pendant quelque tems sous le regne de Matthias, jusqu'à l'élection d'un successeur à cette couronne, dans la personne de l'archiduc Ferdinand de Grätz.

Ce prince, depuis Empereur sous le nom Ferdinand II, s'étoit fait connoître, par la destruction violente de la religion protestante dans ses Etats, pour un ardent zéléteur de la religion romaine; & il étoit regardé par les catholiques de Boheme comme l'appui futur de leur Foi. La foible santé de l'Empereur devoit accélérer cette époque; & dans leur confiance en un aussi puissant protecteur, ils commencerent à moins ménager les Protestans. Les vassaux protestans des Seigneurs catholiques éprouverent les plus durs traitemens. Plusieurs Catholiques eurent encore l'imprudence de parler hautement de leur espoir, & d'inspirer aux Protestans, par des menaces, de la défiance contre leur futur souverain. Mais jamais cette défiance n'auroit occasionné des troubles, si, par l'oppression de divers individus, on n'eût donné des chefs à un peuple mécontent.

Henri-Matthieu, comte de Thurn, qui n'étoit point né en Boheme, mais qui possédoit uniquement quelques terres dans ce royaume, avoit entièrement gagné la confiance des Utraquistes, tant

par son zèle pour la religion protestante, que par son extrême attachement à sa nouvelle patrie. Cette confiance lui fraya le chemin aux plus importantes charges. Il avoit porté, avec beaucoup de gloire, les armes contre les Turcs; & son affabilité lui gagna les cœurs de la multitude. Un caractère ardent & ami du désordre, parce que ses talens pouvoient y briller; assez inconsidéré & téméraire pour former des entreprises qui exigent un esprit calme & réfléchi; assez peu scrupuleux, lorsqu'il s'agissoit de contenter son ambition, pour se jouer du sort de plusieurs milliers d'hommes; & assez rusé enfin pour en imposer à une nation telle qu'étoient les Bohémois; il avoit pris déjà la part la plus active aux troubles du regne de Rodolphe; & la Lettre-de-Majesté, que les Etats de Bohême arracherent à ce monarque, avoit été principalement l'ouvrage de ce Seigneur. La Cour lui avoit confié, en sa qualité de Bourggrave de Carlstein, la garde de la couronne & des chartres du royaume; mais la nation lui avoit remis un dépôt bien plus important, en le nommant *Défenseur* ou protecteur de sa religion. Ce dépôt, c'étoit elle-même. Les ministres de l'Empereur le dépouillerent imprudemment de celle de ses charges qui le mettoit dans la dépendance de la Cour, pour lui laisser toute son influence sur les peuples; & ils blessèrent ainsi sa vanité, qui empêchoit son ambition de devenir dangereuse. Dès ce moment, le Comte ne songea qu'à la vengeance; il ne tarda pas à en trouver l'occasion, & à la saisir.

Dans la Lettre-de-Majesté, que les Protestans

de la Bohême avoient extorquée à Rodolphe II, on avoit omis, comme dans la paix d'Augsbourg, un article essentiel. Tous les droits que cette paix accordoit aux Protestans d'Allemagne, étoient stipulés comme étant accordés aux princes seuls, & non aux sujets; & l'on s'étoit borné à réserver pour les sujets des princes ecclésiastiques une frêle liberté de conscience. Il n'étoit question, non plus, dans la Lettre-de-Majesté, que des seigneurs qui siégeoient aux Etats, & de celles des villes de la Bohême, dont les magistrats avoient su forcer leurs souverains à leur accorder les mêmes droits qu'aux seigneurs. C'étoit à elles seules qu'étoit accordé le droit d'établir des églises & des écoles, & d'exercer publiquement le culte protestant. Dans toutes les autres villes, il dépendoit du seigneur d'accorder à ses vassaux telle liberté de religion qu'il le jugeroit à propos. Les princes d'Empire s'étoient prévalus de ce droit dans toute son étendue. Ceux qui étoient laïcs l'avoient fait sans contradiction; & les princes ecclésiastiques, à qui une déclaration de l'empereur Ferdinand I. contestoit ce droit, avoient toujours prétendu, non sans fondement, que cette déclaration ne pouvoit être obligatoire pour eux. Ce qui, dans le traité d'Augsbourg, étoit un point contesté, ne fut pas mieux déterminé en Bohême. Les vassaux du Clergé de Bohême se crurent les mêmes droits que la déclaration de Ferdinand I. accordoit aux sujets des prélats allemands. Ils bâtirent une église protestante dans la petite ville de Clostergrab, appartenante à l'archevêque de Prague ainsi; que dans celle de Brau-

nau, qui dépendoit du couvent de ce nom. Malgré la désapprobation formelle de l'Empereur, la construction de ces deux églises fut achevée.

La vigilance des Défenseurs s'étant cependant un peu rallentie, la Cour crut pouvoir hasarder une démarche ferme. Par ordre de l'Empereur, l'église protestante de Clostergrab fut démolie; celle de Braunau fermée, & les plus séditieux des habitans de ces deux villes jettés dans les prisons. Un mouvement général parmi les Protestans de Bohême fut la suite de cette mesure: on cria à la violation de la Lettre-de-Majesté; & le comte de *Thurn*, animé par son ressentiment, se montra sur-tout actif à échauffer les esprits. Par son instigation, on convoqua à Prague des députés de tous les Cercles du royaume, pour prendre d'un commun accord les mesures nécessaires dans ce prétendu danger. L'on convint d'une requête qui seroit présentée à l'Empereur, & dans laquelle on insisteroit sur la liberté des détenus. La réponse de ce prince, qui fut mal reçue déjà parce qu'elle n'étoit pas adressée à eux mais au Gouverneur, en leur reprochant leur conduite illégale & rebelle, justifioit ce qui s'étoit passé à Clostergrab & à Braunau, & contenoit quelques passages, qu'on pouvoit prendre pour des menaces. Le comte de *Thurn* ne manqua point d'augmenter les mauvaises impressions que ce rescrit impérial faisoit sur les Etats. Il leur montra les dangers imminens où se trouvoient tous ceux qui avoient signé la requête; & par l'animosité & les terreurs qu'il fut leur inspirer, il parvint à les entraîner

à des résolutions violentes. C'eût été encore trop hasarder, que de les faire révolter immédiatement contre l'Empereur; il ne les conduisit donc que pas-à-pas vers ce but inévitable. Il jugea à propos de diriger d'abord leur ressentiment contre les conseillers du Monarque; & à cet effet il fit répandre le bruit, que le rescrit impérial avoit été rédigé chez le Gouverneur à Prague, & signé à Vienne.

Parmi les membres du Gouvernement, le Président *Slavata*, & le Baron de *Martinitz*, établi Bourgrave à la place du comte, étoient les objets d'une haine générale. L'un & l'autre avoient assez manifesté leur aversion pour les Protestans; ayant été les seuls qui eussent refusé d'assister à la séance où la Lettre-de-Majesté fut enrégistrée. On les menaça alors de les rendre responsables de toute violation que pourroit éprouver cette chartre; & dès ce moment on leur attribua tout ce qui arrivoit de contraire aux intérêts des Protestans. De tous les seigneurs Catholiques, ils étoient ceux qui avoient montré le plus de dureté envers leurs vassaux protestans: on les accusoit aussi de contraindre leurs vassaux d'aller à la messe, en les faisant harceler par des chiens; & de les forcer d'embrasser la religion catholique, en leur faisant refuser l'administration du baptême, la bénédiction de leurs mariages, & la sépulture. Il ne fut pas difficile d'enflammer le ressentiment de la nation contre deux hommes aussi odieux; & on les destina à être les victimes de l'indignation générale.

Le 23 May 1618, les députés, armés & accom-

pagnés d'une nombreuse escorte, parurent au château : ils pénétrèrent avec violence dans la salle, où les membres du Gouvernement, Sternberg, Martinitz, Lobkowitz & Slavata étoient assemblés. Les députés demandèrent d'un ton menaçant, une déclaration particulière de chacun d'eux, s'il avoit eu quelque part au rescrit impérial, & s'il l'avoit conseillé. Sternberg répondit avec modération, Martinitz & Slavata avec une arrogance qui décida de leur sort. Sternberg & Lobkowitz, moins haïs & plus craints, furent pris par le bras & conduits hors de la salle; après quoi l'on se saisit de Martinitz & de Slavata; on les traîna à une fenêtre, d'où ils furent précipités dans le fossé du château, à une profondeur de 80 pieds. On y jetta après eux le Secrétaire Fabricius, leur créature. Toute l'Europe policée fut surprise, comme on devoit s'y attendre, de pareilles voies de fait, que les insurgens prétendirent excuser comme étant un usage particulier à leur pays. En effet, rien ne les surprenoit en tout cela, si ce n'est que ces trois personnages se fussent relevés sains & saufs d'un saut aussi périlleux. Un tas de fumier, sur lequel ils étoient tombés, leur avoit sauvé la vie.

On ne devoit point s'attendre, que de telles violences rendroient l'Empereur plus favorable; mais c'est là, que le Comte de Thurn avoit voulu amener les Etats de Bohême. Si la crainte d'un danger encore incertain les avoit conduits à une telle démarche, l'attente certaine du châtement, & le soin pressant de leur propre sûreté devoient les entraîner

plus loin encore. Cette brutalité fermoit donc toute voie au repentir , & ce seul attentat ne pouvoit plus être effacé que par une série de nouvelles violences. Comme il n'étoit plus possible de revenir sur ses pas , il falloit défarmer la force coercitive. Il fut donc établi trente Directeurs , pour diriger légalement l'insurrection. On s'empara de l'administration & de tous les revenus de la couronne : on fit prêter serment de fidélité à tous les gens en charge ainsi qu'aux soldats , & la nation fut invitée à prendre la défense de la cause commune. Les Jésuites , que la haine universelle accusoit d'être les auteurs de toutes les oppressions essuyées jusqu'à-présent , furent bannis de tout le royaume ; & les Etats jugèrent nécessaire de justifier ces procédés par un manifeste. Toutes ces démarches , disoit-on , n'avoient lieu que pour le maintien de l'autorité royale & des loix ; langage que tiennent tous les rebelles , jusqu'à ce que la fortune ait décidé la querelle en leur faveur.

Les mouvemens que la nouvelle de l'insurrection de la Bohême causerent à la Cour impériale , ne furent pas à beaucoup près aussi vifs qu'une telle arrogance l'auroit mérité. Matthias n'étoit plus cet esprit ferme , qui jadis avoit été attaquer au sein de ses peuples son roi & son frere , & qui l'avoit dépouillé de trois couronnes. Le courage qui l'avoit animé dans cette usurpation , l'abandonna lorsqu'il s'agissoit d'une juste défense. Les rebelles avoient commencé par s'armer ; & il devoit naturellement suivre cet exemple ; mais il ne pouvoit espérer de con-

centrer cette guerre dans la Bohême seule. Tous les Protestans de ses Etats étoient étroitement unis par une dangereuse sympathie, & l'intérêt de leur religion pouvoit en former rapidement une république redoutable. Que pouvoit opposer l'Empereur à de tels ennemis, si les Protestans de ses Etats venoient à l'abandonner? D'ailleurs, une guerre civile n'auroit-elle pas épuisé les deux partis? Il perdoit tout s'il étoit vaincu; & s'il étoit vainqueur, il n'auroit fait que ruiner ses propres Etats.

Des considérations de cette nature déterminèrent l'Empereur & ses ministres à céder, & leur firent desirer la paix. Mais d'autres crurent voir, dans une pareille condescendance, la cause unique des maux présens. L'Archiduc Ferdinand de Grätz félicita l'Empereur d'un événement qui alloit justifier aux yeux de toute l'Europe, des mesures vigoureuses envers les Protestans de la Bohême. „La rébellion, disoit-il; le mépris des loix & la sédition ont toujours tenu la main au protestantisme: tous les privilèges, que les Protestans ont obtenus de Matthias & de son prédécesseur, n'ont produit d'autre effet que celui d'augmenter leurs prétentions; tous les pas des hérétiques sont dirigés contre l'autorité souveraine; & d'excès en excès, ils se sont portés graduellement à ce dernier attentat; bientôt ils attenteront encore à la personne de l'Empereur. Tout ce qu'on a eu à souffrir jusqu'ici de leur part, a été une juste punition divine, pour les ménagemens dont on avoit usé envers ces acharnés ennemis de la religion; & leur dernière insurrection

est manifestement une œuvre du Ciel, pour combler la mesure de leurs crimes, & pour épuiser la patience du Souverain. Ce n'est que dans les armes seules, qu'il y a du recours contre un tel ennemi; on n'aura du repos, l'on n'obtiendra d'eux de la soumission, que sur les débris de leurs dangereux privilèges; & la sûreté de la foi catholique ne se trouvera que dans la destruction entière de cette secte. L'issue de la guerre est incertaine; mais votre ruine est assurée, si vous ne la faites pas. Les biens confisqués des rebelles dédommageront amplement de ses dépenses, & la frayeur des exécutions apprendra au reste de la Noblesse à obéir plus promptement. „ Pouvoit-on, après cela, blâmer les Protestans de la Bohême, de chercher à se mettre à tems à l'abri des suites de tels principes? En effet, l'insurrection n'étoit dirigée que contre le successeur présomptif de l'Empereur, & non contre ce monarque, qui n'avoit donné aucun sujet de défiance aux Protestans. C'étoit pour fermer à Ferdinand le chemin au trône, que l'on prenoit les armes contre Matthias; mais tant que vivoit cet Empereur, on vouloit se restreindre dans les bornes d'une soumission apparente.

Les insurgens avoient cependant pris les armes, & l'Empereur ne pouvoit pas même leur offrir la paix sans être armé. L'Espagne fournit de l'argent pour les préparatifs de la guerre, & promit d'envoyer des troupes qui viendroient d'Italie & des Pays-bas. Comme on n'osoit se fier en aucun sujet autrichien, le Comte de Boucquoi, seigneur Brabançon, fut

nommé Général-en-chef, & un autre étranger, le Comte de Dampierre, devoit commander sous ses ordres. Avant que l'armée se mit en mouvement, Matthias tenta encore les voies de douceur par un manifeste dont il la fit précéder. Il y déclaroit aux insurgens : „ Que la Lettre-de-Majesté lui étoit fa-
 crée; qu'il n'avoit jamais rien médité contre leur religion ni contre leurs privilèges; qu'il n'avoit armé que parce qu'ils avoient pris les armes, & qu'il les poseroit aussi-tôt qu'ils auroient désarmé. „ Mais ce manifeste paternel n'eut aucune suite, parce que les chefs des révoltés jugerent à propos de cacher au peuple les intentions favorables de l'Empereur. Au contraire, ils publièrent dans les chaires & dans leurs écrits les bruits les plus insidieux, & ils firent craindre aux peuples abusés de nouvelles St. Barthélémis, qui n'existoient que dans l'imagination des rebelles. La Bohême entière, à l'exception des villes de Budweifs, Krummau & Pilsen, prit part à l'insurrection. Ces trois villes, dont la plupart des habitans étoient catholiques, eurent seules le courage de demeurer fidelles à l'Empereur, qui leur promit du secours. Mais le Comte de Thurn connoissoit trop combien il seroit dangereux de laisser entre les mains de l'ennemi trois places aussi importantes, qui offriroient en tout tems une entrée sûre dans le royaume aux armées impériales. Il parut inopinément devant Budweifs & Krummau, espérant de réduire ces deux villes par la crainte de ses armes. Krummau se rendit; mais toutes ses attaques sur Budweifs furent repoussées.

L'Empereur commença aussi à montrer plus d'activité. Boucquoi & Dampierre entrèrent avec deux armées en Bohême , comme en un pays ennemi. Mais ils trouverent le chemin de Prague plus difficile qu'ils ne s'y étoient attendus. Il falloit emporter l'épée à la main chaque défilé & chaque poste pour peu qu'il fût tenable ; & cette résistance augmentoit à chaque pas , parce que les excès des troupes impériales , composées pour la plupart de Hongrois & de Vallons , éloignoient les sujets fidèles & réduisoient les ennemis au désespoir. Cependant, lors même que ses armes pénétroient en Bohême , l'Empereur ne discontinua point d'offrir la paix aux rebelles , & de se montrer disposé à un accommodement à l'amiable. Mais de nouvelles espérances releverent le courage des révoltés : les États de Moravie avoient embrassé leur parti ; & il leur vint d'Allemagne , dans la personne du Comte de Mansfeld , un défenseur aussi brave que peu attendu.

Les chefs de l'Union Evangélique avoient observé jusqu'alors en silence les troubles de la Bohême ; mais ils n'en avoient pas été spectateurs oisifs. Ils combattoient pour la même cause & contre le même ennemi. Ils crurent voir, dans le sort des Protestans de la Bohême , celui qui attendoit ceux de l'Allemagne , & ils regarderent la cause des rebelles comme le devoir le plus sacré de leur ligue. Fidèles à ces principes, ils augmentèrent le courage des révoltés par des promesses de secours ; & un heureux hazard les mit à même de tenir parole.

Le Comte Pierre - Ernest de Mansfeld , fils du

Comte Ernest de Mansfeld, qui avoit commandé pendant quelque tems avec gloire les armées espagnoles dans les Pays-bas, & rendu d'éclatans services à la Maison d'Autriche, fut l'instrument dont se servit la Providence pour humilier cette Maison en Allemagne. Ce seigneur avoit voué ses premières armes au service autrichien, & combattu, sous les étendarts de l'archiduc Léopold, en Alsace & dans le pays de Juliers, contre la religion protestante & la liberté germanique. Mais gagné insensiblement aux principes de cette religion, ou séduit plutôt par les avantages qu'il pouvoit y trouver, il abandonna un prince qui refusoit de le dédommager des dépenses qu'il avoit faites pour son service, & consacra ses talens & ses armes victorieuses à l'Union Evangélique. Il arriva, dans ce même tems, que le duc de Savoie, allié de l'Union, lui demanda des secours pour une guerre contre l'Espagne. Elle lui céda sa nouvelle acquisition, & Mansfeld fut chargé de rassembler en Allemagne une armée pour le service du Duc. Cette armée étoit prête à se mettre en marche, quand le feu de la guerre éclata en Boheme; & le duc de Savoie, n'ayant plus besoin de secours, la laissa à l'Union. Rien ne pouvoit être plus agréable à celle-ci, que de secourir les révoltés aux dépens d'un autre prince; & Mansfeld reçut l'ordre de conduire ces 4000 hommes en Boheme.

Il y marcha aussi-tôt, & s'y signala d'abord par la prise de la ville & forteresse de Pilsen, dévouée à l'Empereur. Le courage des rebelles fut relevé

encore par un autre secours que les Etats de la Silésie leur envoyèrent. Il se donna plusieurs combats peu décisifs, mais d'autant plus sanglans, funestes avant-coureurs d'une guerre plus meurtrière. Afin de retarder les préparatifs de l'Empereur, on négocia avec lui, & l'on accepta même la médiation offerte par l'électeur de Saxe. Mais la mort enleva Matthias, avant que l'issue des négociations eût pu manifester combien peu les démonstrations des rebelles étoient sinceres.

Avec ce prince s'éteignit la Branche regnante de la Maison d'Autriche en Allemagne, puisque, de tous les fils de Maximilien II, il ne restoit plus que le vieux & infirme Archiduc Albert, qui avoit cédé ses droits à Ferdinand de Grätz. La Cour d'Espagne avoit également renoncé, en faveur du même prince, à toutes les possessions autrichiennes. C'étoit donc lui qui devoit relever la Maison de Habsbourg en Allemagne, & lui rendre sa premiere grandeur.

Ferdinand étoit fils de l'Archiduc Charles, frere puîné de Maximilien II, & Souverain de la Carniole, de la Carinthie & de la Styrie. Sa mere étoit une princesse de Baviere. Ayant perdu son pere dès l'âge de douze ans, l'Archiduchesse sa mere le confia aux soins du duc de Baviere Guillaume, frere de cette princesse, sous les yeux duquel il fut élevé & instruit par des Jésuites, à l'Université d'Ingolstadt. On présumera facilement quels principes il dut puiser chez un prince qui poussa la dévotion jusqu'à renoncer au gouvernement. On lui montra, d'un côté, l'indulgence des successeurs de Ma-

ximilien envers la nouvelle doctrine, & les troubles qui en étoient résultés; de l'autre, on lui fit considérer les bénédictions dont jouissoit la Baviere, & le zele religieux de ses Souverains: on lui donna le choix entre ces deux modèles.

Préparé dans cette école à devenir le valeureux défenseur de sa religion & de l'Eglise Romaine, il quitta la Baviere après un séjour de cinq ans, pour se charger du gouvernement de ses Etats. Les Etats de Carniole, de Carinthie & de Styrie lui avoient demandé, avant qu'ils lui prêtassent foi & hommage, la confirmation de leurs privileges religieux. Il répondit que ces privileges n'avoient rien de commun avec la fidélité qu'ils lui devoient. Le serment fut dont exigé & prêté sans conditions. Plusieurs années s'écoulerent, avant que l'entreprise projetée à Ingolstadt parût mûre pour l'exécution. Résolu de l'exécuter, Ferdinand fit un pèlerinage à Lorette, d'où il se rendit à Rome, pour recevoir la bénédiction apostolique aux pieds du St. Pere.

Il ne s'agissoit de rien moins, que de faire disparaître le protestantisme de trois provinces où cette religion étoit dominante, & autorisée par un acte formel de tolérance que le pere de Ferdinand avoit accordé à la Noblesse de ses Etats. Une concession aussi solennelle ne pouvoit être révoquée sans danger; mais aucune difficulté ne rebuta le pieux élève des Jésuites. L'exemple des autres princes d'Empire, qui avoient exercé dans leurs pays le droit de réforme comme un droit attaché à leur souveraineté, & l'abus que faisoit la Noblesse en Styrie de

la liberté religieuse dont elle jouissoit, fervirent de prétexte à ces violences. A l'abri d'une loi positive, mais absurde, on crut pouvoir enfreindre ouvertement celles de la raison & de la justice. Au reste, Ferdinand montra, dans cette entreprise injuste, un courage & une fermeté dignes de louanges. Sans bruit, & sans exercer de cruautés, il opprima le protestantisme successivement dans toutes les villes; & en peu d'années, cette entreprise dangereuse se trouva heureusement exécutée, à l'étonnement de toute l'Allemagne.

Mais tandis que les Catholiques admiroient dans Ferdinand le héros & le défenseur de leur foi, les Protestans commencèrent à armer contre lui, comme contre leur ennemi le plus dangereux. Les demandes de Matthias, de lui assurer la succession aux souverainetés électives de la Maison d'Autriche, ne trouverent cependant que peu de contradictions, & les Etats de Bohême le couronnerent même pour leur roi futur, à des conditions très-acceptables. Ce ne fut que dans la fuite, quand ils eurent éprouvé la mauvaise influence de ses conseils dans le gouvernement de l'Empereur, que leurs inquiétudes se réveillèrent; & plusieurs projets écrits de sa main, que des mal-intentionnés leur firent tenir secrètement & qui ne laissoient aucun doute sur ses intentions, porterent leurs craintes au comble. Ils furent sur-tout indignés d'un traité de famille conclu secrètement avec l'Espagne, & dans lequel Ferdinand, sans égard pour la liberté dont jouissoit la Bohême d'élire ses rois, léguoit ce royaume à cette

Puissance. Le grand nombre d'ennemis que Ferdinand s'étoit faits par sa réforme en Styrie parmi les Protestans, lui devint funeste en Boheme; & quelques réfugiés de ses Etats, qui avoient apporté dans leur nouvelle patrie un cœur animé par le desir de la vengeance, se montrerent sur-tout actifs à nourrir le feu de la révolte. Ce fut dans des dispositions aussi contraires, que le Roi Ferdinand trouva la Boheme, quand la mort enleva Matthias.

Une aussi mauvaise intelligence entre une nation & le successeur au trône, auroit dû exciter des tempêtes dans les tems les plus paisibles: quels funestes effets ne devoit-elle pas produire au plus fort des séditions, lorsque le peuple avoit secoué toute dépendance; qu'il avoit les armes à la main, & que le sentiment de sa force, les promesses de secours étrangers & les succès qu'il avoit eus déjà le remplissoient d'une orgueilleuse confiance. Oubliant les droits conférés à Ferdinand, les Etats de Boheme déclarerent le trône vacant & l'élection de ce prince comme non-avenue. Il ne restoit plus aucun espoir d'une soumission volontaire; & si Ferdinand vouloit se voir en possession de ce royaume, il falloit qu'il l'achetât par le sacrifice de tous les droits qui peuvent faire attacher du prix à une couronne, à moins qu'il n'en fit la conquête les armes à la main.

Mais quels étoient ses moyens pour une telle entreprise? Sur lequel de ses vastes Etats qu'il jetât les yeux, tout y étoit en flammes. La Silésie avoit été entraînée dans la rébellion de la Boheme, & la Moravie étoit sur le point de suivre cet exemple.

Dans

Dans toute l'Autriche, l'esprit de sédition se manifestoit comme du tems de Rodolphe II; & aucun membre de l'Assemblée des Etats ne vouloit lui prêter foi & hommage. La Hongrie étoit menacée d'une subite invasion par le prince de Transilvanie; des armemens secrets que faisoient les Turcs répandoient la frayeur dans toutes les provinces de ce royaume; & pour comble de disgraces, les Protestans de son premier patrimoine commençoient à lever la tête. Leur nombre étoit prépondérant dans ces provinces; & dans la plupart de ses autres Etats, ils possédoient les révenus avec lesquels Ferdinand pouvoit faire la guerre. Les sujets indifférens commençoient à chanceler, ceux qui étoient fideles perdoient courage, & les espérances des mal-intentionnés augmentoient à chaque instant. Une moitié de l'Allemagne inspiroit aux rebelles de nouvelles espérances; & l'autre attendoit, sans y prendre aucune part active, l'issue des troubles. Les secours que l'on attendoit de l'Espagne étoient encore éloignés. Le même moment qui lui donnoit tout, menaçoit de lui tout ravir. Au comble de ses espérances & au faite de la grandeur, de toutes parts il étoit menacé des coups les plus terrassans.

Réduit à subir les dures loix d'une cruelle nécessité, toutes les propositions qu'il fait aux rebelles sont rejettées avec arrogance & avec dédain. Le Comte de Thurn paroît en Moravie à la tête d'une armée, pour faire déclarer cette province, la seule qui fût encore incertaine. L'arrivée de ce secours est pour les Protestans qui l'habitent le signal

de la révolte. Brunn est emportée ; le reste de la Moravie se soumet sans résistance , & par-tout on y change la religion & le gouvernement. Le torrent de la rébellion , sans cesse accru dans son cours , se précipite sur la Haute-Autriche , où un parti puissant l'attend & le joint avec joie. „ Plus de différence entre les religions , disoient les rebelles ; mêmes droits pour toutes les communions chrétiennes. Nous savons qu'on leve des troupes étrangères pour opprimer la Bohême : ce sont elles que nous venons chercher , & nous poursuivrons jusqu'à Jérusalem les ennemis de la liberté. „ Aucun bras ne s'arme pour secourir Ferdinand ; enfin les rebelles viennent dresser leurs tentes devant Vienne , & assiègent leur Souverain.

Ferdinand avoit envoyé sa famille fugitive dans le Tyrol , où même elle n'étoit pas en sûreté ; il s'attendoit à chaque instant à voir sa capitale en pleine révolte. Une poignée de soldats étoit tout ce qu'il pouvoit opposer à des bandes furieuses ; & ce petit nombre de défenseurs étoient même mécontents , parce qu'ils manquoient de solde & de subsistances. Vienne n'étoit point préparée à soutenir un long siège. Le parti de cette ville , prêt à joindre les ennemis , y étoit le plus nombreux ; & les Protestans des campagnes & de la province rassembloient déjà des troupes contre lui. Déjà la populace voyoit ce prince enfermé dans un couvent , ses Etats partagés & ses enfans élevés dans la religion protestante. Entouré d'ennemis secrets , & environné d'ennemis déclarés , il voyoit à tout moment ouvert devant

lui l'abîme qui devoit l'engloutir avec toutes ses espérances. Des boulets ennemis volèrent dans son palais, où seize Barons Autrichiens se précipitèrent, l'accablèrent de reproches, & exigèrent avec arrogance son consentement à une confédération avec les rebelles. L'un d'eux, le saisissant par les boutons de sa veste, lui dit même brusquement : *Eh bien, Ferdinand, signeras-tu ?*

A qui n'auroit-on pas pardonné de mollir dans une situation aussi terrible ? Ferdinand desiroit la couronne impériale ; il ne lui restoit d'autre ressource qu'une fuite précipitée, ou de céder à l'orage. Ses ministres lui conseilloient d'embrasser le premier de ces partis ; des prêtres catholiques l'engageoient au second. S'il quittoit sa capitale, elle tomboit au pouvoir des rebelles, & avec elle il perdoit l'Autriche & tout espoir de monter sur le trône impérial. Ferdinand demeura donc, & refusa d'écouter aucune condition. Les Jésuites, il faut l'avouer, avoient inculqué leurs maximes dans le cœur d'un héros ; & leur docile élève fut à l'épreuve des menaces & de l'orage.

Ce Prince n'avoit pas encore cessé de parler avec ces Barons, que tout-à-coup le son des trompettes retentit dans tout le château. La crainte & la surprise s'emparent de ceux qui étoient présens ; une nouvelle effrayante se répand dans le château ; tous les députés disparoissent l'un après l'autre. On vit beaucoup de gentilshommes & de simples bourgeois fuir au camp du Comte de Thurn. Ce subit changement étoit dû à un régiment des cuirassiers de

Dampierre, qui dans ce moment critique étoit entré dans la ville pour défendre la personne de l'Empereur. Il fut suivi de près par de l'infanterie. Beaucoup de bourgeois, & même les étudiants de l'université de Vienne, ranimés par ce secours, prirent les armes. Une nouvelle, qui arriva dans ce moment de la Bohême, acheva de sauver Ferdinand. Le général de Boucquoi, près de Budweis, avoit complètement défait le comte de Mansfeld, & se portoit sur Prague; sur ce funeste avis, les rebelles se hâtèrent de plier leurs tentes, afin de marcher au secours de leur capitale.

En même tems disparurent les obstacles que les rebelles avoient opposés à Ferdinand, pour lui fermer le chemin de Francfort. S'il importoit au roi de Hongrie d'obtenir la couronne impériale, cette dignité étoit bien plus essentielle dans les circonstances où il se trouvoit; son élection devant rendre le témoignage le moins suspect pour la justice de sa cause, & lui faire espérer en même tems les secours de l'Empire. Mais cette même cabale, qui le poursuivoit dans ses Etats héréditaires, n'oublioit rien pour rendre vaines ses tentatives pour monter sur le trône impérial. On vouloit qu'aucun prince de la Maison d'Autriche ne portât à l'avenir la couronne impériale; à plus forte raison vouloit-on en exclure Ferdinand, ennemi déclaré de la religion protestante, l'esclave, disoit on, de l'Espagne & des Jésuites. Pour prévenir son élévation, on avoit offert, encore du vivant de Matthias, la dignité impériale au duc de Bavière, & sur son refus au duc de Savoie.

Comme on ne put s'accorder sur les conditions avec ce dernier, on avoit cherché du moins à faire différer l'élection, jusqu'à ce qu'un coup décisif frappé en Bohême ou en Autriche, eût anéanti toutes les espérances de Ferdinand, & l'eût rendu inhabile à cette dignité. Les membres de l'Union Evangélique n'oublièrent rien pour prévenir contre Ferdinand la Cour électoral de Saxe, liée d'intérêts avec l'Autriche, & pour lui représenter les dangers dont les principes de Ferdinand & ses liaisons avec l'Espagne menaçoient la religion protestante & la constitution de l'Empire. „ Par l'élévation de ce Prince au trône, disoient-ils, l'Allemagne attirera sur elle les armes de la Bohême. „ Malgré tous ces efforts, l'assemblée des Electeurs fut convoquée; Ferdinand y fut invité comme roi légitime de Bohême, & sa voix électoral, malgré les réclamations des rebelles, reconnue comme valide. Les voix des trois Electeurs ecclésiastiques étoient à lui; celle de Saxe lui étoit favorable; l'Electeur de Brandebourg ne lui fut pas contraire; & une majorité décidée le nomma Empereur en 1619. C'est ainsi que Ferdinand II vit sur sa tête la plus incertaine de toutes ses couronnes, pour perdre peu de jours après celle qu'il regardoit comme l'une de ses possessions les plus assurées. Pendant qu'on le couronnoit à Francfort, on le détrônoit à Prague.

Presque tous ses Etats héréditaires d'Allemagne s'étoient confédérés avec les révoltés de la Bohême, dont l'arrogance ne connoissoit alors plus de bornes ni de retenue. Le 17 Août 1619, dans une

Diète tenue à Prague, les Etats de ce royaume déclarerent l'Empereur déchu de toutes ses prétentions à leur couronne; ennemi de la religion & des libertés de la Bohême, comme ayant par ses pernicious conseils excité contre eux le feu Empereur, lui ayant prêté des troupes pour les opprimer, livré le pays en proie à des étrangers, &, sans égard pour la majesté de la nation, légué le royaume à l'Espagne dans un traité secret fait avec cette Couronne. Afin de sanctionner cette démarche, les Etats procéderent sans délai à une nouvelle élection. Des Protestans ayant prononcé cette sentence, leur choix ne pouvoit guere tomber sur un prince catholique, quoique néanmoins, soit pour conserver les apparences, ou peut-être pour avoir deux ennemis de moins, quelques voix eussent nommé les ducs de Bavière & de Savoie. Mais cette haine, qui divisoit les Luthériens & les Calvinistes, mit long-tems des obstacles à l'élection d'un roi protestant: l'activité & la souplesse des Calvinistes l'emporterent enfin sur le nombre supérieur des Luthériens.

De tous les princes qui furent proposés pour cette dignité, l'Electeur Palatin Frédéric V. avoit les droits les plus fondés à la confiance de la Bohême; il n'en étoit aucun, en qui les espérances particulières de plusieurs Seigneurs rebelles & le vœu des peuples fussent justifiés par tant d'avantages. Frédéric V. étoit d'un caractère ouvert & plein de franchise, & joignoit à un cœur excellent une générosité vraiment royale. Il étoit à la tête des Calvinistes d'Allemagne, le chef de l'Union Evangélique,

dont les forces étoient à sa disposition; proche parent du duc de Baviere, voisin dangereux dont il pouvoit garantir le royaume; enfin, il étoit gendre du roi de la Grande-Bretagne, qui vraisemblablement lui fourniroit de puissans secours. Les Calvinistes firent valoir avec succès tous ces avantages; & les Etats de Boheme assemblés à Prague élurent Frédéric V. pour leur roi, à l'extrême joie de la nation entiere.

Frédéric lui-même avoit déployé trop d'activité dans toute la négociation, pour qu'il ne se fût pas attendu à cette offre de la nation Bohémoise. Il fut néanmoins effrayé de l'éclat de cette couronne, quand il la vit de plus près; & la grandeur du crime & celle de son bonheur firent trembler ce prince, dans ces momens où un grand courage eût été nécessaire.

Selon la coutume des ames foibles, il voulut d'abord s'affermir dans ses desseins par des conseils étrangers; & ceux-ci n'avoient cependant aucun pouvoir sur lui, lorsqu'ils ne s'accordoient pas avec son ambition. Les Cours de Saxe & de Baviere dont il avoit demandé l'avis, tous les autres électeurs, tous les princes enfin, comparant cette entreprise avec les forces & les talens de Frédéric, lui montrèrent l'abyfme dans lequel il alloit se précipiter. Le roi d'Angleterre Jaques I préféra de voir son gendre privé d'une couronne, plutôt que de favoriser un attentat contre la dignité royale. Mais que pouvoit la voix de la prudence contre le puissant aiguillon de l'ambition & de l'honneur? Une nation

libre se jettoit dans les bras de Frédéric, au moment où elle déployoit la plus grande puissance ; pleine de confiance en son courage, elle l'avoit élu pour son guide dans la carrière dangereuse de la gloire & de la liberté ; c'étoit de lui, son protecteur naturel, qu'une religion opprimée attendoit sa sûreté & sa défense contre un oppresseur. — Devoit-il manifester ses craintes, & trahir lâchement sa religion & sa liberté ? Cette même nation lui faisoit envisager ses forces & l'impuissance de son ennemi ; les deux tiers de l'Autriche armés contre l'Autriche même ; enfin, un allié puissant dans la personne de Bethlen.Gabor, qui diverferoit par une diversion les foibles efforts de Ferdinand. Ces considérations & ces espérances pouvoient-elles ne pas enflammer l'ambition & le courage de l'Electeur Palatin ?

De mûres réflexions auroient cependant suffi pour lui faire appercevoir l'extrême danger auquel il alloit s'exposer. Mais son malheureux destin voulut que les personnes qui l'approchoient le plus, & dont les voix parvenoient de plus près à ses oreilles, ne cessassent de flatter son ambition. L'aggrandissement de ce prince ouvroit à ses courtisans un vaste champ d'espérances ; & le triomphe de sa religion devoit d'ailleurs enflammer tout fanatique Calviniste. Un prince aussi foible pouvoit-il ne pas céder aux prestiges de ses conseillers, qui lui exagéroient ses moyens & ses ressources autant qu'ils déprisoient les forces de son ennemi ? Pouvoit-il résister aux exhortations de ses aumôniers, qui lui annonçoient les inspira-

tions de leur zèle fanatique, comme émanant directement du Ciel? Des rêveries d'astrologues remplirent son esprit d'espérances chimériques. La séduction même l'assailit par la bouche irrésistible de la beauté. „ Comment pouviez-vous, lui disoit l'Electrice son épouse, aspirer à la main de la fille d'un Roi, & hésiter maintenant à recevoir une couronne qui vous est volontairement offerte? „

Frédéric accepta donc la couronne de Bohême : son couronnement se fit à Prague avec une pompe sans exemple. La nation déploya toutes ses richesses, afin d'honorer son ouvrage. La Silésie & la Moravie, provinces annexées à la Bohême, suivirent l'exemple du royaume & prêterent serment de fidélité à Frédéric. Le protestantisme régnoit dans toutes les églises ; la joie des peuples n'avoit point de bornes, & leur amour pour le nouveau roi alloit jusqu'à l'adoration. La Suède, le Danemarck, la Hollande, Venise & plusieurs Princes d'Allemagne le reconnurent comme roi légitime de Bohême. Ce fut sous ces heureux auspices, que Frédéric se prépara à défendre sa couronne.

Ses plus grandes espérances étoient fondées sur le Prince de Transilvanie, Bethlen-Gabor. Cet ennemi redoutable de l'Autriche & de l'Eglise Romaine, peu content de sa principauté, dont, avec le secours des Turcs, il avoit dépouillé Gabriel Bathori, son légitime Souverain, saisit avec empressement cette occasion de s'aggrandir aux dépens de Ferdinand, qui avoit refusé de reconnoître l'usurpateur. Il concerta avec les rebelles de Bohême une attaque

sur l'Autriche, & c'étoit devant Vienne que les forces de ces alliés devoient se réunir. Dans ce même tems, Bethlen-Gabor cachoit, sous le masque de l'amitié, l'objet réel de ses armemens: il eut même l'astuce de promettre à l'Empereur qu'il attireroit les rebelles dans le piège, en feignant de leur porter du secours, & qu'il lui livreroit leurs chefs vivans. Mais tout-à-coup il fondit en ennemi sur la Haute-Hongrie, précédé de la terreur & ravageant tout ce qui se trouvoit sur son passage. Tout se soumit à lui, & il reçut, à Presbourg, la Couronne de Hongrie. Le frere de l'Empereur, gouverneur de Vienne, trembloit pour cette capitale. Il se hâta d'appeller à son secours le comte de Boucquoi, & la retraite des Impériaux attira une seconde fois l'armée des rebelles devant Vienne. Renforcés d'abord par douze mille Transilvains, & réunis bientôt après à l'armée victorieuse de Bethlen-Gabor, ils menaçoient de réduire cette ville. Tout étoit ravagé dans les environs de Vienne; la navigation du Danube arrêtée, & les approvisionnemens interceptés: la famine se joignit à tant de maux. Ferdinand, que ces dangers pressans avoient rappelé en hâte dans sa capitale, se voyoit une seconde fois sur le bord de l'abyfme. La disette & les rigueurs de la saison obligerent enfin les rebelles de regagner leur pays; un échec essuyé en Hongrie contraignit également Bethlen-Gabor de s'éloigner; & l'Empereur dut une seconde fois son salut à la fortune.

En peu de semaines, tout changea de face, & l'active politique de l'Empereur rétablit ses affaires,

tandis que Frédéric dégradoit les siennes par sa négligence & par ses fausses mesures. En confirmant leurs privilèges, Ferdinand engagea les Etats de la Basse-Autriche à lui prêter ferment de fidélité; & le petit nombre de Seigneurs qui s'y refusèrent, furent déclarés criminels de leze-majesté & coupables de haute-trahison. Tandis que ce Prince s'affermissoit ainsi dans la possession d'une de ses provinces, il ne négligea rien pour s'assurer des secours étrangers. Déjà, lors de son élection à Francfort, il avoit réussi, par ses représentations verbales, à gagner à sa cause les Electeurs ecclésiastiques, & à Munich, le duc Maximilien de Bavière. L'issue de cette guerre, le sort de l'Empereur & de Frédéric, dépendoient uniquement de la part qu'y prendroient la Ligue & l'Union Evangélique. Rien ne paroïssoit plus important pour toute l'Allemagne Protestante, que d'appuyer le roi Frédéric; & l'intérêt de la religion catholique exigeoit qu'on ne laissât pas succomber l'Empereur. Si les Protestans étoient vainqueurs, tous les princes catholiques de l'Allemagne devoient trembler pour leurs possessions; s'ils succomboient, l'Empereur pouvoit faire la loi à toute l'Allemagne Protestante. Ferdinand sollicitoit donc les secours de la Ligue, & Frédéric ceux de l'Union. Les liens du sang, son attachement personnel pour l'Empereur qui étoit son beau-frère, & avec lequel il avoit été élevé à Ingolstadt; un zèle ardent pour la religion catholique qui paroïssoit être alors dans un pressant danger; enfin, les suggestions des Jésuites & les mouvemens suspects

de l'Union, engagerent le duc de Baviere & les autres princes de la Ligue à faire cause commune avec Ferdinand.

Maximilien, après un traité conclu avec l'Empereur, qui lui affuroit le dédommagement de tous les frais de la guerre ainsi que des pertes qu'il pourroit éprouver, prit le commandement des troupes de la Ligue, pour marcher au secours de l'Empereur contre les rebelles de Boheme.

Les chefs de l'Union Evangélique, au lieu de prévenir cette réunion de la Ligue avec l'Empereur, firent au contraire tout ce qui pouvoit l'accélérer. S'ils engageoient la Ligue Catholique à prendre une part active à la guerre de Boheme, ils pouvoient se promettre la même chose de tous les membres & allies de l'Union; & sans une démarche ouverte des Catholiques contre l'Union même, ils croyoient ne pouvoir espérer aucune réunion de tous les Princes Protestans. Ils choisirent donc l'instant critique des troubles de la Boheme, pour demander le redressement de tous leurs griefs, & des sûretés suffisantes pour l'avenir. Ce fut au duc de Baviere, comme chef des Catholiques, qu'ils adresserent ces demandes conçues en termes menaçans, & dans lesquelles ils insistoient sur une réponse prompte & cathégorique. Quelle que fût la réponse de Maximilien, leur but étoit rempli. Cédoit-il, sa condescendance privoit le parti catholique de son plus puissant défenseur, & son refus armoit tout le parti protestant & rendoit inévitable une guerre dans laquelle ils es-
péroient n'avoir que des succès. Maximilien, que

tant de motifs attiroient dans le parti opposé, regarda ces demandes de l'Union comme une déclaration formelle de guerre, & accéléra ses armemens. Pendant que la Baviere & la Ligue s'armoient pour l'Empereur, on négocioit encore avec la Cour d'Espagne pour en obtenir des subsides. Le Comte de Khevenhuller, ministre impérial à Madrid, surmonta heureusement toutes les difficultés que lui oppoient les lenteurs du Cabinet Espagnol. Outre la somme d'un million de florins, que l'on fut engagé cette Cour à fournir successivement, il fut résolu que le Bas-Palatinat seroit attaqué par les troupes espagnoles des Pays-Bas.

Tandis qu'on cherchoit à faire entrer toutes les Puissances Catholiques dans cette grande alliance, on travailloit avec beaucoup d'activité à prévenir la contre-alliance des Princes Protestans. Il s'agissoit de tranquilliser l'Electeur de Saxe & plusieurs autres princes luthériens, sur les inquiétudes répandues par l'Union, comme si les armemens de la Ligue avoient pour objet de les dépouiller des biens ecclésiastiques sécularisés. Une assurance du contraire, donnée par écrit, tranquillisa à cet égard l'Electeur de Saxe, que sa jalousie particuliere contre l'Electeur-Palatin, les suggestions de son aumônier gagné par la Cour de Vienne, & peut-être aussi le chagrin de n'avoir pas été élu roi de Boheme faisoient déjà pencher du côté de l'Autriche. Le fanatisme des Luthériens ne pouvoit pardonner aux Réformés, que de si belles contrées, c'est ainsi qu'on s'exprimoit, tombassent dans la gueule du Calvinis-

me, & que l'Ante-Christ de Rome ne dût faire place qu'à celui de l'Helvétie.

Tandis que Ferdinand n'oubloit rien pour améliorer sa situation, Frédéric faisoit tout pour détériorer la sienne. Les esprits foibles furent scandalisés de son alliance étroite avec le Prince de Transilvanie, allié de la Porte-Ottomane; la voix publique l'accusoit de chercher son aggrandissement aux dépens de la chrétienté, & d'avoir armé les Turcs contre l'Allemagne. Son zèle inconfidéré pour le Calvinisme mécontenta les Luthériens de la Bohême, & la proscription qu'il fit des images lui aliéna les Catholiques de ce royaume. D'onéreux impôts lui firent perdre l'affection des peuples. Les espérances frustrées des Grands refroidirent leur zèle, & le manque de secours étrangers diminua leur confiance. Au lieu de se vouer avec un zèle infatigable aux affaires du gouvernement, Frédéric prodiguoit son tems à ses plaisirs; au lieu d'augmenter ses trésors & ses ressources par une sage économie, il dissipoit les revenus de ses Etats par un faste inutile & par des libéralités mal-placées. Il se contemploit dans sa nouvelle dignité avec une légèreté insouciant; & dans la joie que lui donnoit sa couronne, il oublia le soin plus pressant de l'affermir sur sa tête.

Autant on s'étoit trompé à l'égard de ce Prince, autant il le fut lui-même dans l'attente qu'il avoit de secours étrangers. La plupart des membres de l'Union séparèrent les affaires de la Bohême de l'objet de leur alliance: d'autres Princes qui lui étoient

dévoués furent retenus par la crainte qu'ils avoient de l'Empereur. Ferdinand avoit gagné la Cour électorale de Saxe & le Landgrave de Hesse-Darmstadt : la Basse-Autriche, dont l'on attendoit une diversion efficace, s'étoit soumise ; Bethlen-Gabor avoit fait une trêve ; & la Cour de Vienne fut endormir le Danemarck par ses négociations, & occuper la Suede en lui suscitant une guerre contre la Pologne. La Hollande pouvoit à peine se défendre contre les Espagnols : Venise & la Savoie se tinrent tranquilles ; & le roi d'Angleterre fut joué par le Cabinet de Madrid. Frédéric perdit successivement tous ses amis, toutes ses espérances ; & tous ces changemens furent l'ouvrage de peu de mois.

Les chefs de l'Union rassemblèrent cependant leurs forces ; l'Empereur & la Ligue en firent de même. Les troupes de celle-ci, commandées par Maximilien, étoient rassemblées près de Donawerth ; celles de l'Union près d'Ulm, sous les ordres du Margrave d'Anspach. Il sembloit être arrivé, le moment qui devoit terminer par un combat décisif cette longue querelle, & fixer pour jamais le sort des deux Eglises qui partageoient l'Allemagne. Une attente inquiète agitoit les deux partis ; quelle dut être leur surprise, quand tout-à-coup il arriva des messagers de paix, & que les deux armées se séparèrent sans coup férir !

L'intervention de la France avoit effectué ce rapprochement, auquel les deux partis se prêterent avec une satisfaction égale. Le Ministère françois, n'ayant plus à sa tête un Henri-le-Grand, dont les

Maximilien peut-être ne convenoit plus à la situation de ce royaume, craignoit alors beaucoup moins l'agrandissement de la Maison d'Autriche, qu'il ne redoutoit l'accroissement des forces des Calvinistes, si la Maison Palatine devoit se maintenir sur le trône de Bohême. La Cour de France étoit alors engagée dans une guerre dangereuse contre ses sujets calvinistes, & rien ne lui tenoit plus à cœur, que de voir opprimer au plutôt la faction protestante de Bohême, avant que celle des Huguenots françois pût y trouver un dangereux modèle. Afin donc d'ouvrir promptement à l'Empereur un libre champ contre la Bohême, la Cour de France se porta médiatrice entre l'Union & la Ligue; & elle les réconcilia par une paix inattendue, dont le principal article fut, „ que l'Union s'abstiendrait de prendre aucune part aux troubles de la Bohême, & que les secours qu'elle pourroit fournir à Frédéric V, ne s'étendroient qu'aux états héréditaires de ce Prince. „ La fermeté de Maximilien, & la crainte d'être pris en front & en dos par les troupes de la Ligue, ainsi que par une nouvelle armée impériale qui venoit des Pays-Bas, engagèrent l'Union à consentir à ce honteux arrangement.

L'Empereur pouvoit maintenant disposer de toutes les forces de la Bavière & de la Ligue, contre les rebelles de Bohême que le traité d'Ulm abandonnoit à leur sort. Maximilien, avec une rapidité qui prévint même le bruit de ce qui s'étoit passé à Ulm, fondit sur la Haute-Autriche: surpris de cette apparition, & hors d'état de résister, les Etats de
cette

cette province acheterent leur pardon en prêtant foi & hommage à l'Empereur, sans conditions ni réserves. Le duc de Baviere ayant réuni à ses troupes, dans la Basse-Autriche, celles que le Comte de Boucquoi lui amenoit des Pays-Bas, entra sans perdre tems en Boheme, avec toutes ses forces que cette réunion avoit accrues jusqu'à cinquante mille hommes. Elles chasserent & mirent en fuite toutes les troupes des rebelles dispersées dans la Basse-Autriche & dans la Moravie; les villes qui osèrent faire résistance furent prises d'assaut; d'autres, effrayées par ces châtimens, ouvrirent leurs portes. Rien n'arrêtoit Maximilien. L'armée Bohémoise, commandée par le vaillant prince Chrétien d'Anhalt, rétrograda successivement jusques dans les environs de Prague, & Maximilien lui livra bataille sous les murs de cette ville.

Les mauvaises dispositions où il espéroit de surprendre l'armée des rebelles, justifient cette célérité du Duc, & lui assurèrent la victoire. Frédéric n'avoit pas trente mille hommes de rassemblés; le prince d'Anhalt lui en avoit amené huit mille, & Bethlen-Gabor lui envoya un renfort de dix mille Hongrois. Une invasion de l'électeur de Saxe dans la Lusace avoit coupé tous les secours qu'il attendoit de cette province & de la Silésie; & la soumission de l'Autriche arrêtoit tous ceux qu'il se promettoit de ce côté. Bethlen-Gabor, son plus puissant allié, se tenoit tranquille, & l'Union Evangélique l'avoit trahi à l'Empereur. Il ne lui restoit que ses sujets de Boheme; mais il n'y avoit plus,

parmi eux , ni bonne volonté , ni union ; & ils étoient entièrement découragés. Les Magnats de ce royaume voyoient avec chagrin qu'on leur préférât des généraux allemands. Le comte de Mansfeld demeura à Pilsen , séparé de la grande armée , afin de ne pas servir sous Anhalt ou sous Hohenlohe. Le soldat , qui manquoit des objets les plus nécessaires , avoit perdu toute confiance ; & l'indiscipline des troupes excitoit les plaintes amères du laboureur. Ce fut en vain que Frédéric se montra dans son camp , pour ranimer par sa présence l'ardeur des soldats & l'émulation de la noblesse.

Les rebelles commençoient à se retrancher sur la Montagne-Blanche non loin de Prague , quand les troupes réunies de l'Empereur & du duc de Bavière les attaquèrent le 8 Novembre 1620. La cavalerie du prince d'Anhalt eut d'abord quelques avantages , que la supériorité de l'ennemi rendit bientôt inutiles. Les Vallons & les Bavaurois enfoncèrent l'ennemi avec un courage irrésistible ; & la cavalerie Hongroise fut la première à plier : l'infanterie Bohémoise suivit bientôt ce funeste exemple , & les troupes allemandes se virent enfin entraînées dans une fuite générale. Dix canons , qui formoient toute l'artillerie de Frédéric , tombèrent au pouvoir du vainqueur. Quatre mille rebelles furent tués tant dans le combat que dans la poursuite ; les troupes de l'Empereur & de la Ligue perdirent à peine quelques centaines d'hommes ; & cette victoire décisive fut remportée en moins d'une heure de combat.

Frédéric dînoit à Prague, tandis que son armée se sacrifioit pour sa défense sous les murs de cette ville. Il paroît qu'il ne s'étoit point attendu à être si-tôt attaqué, puisque, ce même jour, il avoit donné ses ordres pour un grand repas. Un exprès lui ayant fait quitter la table, il vit, du haut des remparts, toute cette effrayante scène. Pour pouvoir prendre une résolution réfléchie, il demanda une trêve de vingt-quatre heures : le duc de Bavière n'en accorda que huit. Frédéric en profita pour fuir, dans la nuit, de sa capitale, avec son épouse & les officiers généraux de son armée. Cette fuite se fit avec une telle précipitation, que le prince d'Anhalt abandonna ses papiers les plus secrets, & Frédéric sa couronne. „Je fais maintenant qui je suis,„ disoit ce malheureux prince à ceux qui cherchoient à le consoler : „il est des vertus que l'adversité seule peut nous enseigner ; & ce n'est que dans l'infortune, que nous autres Princes apprenons à nous connoître.„

Prague n'étoit point perdue sans retour, lorsque le découragement de Frédéric lui fit quitter cette ville. Le camp volant du comte de Mansfeld étoit encore à Pilsen, & n'avoit pas même été spectateur du combat. Bethlen-Gabor pouvoit à tout moment se déclarer, & attirer les armes de l'Empereur vers la Hongrie. Les rebelles vaincus pouvoient réparer leur défaite ; les maladies, la faim & les rigueurs de la saison devoient vraisemblablement détruire l'armée impériale. La crainte du danger présent prévalut sur ces espérances incertaines. Fré-

deric craignit l'inconstance du peuple, qui auroit facilement pu succomber à la tentation d'acheter son pardon en livrant sa personne à l'Empereur. Le comte de Thurn, & tous ceux qui étoient aussi coupables que lui, jugèrent tout aussi peu convenable d'attendre leur sort dans les murs de Prague. Ils s'enfuirent en Moravie, pour chercher bientôt après leur sûreté dans les états de Bethlen-Gabor. Frédéric se réfugia à Breslau, où il ne séjourna que peu de tems, pour chercher un asyle d'abord à la Cour de l'Electeur de Brandebourg, & ensuite en Hollande.

La bataille de Prague décida du sort de la Bohême. Prague se rendit au vainqueur dès le lendemain; & les autres villes suivirent l'exemple de la Capitale. Les Etats de Bohême prêterent sans aucune réserve le serment de fidélité à l'Empereur; ceux de Silésie & de Moravie en firent de même.

Trois mois s'écoulerent, avant que l'Empereur ordonnât aucune perquisition sur ce qui s'étoit passé. Pleins de confiance en cette modération simulée, plusieurs de ceux à qui la première frayeur avoit fait prendre la fuite, se montrèrent de nouveau dans la Capitale. Mais, à une même heure, la tempête éclata sur eux; quarante-huit des plus ardens instigateurs de la révolte furent saisis, & traduits par devant une Commission extraordinaire, composée de juges nés en Bohême ou en Autriche. Vingt-sept de ces prisonniers périrent sur l'échafaut; & l'on fit mourir aussi un grand nombre d'individus du commun peuple. Les fugitifs furent cités à

comparoître, & , aucun ne s'étant présenté, condamnés à mort comme criminels de haute trahison & de leze-majesté ; leurs biens confisqués, & leurs noms affichés aux fourches patibulaires. On faisoit également les biens des rebelles déjà morts. Cette sévérité étoit supportable, parce qu'elle ne frappoit que sur des individus. Mais l'oppression qu'éprouva tout le royaume fut d'autant plus douloureuse. Tous les ecclésiastiques protestans furent bannis ; ceux de Bohême immédiatement, les allemands un peu plus tard. Ferdinand déchira de sa propre main la Lettre-de-Majesté, & en brûla le sceau. Sept ans après la bataille de Prague, toute tolérance en faveur des Protestans avoit disparu en Bohême. Cependant l'Empereur s'interdit, sur la constitution de ce royaume, les actes arbitraires qu'il se permettoit à l'égard de ses libertés religieuses ; & il laissa aux Etats assemblés le droit de s'imposer eux-mêmes.

La victoire de Prague avoit mis Ferdinand en possession de tous ses Etats ; elle les lui avoit même rendus avec une autorité plus absolue que celle d'aucun de ses prédécesseurs, puisque le serment de fidélité lui avoit été prêté sans réserve ni conditions, & qu'aucune Lettre-de-Majesté ne bornoit plus l'autorité royale. Tous les vœux qu'il pouvoit former avec justice étoient donc remplis, même au-delà de toute attente.

Ce Prince auroit pu remercier ses alliés & rappeler ses troupes : la guerre étoit finie, s'il n'étoit que juste. Le destin de l'Allemagne entière étoit entre ses mains ; & de la résolution qu'il alloit pren-

dre dépendoit le sort de plusieurs millions d'individus. Jamais détermination plus importante ne dépendit de la volonté d'un seul homme , & jamais l'aveuglement d'un seul homme ne produisit autant de maux.

HISTOIRE
DE LA
GUERRE DE TRENTE ANS.

Livre second.

La résolution que prit Ferdinand changea entièrement la nature & le théâtre de cette guerre. Allumée d'abord par une révolte en Bohême, elle se communiqua à l'Allemagne & ensuite à une grande partie de l'Europe. Il est tems de jeter un coup-d'œil sur la situation où se trouvoit alors cette partie du monde en général, & l'Empire en particulier.

Avec quelque inégalité que fussent réparties les provinces de l'Allemagne & les prérogatives des Souverains qui forment le Corps Germanique, les deux partis religieux qui le divisent n'avoient qu'à jouir chacun de ses avantages, en demeurant étroitement unis. Si les Catholiques avoient l'avantage du nombre & étoient les plus favorisés par la Constitution de l'Empire, les Protestans possédoient une vaste étendue de provinces peuplées de nombreux habitans; ils avoient pour eux des princes vaillans, une noblesse aguerrie, des armées formidables, des villes impériales opulentes, l'empire de la mer, & , en tous cas, un parti puissant dans les états de

divers princes catholiques. Si les Catholiques pouvoient armer l'Espagne & l'Italie en leur faveur, Venise, la Hollande & l'Angleterre ouvroient leurs trésors aux Protestans, que les Couronnes du Nord & l'Empire Ottoman étoient toujours prêts à secourir. Le Brandebourg, la Saxe & le Palatinat opposoient, dans le College Electoral, trois voix importantes à celles des trois Electeurs ecclésiastiques; & la dignité impériale n'étoit qu'une chaîne de plus pour l'Electeur de Bohême & pour l'Archiduc d'Autriche, si les Princes protestans savoient se prévaloir de tous leurs avantages. Les armes de l'Union pouvoient en imposer à la Ligue, ou, en cas de guerre, en rendre l'issue douteuse.

Des intérêts particuliers rompirent malheureusement les liens qui devoient unir tous les Etats protestans de l'Empire. Cette grande époque ne trouva sur la scène que des esprits médiocres; & l'on ne put profiter du bonheur des circonstances, parce que ceux qui avoient du courage étoient dénués de forces, & que les princes puissans manquèrent de lumières, de courage & de résolution.

La mémoire de son aïeul Maurice, l'étendue de ses états, & l'importance de sa voix dans le College Electoral, mettoient naturellement l'Electeur de Saxe, Jean George, à la tête de l'Allemagne protestante. C'étoit de la résolution que prendroit ce Prince, que devoit dépendre la prépondérance de l'un ou de l'autre parti. Il n'étoit point insensible aux avantages que lui procuroit cette situation brillante; il évita avec soin de se confier, par une dé-

claration irrévocable, à la reconnoissance de l'Empereur, ou de sacrifier les avantages qu'il pouvoit espérer des dangers de ce Monarque. Au-dessus de cet enthousiasme chevaleresque & du fanatisme qui portoit alors tant de Souverains à hazarder leur vie & leur couronne, Jean George aspiroit à la gloire plus solide de conserver & d'étendre ses possessions. Si ses contemporains l'accuserent d'avoir abandonné, au milieu de l'orage, la cause du Protestantisme; d'avoir préféré au salut de sa patrie l'aggrandissement de sa Maison, & exposé le Luthéranisme à une ruine certaine, afin de ne pas combattre pour les sectateurs de Calvin; s'ils lui ont reproché de n'avoir pas moins nui, comme ami, à la cause commune, que s'il en eût été l'ennemi déclaré, il ne faut s'en prendre qu'à ces mêmes Princes qui ne voulurent pas imiter Jean-George dans sa sage politique. Si malgré la politique de ce Prince, les habitans de la Saxe, comme ceux du reste de l'Allemagne, ont éprouvé les ravages des armées de l'Empereur; si l'Allemagne entière fut témoin comment Ferdinand joua son allié & manqua de foi à ses promesses; si Jean-George enfin crut le remarquer lui-même; il en résulte d'autant plus de honte pour l'Empereur, qui trompa si cruellement une confiance aussi généreuse & aussi intègre.

Si trop de confiance dans les promesses de l'Autriche, & l'espoir de s'aggrandir lieoient les mains à l'Electeur de Saxe, la terreur de l'Autriche & la crainte de perdre ses Etats, retinrent le foible George-Guillaume, Electeur de Brandebourg, dans des liens

bien plus honteux. Ce qu'on reprochoit à ces deux Princes auroit sauvé la gloire & les Etats de l'Electeur Palatin. Une confiance présumptueuse en des forces non éprouvées, les conseils de la France & l'éclat trompeur d'une couronne, avoient entraîné Frédéric dans une entreprise au-dessus de ses talens, & contraire à ses intérêts politiques. La Maison Palatine se vit affoiblie par la dispersion de ses Etats & par la mauvaise intelligence de leurs Souverains, tandis que, réunie sous un seul chef, elle auroit pu rendre long-tems douteuse l'issue de cette guerre.

Un semblable morcellement de ses provinces affoiblissoit de même la Maison de Hesse; & la diversité de religion entretenoit entre les branches de Hesse-Cassel & de Hesse-Darmstadt une division pernicieuse. Cette dernière, attachée au Luthéranisme, s'étoit jetée entre les bras de l'Empereur, qui la favorisoit aux dépens de celle de Hesse-Cassel, qui avoit embrassé le Calvinisme. Tandis que les princes de sa Maison prodiguoient leur sang pour leur religion & pour la liberté, le Landgrave George de Hesse-Darmstadt ne rougissoit pas d'être à la solde de la Cour de Vienne. Mais le Landgrave Guillaume de Hesse-Cassel, digne de son bifaïeul Philippe qui un siècle auparavant avoit entrepris de défendre les libertés de l'Allemagne contre le formidable Charles V, préfera le parti le plus dangereux & le plus honorable. Au-dessus de cette pusillanimité, qui faisoit courber tant de Princes plus puissans que lui devant la toute-puissance de l'Empereur, le Landgrave Guillaume fut le premier qui

vint offrir son bras au héros de la Suede, & qui donna aux Princes Allemands un exemple qu'aucun d'eux n'osoit donner le premier. Autant il montra de courage par cette démarche, autant il manifesta de constance, de fermeté & de bravoure. Il osa servir de rempart à ses états ensanglantés par les troupes autrichiennes, & braver un ennemi, dont les mains étoient encore teintes du sang des Magdebourgeois.

Les libertés de l'Allemagne, sacrifiées par les plus puissans Souverains de l'Empire, qui seuls cependant en jouissoient en effet, furent défendues par un petit nombre de Princes pour lesquels elles avoient à peine quelque prix. Tandis que l'étendue de leurs provinces sembloit anéantir le courage des Souverains plus puissans, ceux dont les états étoient moins considérables parurent des héros. Si les Electeurs de Saxe, de Brandebourg, &c. déféroient timidement aux volontés de l'Empereur, on vit les Anhalt, les Mansfeld, les Princes de Saxe-Weimar prodiguer leur sang dans des batailles meurtrières. Les Ducs de Poméranie, de Mecklembourg, de Lünebourg, de Wirtemberg; les villes impériales de la Haute-Allemagne, qui en tout tems tremblèrent au seul nom de l'Empereur, évitèrent timidement toute lutte contre le Chef de l'Empire, & se courberent en murmurant sous sa main atterrante.

L'Autriche & l'Allemagne Catholique avoient, dans le Duc Maximilien de Baviere, un défenseur aussi puissant & aussi brave qu'éclairé. Fidelle, pen-

dant tout le cours de cette guerre, à un même plan qu'il avoit sagement combiné, ses intérêts particuliers ne balancerent jamais ceux de sa religion; toujours indépendant de l'Autriche qui trembloit devant son bras tutélaire, & qui ne travailloit que pour sa propre grandeur, Maximilien eût mérité de recevoir d'une main plus équitable les dignités & les états qui furent sa récompense. Les autres princes de sa religion, ecclésiastiques pour la plupart, & trop peu aguerris pour résister aux essaims d'ennemis que la richesse de leurs états y attiroit sans cesse, devinrent successivement les victimes de ces troubles, & se contenterent de poursuivre dans le cabinet & dans les chaires des ennemis auxquels ils ne pouvoient opposer des armées: tous, esclaves de l'Autriche ou de la Bavière, se retirèrent sous l'ombre protectrice de Maximilien; & ce ne fut que dans les mains de ce Prince, que leurs forces réunies acquirent quelque poids.

La Monarchie Espagnole, qui depuis Charles V. & son fils Philippe étendoit ses branches des Pays-Bas & du Milanois jusqu'aux deux Indes, penchoit déjà vers son déclin sous les regnes de Philippe III. & de Philippe IV. Elevée rapidement par un or stérile à une grandeur redoutable, on la vit tomber en une foible langueur, parce qu'elle s'étoit privée de son agriculture qui fait la force des Etats. Par ses conquêtes en Amérique, l'Espagne s'étoit appauvrie pour enrichir tous les marchés de l'Europe; & les banquiers d'Anvers, de Venise & de Genes trafiquoient depuis long-tems d'un or qui reposoit en-

core dans les mines du Perou. On avoit dépeuplé, pour conquérir l'Amérique, les provinces espagnoles; & les trésors du nouveau monde avoient été prodigués par la Cour de Madrid dans ses entreprises pour soumettre la Hollande, pour renverser l'ordre de succession à la Couronne de France & pour subjuguier l'Angleterre. Mais l'orgueil de cette Cour & la haine de ses ennemis avoient survécu à sa puissance formidable; & la frayeur paroïssoit régner encore autour de l'autre abandonné du lion. Les inquiétudes des Protestans prétoient au ministère de Philippe III. l'astucieuse politique de son pere; & les Catholiques de l'Allemagne avoient encore, dans les secours de l'Espagne, la même confiance que dans les reliques des martyrs. Un faste extérieur cachoit les plaies qui épuisoient cette monarchie, & l'opinion qu'on avoit eue de ses forces subsistoit encore, parce que la Cour continuoit de prendre le ton qu'elle avoit soutenu dans sa plus grande prospérité. Asservis chez eux & étrangers sur leur trône, les rois d'Espagne faisoient la loi aux Princes Autrichiens en Allemagne; & il est permis de douter si les secours que reçurent d'eux les Empereurs équivalurent à la honteuse dépendance par laquelle ils furent achetés. C'étoit au-delà des Pyrénées, que des moines ineptes & d'astucieux ministres décidoient du sort de l'Europe. Cependant, même dans sa profonde décadence, cette puissance, qui ne le cédoit pas en étendue à celles du premier rang; qui suivoit avec fermeté un même système politique; qui avoit des armées aguerries & d'excellens

généraux, n'avoit pas cessé d'être formidable. Ce que l'Espagne perdoit aux deux Indes & dans les Pays-Bas, elle cherchoit à le recouvrer en Italie; & l'Europe tomboit peut-être dans ses fers, si la Cour de Madrid eût pu réussir dans son dessein depuis long-tems résolu, de rendre ses possessions contiguës à celles de l'Autriche.

Cette Cour ambitieuse s'étoit étendue en Italie, où ses vues d'aggrandissement faisoient trembler tous les Souverains. Le Pape, que les Gouverneurs Espagnols du Milanois & les Vice-Rois de Naples mettoient dans la situation la plus dangereuse, étoit obligé de se plier à toutes ses volontés. La République de Venise se voyoit pressée entre le Tyrol & le Milanois, & la Savoie entre le Milanois & la France. C'est de là qu'est résultée cette politique équivoque, que les Souverains de l'Italie ont suivie depuis Charles V. Le double personnage que jouoient les Papes les fit balancer entre deux systèmes entièrement opposés. Si les successeurs de St. Pierre trouvoient dans les Rois d'Espagne les enfans les plus soumis de l'Eglise & les plus fermes défenseurs de la Foi, ils avoient à redouter, dans ces monarques, les voisins & les adversaires les plus dangereux. Si le Chef de l'Eglise Romaine n'avoit rien de plus à cœur que la destruction des hérétiques & les triomphes de l'Autriche, le Souverain temporel de l'Etat Ecclesiastique devoit bénir les armes des Protestans, qui empêchoient son voisin de devenir trop dangereux. L'un & l'autre de ces systèmes prévalurent, selon que les Papes furent plus

jaloux de leur autorité spirituelle ou temporelle. En général, la politique du St. Siege se dirigea toujours d'après les dangers les plus pressans ; & l'on fait combien la crainte de perdre un bien dont on jouit l'emporte ordinairement sur le desir de recouvrer un bien perdu depuis un long espace de tems. On concevra donc facilement, comment le Vicaire de Jesus-Christ pouvoit concerter avec la Maison d'Autriche la ruine des Protestans, & se lier avec ces mêmes schismatiques, pour la ruine de cette Maison.

La France avoit perdu, avec Henri IV, sa grandeur & son poids dans la balance de l'Europe. Une minorité orageuse avoit anéanti tous les bienfaits du regne sage & ferme qui l'avoit précédée. Des ministres incapables, créatures de l'intrigue & de la faveur, dissipèrent en peu d'années les trésors que l'économie de ce prince & la régie sage de Sully avoient amassés. A peine en état de se garantir contre des factions intestines, la Cour de France fut contrainte de renoncer à son influence dans les affaires de l'Europe. La même guerre civile, qui armoit les Germains contre les Germains, divisa également la France contre la France; & Louis XIII. majeur ne prit en mains le gouvernement de son royaume, que pour faire la guerre à sa mere & à ses sujets protestans. Les Huguenots, tenus jusqu'alors en bride par la politique éclairée de Henri IV, enhardis par les circonstances & animés par des chefs entreprenans, prennent les armes, forment un Etat dans l'Etat même, & destinent la forte & puissante ville de la Rochelle à devenir le centre de

leur nouvel empire. Trop peu éclairé pour prévenir cette guerre civile par une sage tolérance, & trop peu maître des forces de son royaume pour la soutenir avec vigueur, Louis XIII. se vit bientôt réduit à la démarche humiliante d'acheter à prix d'argent la soumission des rebelles. Une sage politique devoit l'engager à soutenir les rebelles de la Bohême contre l'Autriche; & néanmoins le fils de Henri IV. fut obligé de demeurer spectateur oisif de leur ruine; heureux encore que les Calvinistes de son royaume oubliassent en quelque manière leurs frères au-delà du Rhin. Un grand homme au timon de l'Etat eût soumis les religionnaires de la France & prévenu l'asservissement de leurs frères en Allemagne. Mais Henri IV. n'étoit plus; & il étoit réservé au Cardinal de Richelieu de faire revivre sa politique.

Tandis que la gloire de la France déclinait ainsi de jour en jour, la Hollande, devenue libre, consolidait l'édifice de sa grandeur & de sa liberté. Elle n'étoit pas encore éteinte, cette ardeur dont la Maison d'Orange avoit enflammé la nation Hollandoise; qui avoit changé ce peuple de marchands en un peuple de héros, & l'avoit mis à même de défendre son indépendance dans une guerre meurtrière, contre toutes les forces de l'Espagne. Convaincus combien ils étoient redevables de leur délivrance à des secours étrangers, les Hollandois brûloient de secourir de même leurs frères en Allemagne; d'autant plus que ces derniers combattoient contre le même ennemi, & que la liberté des Allemands devoit être le plus fort rempart de celle de la Hollande.

Mais

Mais une république qui combattoit encore pour son existence, & que d'extrêmes efforts mettoient à peine en état de résister à un ennemi formidable, ne pouvoit employer ses forces qu'à sa propre défense.

L'Angleterre, sous le foible Jaques I, quoiqu'agrandie par l'Ecosse, n'avoit plus en Europe ce poids qu'Elisabeth avoit su lui donner par son génie & par son courage. Convaincue que la sûreté de ses États dépendoit du salut des Protestans, cette sage Princesse ne s'étoit jamais écartée du système d'appuyer toute entreprise tendante à l'abaissement de la Maison d'Autriche. Son successeur n'eut ni assez de génie pour embrasser un tel système, ni assez d'autorité pour le suivre. Si l'économe Elisabeth n'épargna point ses trésors pour secourir les Pays-Bas contre l'Espagne, & Henri IV. contre les fureurs de la Ligue, Jaques I. abandonna sa propre fille, un gendre & ses petit-fils à un implacable vainqueur.

Deux rois du plus grand mérite, égaux non en renommée, mais bien en puissance & en amour pour la gloire, faisoient alors respecter le Nord de l'Europe. Sous le regne long & actif de Christian IV, le Danemarck s'éleva à une considération dont il n'avoit pas joui depuis un long espace de tems. Les qualités qui distinguoient ce Prince, son excellente marine, ses troupes aguerries, le bon ordre de ses finances & la sagesse de son administration, concouroient à rendre ce royaume heureux & respecté au dehors.

Quant à la Suede, Gustave Vasa l'avoit délivrée de la servitude, il l'avoit régénérée par une sage législation, & sous lui elle avoit acquis un grand poids dans la balance de l'Europe. Ce que ce grand prince ne fit qu'ébaucher, son petit-fils Gustave-Adolphe parvint à le finir entièrement.

La Suede & le Danemarc, réunis jadis sous un même monarque & affoiblis par cette réunion, s'étoient séparés avec violence dans le seizième siècle, & cette séparation fut l'époque de leur prospérité. Autant cette réunion leur avoit été funeste, autant il auroit été avantageux à ces deux royaumes de cultiver entre eux une harmonie constante. Ils étoient l'un & l'autre l'appui des Protestans; l'un & l'autre avoient les mêmes mers à garder; un même intérêt auroit dû les réunir contre les mêmes ennemis. Mais ces antiques haines, qui avoient divisé les deux nations réunies, continuèrent de les animer. Les rois de Danemarc ne pouvoient oublier leurs prétentions sur la Suede, & les Suédois conservoient un vif ressentiment de l'ancienne tyrannie danoise. Les limites contiguës des deux Etats offroient à leur jalousie un aliment perpétuel; & les collisions du commerce dans les mers du Nord ne cessoient de nourrir des fources éternelles de divisions entre les deux couronnes.

De tous les moyens par lesquels Gustave Vasa, restaurateur ou fondateur plutôt de la monarchie Suédoise, s'étoit efforcé de consolider son ouvrage, l'introduction du Protestantisme avoit été l'un des plus efficaces. Une loi fondamentale du royaume,

en excluant les sectateurs de la religion romaine de toutes les charges de l'Etat , défendoit à tout Souverain de la Suede de rien changer à l'avenir à sa constitution religieuse. Jean, fils de Gustave & successeur d'Eric XIV. son frere aîné, embrassa néanmoins la religion romaine; & son fils Sigismond, roi de Suede & de Pologne, se permit des démarches tendantes au renversement de la religion dominante. Les Etats de la Suede, ayant à leur tête Charles, duc de Sudermanie & frere de Jean, lui résisterent avec fermeté; & il resulta de ces divisions une guerre ouverte entre le neveu & l'oncle, entre le roi de Suede & la nation Suédoise. Charles, Administrateur du royaume en l'absence de Sigismond, profita de la longue résidence de ce dernier en Pologne & du juste mécontentement des Suédois, pour se frayer insensiblement le chemin au trône. Les mesures imprudentes de Sigismond feconderent ce dessein. Une Diète générale se permit de déroger en faveur de l'Administrateur à l'ordre de succession introduit par Gustave Vasa; & elle mit le duc de Sudermanie sur le trône, dont Sigismond & toute sa postérité furent solennellement exclus. Le fils de ce nouveau roi, qui régna sous le nom de Charles IX, fut Gustave-Adolphe, que les adhérens de Sigismond refuserent de reconnoître, comme étant fils d'un usurpateur.

Gustave-Adolphe n'avoit pas encore atteint sa dix-huitième année, quand le trône de Suede devint vacant par la mort de son pere; mais la maturité précoce de son esprit mit les Etats du royaume

à même d'abrégé en sa faveur le terme prescrit par les loix pour la minorité. Ce fut par une glorieuse victoire sur lui-même, qu'il commença un regne que la victoire ne devoit cesser d'accompagner, & qu'elle-même devoit finir. La jeune Comtesse de Brahé, fille d'un de ses sujets, eut les prémices de son grand cœur ; & il avoit sincérement résolu de l'associer aux honneurs du trône ; mais cédant aux tems & aux circonstances, il sacrifia sa passion au devoir d'un Souverain ; & l'héroïsme seul régna dès-lors dans un prince qui n'étoit pas destiné à se renfermer dans le bonheur tranquille, d'un simple particulier.

Christian IV. régnoit déjà en Danemarck, avant que Gustave-Adolphe eût vu le jour : il avoit envahi les frontières de la Suede, & remporté de grands avantages sur le pere de ce héros. Gustave-Adolphe se hâta de mettre fin à cette guerre ruineuse ; & il acheta la paix par de sages sacrifices, pour porter ses armes contre le Czar de Moscovie.

Jamais le desir des conquêtes, ni la gloire équivoque des conquérans, ne le porterent à prodiguer le sang de ses peuples dans des guerres injustes ; mais jamais aussi il ne refusa de prendre les armes pour une juste cause. Les siennes furent heureuses contre la Russie ; & la Suede s'agrandit de plusieurs provinces considérables, enlevées à cet empire.

Le roi de Pologne, Sigismond, nourrissoit cependant contre le fils la juste haine qu'il avoit eue pour le pere ; & il n'y eut aucune intrigue, aucun

artifice, qu'il ne tentât pour ébranler la fidélité des sujets de Gustave-Adolphe, pour refroidir ses alliés & rendre ses ennemis irréconciliables. Ni les grandes qualités personnelles de son jeune rival, ni les preuves accumulées d'attachement que la Suede donnoit à un roi adoré d'elle, rien ne put guérir Sigismond de l'espoir illusoire de recouvrer la couronne qu'il avoit perdue. Toutes les propositions que lui fit Gustave-Adolphe furent rejetées avec dédain. Ce héros, qui aimoit la paix, se vit engagé malgré lui dans une longue guerre contre la Pologne, dans le cours de laquelle toute la Livonie & la Prusse-Polonoise furent successivement réduites sous la domination Suédoise. Toujours victorieux, Gustave-Adolphe ne cessa d'être constamment aussi le premier à offrir la paix.

Cette guerre de la Suede contre la Pologne commença à peu-près dans le même tems que la guerre de trente ans s'allumoit en Allemagne. Il suffisoit que le roi Sigismond fût Catholique-Romain & qu'il disputât la couronne de Suede à un Prince Protestant, pour qu'il pût s'assurer de l'amitié & des secours de l'Espagne & de l'Autriche : les liens d'un double parentage lui donnoient droit d'ailleurs à l'alliance de Ferdinand H. Ce fut sa confiance en un aussi puissant appui, qui engagea le roi de Pologne à continuer une guerre qui lui devint si funeste ; & les Cours de Vienne & de Madrid n'oublierent rien pour le maintenir dans ces sentimens par les promesses les plus flatteuses. Tandis que Sigismond perdoit successivement toutes ses

places en Livonie, en Courlande & dans la Prusse, il voyoit son allié d'Allemagne marcher de victoire en victoire : on ne doit donc pas s'étonner, si son éloignement pour la paix augmentoit en proportion de ses disgraces. L'ardeur dont il poursuivoit ses chimériques espérances, lui ferma les yeux sur l'astucieuse politique de son allié, qui ne cherchoit qu'à occuper aux dépens du roi de Pologne le héros de la Suede, afin de pouvoir plus facilement se rendre absolu dans l'Empire Germanique, & faire ensuite, du Nord épuisé, une facile conquête. Mais l'héroïsme de Gustave déjoua ces artifices. La guerre contre la Pologne, loin d'affoiblir, pendant huit années, les forces de la Suede, ne servit qu'à mûrir les talens militaires de Gustave-Adolphe, à aguerrir les armées Suédoises par une longue expérience, & à les former insensiblement à cette nouvelle tactique, par laquelle elles devoient bientôt opérer des miracles sur le territoire de la Germanie, aux yeux de l'univers étonné.

Après cette digression longue, mais nécessaire, sur l'état où se trouvoit alors l'Europe, qu'il me soit permis de reprendre le fil de ma narration.

Ferdinand avoit recouvré ses états, mais non les frais énormes que cette conquête lui avoit occasionnés. Une somme de quarante millions de florins, que la confiscation des biens des rebelles de Bohême & de Moravie avoit mise à sa disposition, auroit suffi pour le dédommager ainsi que ses alliés ; mais cette somme immense fut bientôt dissipée entre les mains des Jésuites & de ses favoris. C'étoit au

Duc Maximilien de Baviere & aux troupes victorieuses de ce prince, que l'Empereur étoit presque uniquement redevable de la possession de ses Etats. Maximilien avoit sacrifié un proche parent pour sa religion & pour l'Empereur; & par son traité avec la Cour de Vienne, il s'étoit réservé expressément le remboursement de tous ses frais dans cette guerre. Ferdinand sentoît toutes les obligations que lui imposoit ce traité & les services du Duc; mais il desiroit de ne pas s'en acquitter à ses propres dépens. Son dessein étoit de récompenser le Duc de la maniere la plus brillante, mais sans se priver en même tems d'aucune de ses possessions. Comment pouvoit-il mieux le faire, qu'aux dépens de ce même prince contre lequel la guerre lui en avoit donné le droit, & dont la conduite pouvoit justifier toutes les violences, sous les dehors d'un juste châtement. Il falloit donc ruiner Frédéric, pour récompenser Maximilien, & commencer une nouvelle guerre, afin d'acquitter les frais de celle qui venoit d'être terminée.

Mais un motif d'un bien plus grand poids se joignoit à toutes ces considérations. Ferdinand n'avoit combattu jusqu'ici que pour son existence, pour la défense de sa personne & de ses Etats. Maintenant que la victoire l'avoit rendu maître de sa conduite, il se rappella le vœu qu'il avoit fait à Lorette & à Rome, de propager & d'étendre le culte de la Sainte-Vierge, au péril même de ses couronnes & de sa vie. L'oppression du Protestantisme étoit une suite naturelle de ce vœu; & jamais des

circonstances plus favorables ne pouvoient se présenter pour le remplir, que celles qui avoient suivi la guerre de Bohême. L'Empereur ne manquoit ni de puissance ni des dehors de la justice, pour réduire les Etats de l'Electeur Palatin sous l'obéissance de Princes Catholiques. Un tel changement devenoit de la plus grande importance pour toute l'Allemagne Catholique. En donnant au Duc de Bavière la dépouille de son parent, l'Empereur satisfaisoit sa propre vengeance & remplissoit en même tems un devoir qu'il regardoit comme sacré. En écrasant un ennemi odieux, il s'épargnoit de douloureux sacrifices, & ajoutoit de vastes contrées aux domaines de la religion Romaine.

La perte de Frédéric étoit depuis long-tems résolue dans les conseils de l'Empereur; mais ce ne fut qu'après que le sort se fut déclaré contre l'Electeur Palatin, que l'on osa lancer sur ce Prince les foudres du pouvoir arbitraire. Un décret impérial, dénué de toutes les formes que les loix de l'Empire prescrivent en des pareils cas, mit le malheureux Electeur au ban de l'Empire, avec trois autres princes qui avoient combattu en Bohême pour la cause de Frédéric, comme criminels de leze-majesté & perturbateurs de la paix publique. Au mépris de ces mêmes loix, l'exécution de cette sentence fut confiée à la Couronne d'Espagne, comme possédant le Cercle de Bourgogne, au Duc de Bavière & à la Ligue Catholique. Si l'Union Evangélique eût été digne de ce nom & de la cause qu'elle devoit défendre, l'exécution de cette sentence auroit

trouvé des obstacles infurmontables; mais des confédérés aussi peu respectables, qui étoient à peine en état de résister aux troupes espagnoles dans le Bas-Palatinat, durent renoncer à combattre les forces réunies de l'Empereur, de la Baviere & de la Ligue Catholique. La sentence prononcée contre l'Electeur détacha d'abord toutes les villes impériales de l'Union Evangélique; les princes suivirent bientôt cet exemple. Trop heureux encore de sauver leurs Etats, ils abandonnerent l'Electeur Palatin, naguere leur chef, à toutes les vengeances de la Cour de Vienne; ils abjurèrent l'Union & promirent de ne plus la renouveler.

Tandis que les princes d'Allemagne abandonnoient honteusement le malheureux Frédéric, & que la Boheme, la Silésie & la Moravie venoient de se soumettre aux forces formidables de l'Empereur, un seul homme, un chevalier de fortune, dont les richesses uniques consistoient dans son épée, entreprit de braver, dans la ville de Pilsen en Boheme, toutes les forces impériales. Abandonné de l'Electeur, au service duquel il s'étoit voué, laissé sans secours après la bataille de Prague, ignorant même si Frédéric lui fauroit gré de sa persévérance, il tint seul pendant quelque tems contre l'armée ennemie, jusqu'à ce que ses troupes, manquant d'argent & de subsistances, rendissent la ville de Pilsen à l'Empereur. Peu ébranlé par ce revers, on vit bientôt Mansfeld lever des troupes dans le Haut-Palatinat, & attirer à lui celles que l'Union Evangélique venoit de licencier. En peu de tems, il se

forma sous ses drapeaux une nouvelle armée de vingt-mille hommes, d'autant plus redoutable pour toutes les provinces qu'elle envahissoit, qu'elle ne pouvoit subsister que par le pillage. Ignorant sur quels lieux alloit fondre cet essaim, tous les évêchés des environs, dont les richesses pouvoient l'attirer, étoient en proie aux plus grandes terreurs. Cependant, environné de toutes parts par le Duc de Bavière, qui pénétra dans le Haut-Palatinat pour y exécuter la sentence prononcée contre Frédéric, Mansfeld fut contraint de s'éloigner de ces contrées. Echappé par une heureuse ruse aux poursuites du Général Bavaois Comte de Tilly, il parut inopinément dans le Bas-Palatinat, & exerça dans les Evêchés du Rhin les ravages qu'il méditoit dans ceux de la Franconie. Dans le même tems que les troupes Impériales & Bavaoises inondoient la Bohême, le Général Espagnol Ambroise Spinola étoit entré, avec une armée considérable, des Pays-Bas dans le Bas-Palatinat, que le traité d'Ulm permettoit à l'Union Evangélique de défendre. Mais les mesures de celle-ci furent si mal prises, que les Espagnols s'emparèrent successivement de toutes les places, & qu'enfin, lorsque l'Union se fut dissoute, la plus grande partie de ce pays demeura au pouvoir des troupes d'Espagne. Le Général Espagnol Corduba, qui en prit le commandement après la retraite de Spinola, leva précipitamment le siège de Frankenthal, lors de l'invasion du Bas-Palatinat par Mansfeld. Mais au lieu d'en chasser entièrement les Espagnols, Mansfeld se hâta de passer le Rhin,

pour faire reposer en Alsace ses troupes épuisées de leurs fatigues. Toutes les campagnes, sur lesquelles se répandit cette horde, se virent bientôt changées en déserts ; & ce ne fut que par des sommes prodigieuses, que les villes purent se racheter du pillage. Renforcé par cette marche, Mansfeld se montra de nouveau vers le Rhin, pour couvrir le Bas-Palatinat.

Tant qu'un bras pareil combattoit pour lui, l'Electeur Frédéric n'étoit point perdu sans retour. De nouvelles espérances commencèrent à luire pour ce Prince, & ses malheurs lui firent des amis qui s'étoient tus pendant le cours de ses prospérités. Le Roi Jaques d'Angleterre, qui avoit vu avec indifférence son gendre perdre la couronne de Bohême, se réveilla de sa torpeur, quand il vit qu'il s'agissoit de l'existence de sa fille & de ses petits-fils, & que l'ennemi victorieux envahissoit les Etats de son gendre. Il s'empressa, mais trop tard, de soutenir de troupes & d'argent l'Union Evangélique qui défendoit encore le Bas-Palatinat, &, après la dissolution de celle-ci, le Comte de Mansfeld. Il sollicita aussi les secours du Roi de Danemarck Christian IV. La trêve entre l'Espagne & la Hollande, qui alloit expirer, privoit en même tems l'Empereur de l'appui qu'il pouvoit attendre du côté des Pays-Bas.

Les secours, que l'Electeur Palatin reçut du côté de la Hongrie & de la Transilvanie, furent cependant plus efficaces. A peine la trêve entre Bethlen-Gabor & l'Empereur fut-elle expirée, que ce formi-

dable & ancien ennemi de l'Autriche inonda de nouveau la Hongrie, & se fit couronner à Presbourg. Ses progrès furent si rapides, que Boucquoi dut quitter précipitamment la Bohême, afin de défendre l'Autriche & la Hongrie. Ce valeureux capitaine trouva la mort au siège de Neuhäusel; & déjà avant lui le Général Comte de Dampierre, non moins brave, avoit été tué près de Presbourg. Gabor, sans s'arrêter, pénétra jusqu'aux frontières de l'Autriche. Le vieux Comte de Thurn & plusieurs Seigneurs fugitifs de la Bohême avoient réuni leurs armes à celles de cet ennemi de leur ennemi. Une vive attaque du côté de l'Allemagne, tandis que Gabor affailloit l'Empereur du côté de la Hongrie, auroit rétabli les affaires de Frédéric : mais l'heureuse étoile de l'Empereur voulut, que les Allemands possédassent toujours les armes, lorsque Gabor attaquoit la Cour de Vienne, & que celui-ci se trouvât épuisé, quand les Germains commençoient à rassembler de nouvelles forces.

Frédéric n'avoit cependant pas hésité de se jeter dans les bras du Comte de Mansfeld, son nouveau protecteur. Il parut déguisé dans le Bas-Palatinat, que se disputoient Mansfeld & le Comte de Tilly, Général au service de Bavière : le Haut-Palatinat étoit conquis depuis long-tems. Quelques lueurs d'espérance brillèrent sur Frédéric, lorsque, des débris de l'Union Evangélique, il s'éleva pour lui de nouveaux alliés. Le Margrave George-Frédéric de Bade, ancien membre de l'Union, rassembloit depuis quelque tems des forces militaires, qui

ne tarderent pas à devenir une armée considérable. Personne ne savoit rien de ses desseins, quand tout-à-coup il entra en campagne & se réunit avec le Comte de Mansfeld. Avant de prendre part à la guerre, il avoit cédé ses Etats à son fils, afin de les soustraire par ce moyen à la vengeance de l'Empereur, au cas où la fortune lui deviendroit contraire. Le Duc de Wirtemberg, dont les Etats touchoient à ceux du Margrave, commençoit aussi à lever des troupes. L'Electeur, encouragé par ces circonstances, travailla sérieusement à faire revivre l'Union. Ce fut bientôt le tour de Tilly, de fonder à sa sûreté: il se hâta d'attirer à lui les troupes du Général Espagnol Corduba; mais tandis que les ennemis réunissoient leurs forces, Mansfeld & le Margrave séparèrent les leurs; & ce dernier fut battu par Tilly, près de Wimpfen, en 1622.

Un aventurier sans argent, à qui même l'on contestoit la légitimité de sa naissance, s'étoit porté pour défenseur d'un Roi abandonné de son beau-pere & persécuté par son plus proche parent. Un Prince souverain avoit renoncé à ses Etats, qu'il gouvernoit paisiblement, pour tenter le sort incertain de la guerre, en faveur d'un Prince qui lui étoit étranger. Un autre chevalier de fortune, pauvre en états mais d'autant plus illustre par ses aïeux, prit après lui la défense d'une cause du succès de laquelle il désespéroit. Le Duc Christian de Brunswick, Administrateur de Halberstadt, crut avoir appris, du Comte de Mansfeld, le secret d'entretenir sans argent une armée de vingt-mille hommes. En-

traîné par le feu & par la présomption d'une bouillante jeunesse, brûlant de se faire un nom & de s'enrichir aux dépens du clergé catholique pour lequel il avoit une haine chevaleresque, il rassembla dans la Basse-Saxe une armée considérable, destinée à la défense de Frédéric & à celle des libertés de l'Allemagne. *Ami de Dieu & ennemi des prêtres*; telle étoit la devise qu'on lisoit sur ses drapeaux & sur les monnoies qu'il avoit fait frapper de l'argenterie des églises Romaines livrées par lui au pillage. Toutes ses actions justifient le choix qu'il avoit fait de cette devise.

Les contrées que parcourut cette horde dévastatrice furent désolées par les ravages les plus affreux. Par le pillage des Evêchés de la Basse-Saxe & de la Westphalie, elle rassembla assez de forces pour faecager ceux du Haut-Rhin. Chassé de ces contrées, tant par ses alliés que par ses ennemis, l'Administrateur s'approcha de Höchst, ville de l'archevêché de Mayence non loin du Mein, & passa ce fleuve après un combat meurtrier contre Tilly, qui avoit tenté de lui disputer ce passage. Ce ne fut qu'en perdant la moitié de son armée, qu'il atteignit le rivage opposé, où il rassembla rapidement le reste de ses troupes pour joindre celles du Comte de Mansfeld. Pour suivis encore par Tilly, ces hordes combinées se jetterent une seconde fois sur l'Alsace, pour ravager les contrées de cette province que la précédente invasion avoit épargnées.

Tandis que l'Electeur Frédéric suivoit en fugitif l'armée qui le reconnoissoit encore pour son maître,

& qui se décoroit de son nom, ses amis n'oublioient rien pour le réconcilier avec l'Empereur. Ferdinand ne voulut point leur ôter tout espoir de voir rétablir ce malheureux Prince. Plein de dissimulation, il se montra disposé à des négociations par lesquelles il espéroit de retarder leur ardeur à mettre des troupes en campagne, & de prévenir des hostilités de leur part. Le Roi d'Angleterre, jouet de la politique Autrichienne, ne contribua pas peu, par son entremise, à seconder les vues de l'Empereur. Ferdinand exigea par préliminaire, que Frédéric mît bas les armes, s'il vouloit recourir à la clémence de l'Empereur; & Jaques I. trouvoit cette demande fort-équitable. Sur les instances du Roi son beau-pere, Frédéric congédia ses deux plus zélés défenseurs, le Comte de Mansfeld & le Duc de Brunswick; & il attendit en Hollande son sort — de la clémence de l'Empereur.

Mansfeld & le Duc Christian n'eurent alors d'autre embarras que de trouver un Prince qui voulût les avouer. Ce n'étoit pas la cause de l'Electeur qui leur avoit fait prendre les armes; ainsi son désaveu ne pouvoit les obliger à désarmer. Indifférens pour qui ils feroient la guerre, ils cherchoient uniquement à guerroyer. Après une tentative infructueuse que fit le Comte de Mansfeld pour entrer au service de l'Empereur, les deux Chefs-d'armée passèrent en Lorraine, où les excès de leurs troupes répandirent la terreur jusques dans le cœur de la France. Ils y avoient attendu quelque tems un nouveau maître, quand les Hollandois, pressés par

le Général Espagnol Spinola , leur offrirent du service. Après un combat meurtrier près de Fleurus, contre les troupes d'Espagne qui leur disputoient le passage, ils atteignirent la Hollande, où leur présence engagea le Général Espagnol à lever aussitôt le siege de Berg-op-Zoom. Mais la Hollande, lassée bientôt de ces hôtes incommodes, profita du premier moment favorable pour se délivrer de leurs dangereux secours. Mansfeld fit entrer ses troupes dans l'Ost-Frise, pour les préparer dans cette riche province à de nouveaux exploits. Le Duc Christian, passionné pour l'Electrice, dont il avoit fait la connoissance en Hollande, ramena ses troupes dans la Basse-Saxe, portant sur son chapeau, en guise de cocarde, le gant de cette Princesse ; & , sur ses drapeaux, une devise en ces mots : *Tout pour Dieu & pour Elle.*

Tous les Etats de l'Empereur étoient enfin purgés d'ennemis : l'Union Evangélique étoit dissoute ; le Margrave de Bade, Mansfeld & le Duc de Brunswick avoient été repouffés, & le patrimoine de l'Electeur Palatin se trouvoit inondé des troupes Impériales ou de celles des alliés de la Cour de Vienne, qui devoient exécuter la sentence lancée contre ce Prince infortuné. Mannheim & Heidelberg étoient au pouvoir du Duc de Baviere, & Frankenthal ne tarda pas à devenir la proie des Espagnols.

Retiré dans un coin de la Hollande, l'Electeur attendoit la honteuse permission de venir désarmer la colere de l'Empereur, en se jettant à ses pieds. Une Diète Electorale, tenue à Ratisbonne, devoit
 décider

prononcer sur son sort. Ce sort étoit décidé depuis long-tems dans le conseil de l'Empereur ; mais ce ne fut qu'alors que les circonstances parurent assez favorables , pour avouer hautement cette décision. Après tout ce que l'Empereur avoit fait éprouver à Frédéric , il crut ne pouvoir espérer de lui aucune réconciliation sincere. Ce n'étoit qu'en mettant le comble à ces mêmes duretés , qu'il crut prévenir qu'elles ne devinssent jamais funestes. Ce qui étoit perdu devoit donc l'être sans retour pour Frédéric ; jamais Frédéric ne devoit rentrer dans ses Etats , & un Souverain sans sujets ne pouvoit plus être Electeur. Autant Frédéric avoit offensé la Cour Impériale , autant le Duc de Baviere avoit bien mérité d'elle. Autant la Maison d'Autriche & l'Eglise Romaine avoient à redouter la vengeance & la haine de la Maison Palatine , autant elles espéroient de la reconnoissance & du zele religieux de la Maison de Baviere. Enfin , par le transport de la dignité électorale Palatine à la Maison de Baviere , la religion Catholique obtint la prépondérance la plus décidée dans le College Electoral , & une supériorité permanente en Allemagne.

Cette dernière considération suffisoit , pour rendre les trois Electeurs Ecclésiastiques favorables à cette innovation. Parmi les Electeurs Protestans , la voix seule de l'Electeur de Saxe étoit de quelque importance. Mais l'Electeur Jean-George pouvoit-il , en contestant à l'Empereur le droit de dépouiller l'Electeur Palatin , mettre en doute ses propres droits à la dignité électorale. Un Prince , il est

vrai , que son origine , sa dignité & sa puissance mettoient à la tête de l'Eglise protestante en Allemagne, n'auroit dû, à ce qu'il paroît, n'avoir rien autant à cœur, que de protéger les droits de cette Eglise contre toutes les atteintes des Catholiques. Mais il s'agissoit moins alors de défendre les intérêts des Protestans contre les Catholiques, que de favoriser à laquelle des deux Religions si odieuses aux Luthériens, favoriser à la religion Romaine ou au Calvinisme, ceux-ci devoient souhaiter la victoire. Le protecteur né de la liberté germanique & de la religion Protestante exhorta l'Empereur à disposer de la dignité électorale Palatine, selon sa sagesse & dans toute la plénitude de sa puissance. Si, dans la suite, Jean-George refusa de reconnoître la dignité électorale de Maximilien, ce fut Ferdinand qui y donna lieu, en chassant les ecclésiastiques luthériens de la Bohême; mais cette opposition de la part de l'Electeur de Saxe cessa, aussi-tôt que l'Empereur eut consenti à lui céder la Lusace à titre de dédommagemens pour six millions d'écus que la guerre lui avoit coûté. C'est ainsi que Ferdinand, malgré l'opposition de toute l'Allemagne protestante, & au mépris des loix fondamentales de l'Empire germanique, investit solennellement, à Ratisbonne, le Duc de Bavière de la dignité électorale Palatine; il fut réservé néanmoins que ce seroit sans préjudice des prétentions que la postérité & les agnats de Frédéric pourroient y former. Ce malheureux Prince se vit alors irrévocablement chassé de ses Etats, sans avoir été entendu par le tribunal qui venoit de le

condamner, quoique les loix accordassent ce droit au dernier de ses sujets, même au plus noir des mal-fauteurs.

Ce procédé violent ouvrit enfin les yeux au roi d'Angleterre; & comme en même tems on venoit de rompre les négociations pour le mariage de son fils avec une Princesse Infante d'Espagne, Jaques I. prit avec zele le parti de Frédéric. Une révolution dans le Ministère de France avoit placé le Cardinal de Richelieu à la tête des affaires, & ce royaume ne tarda pas à s'appercevoir qu'il étoit gouverné par un grand homme. Les mouvemens du Gouverneur espagnol du Milanois, pour s'emparer de la Valteline & unir ainsi la monarchie d'Espagne avec les Etats héréditaires de la Maison d'Autriche allemande, réveillèrent les anciennes craintes qu'avoit inspiré l'ambition de cette puissance; & avec elles ils firent renaître la politique de Henri-le-Grand. Le mariage du Prince de Galles avec Madame Henriette de France forma entre la France & l'Angleterre des liaisons plus étroites, auxquelles prirent part la Hollande, le Danemarck & quelques Etats de l'Italie. Il fut convenu que l'on forceroit à main armée l'Espagne à la restitution de la Valteline, & l'Empereur au rétablissement de la paix. Mais le premier de ces points fut le seul pour lequel on montrât quelque activité. Jaques I. mourut; & Charles I, qui lui succéda, sans cesse en contestation avec son Parlement, ne pouvoit donner son attention aux troubles de l'Allemagne. La Savoie & Venise ne fournirent point de secours, &

Richelieu crut devoir soumettre les Huguenots de France, avant de protéger contre l'Empereur les Protestans d'Allemagne. Quelque grandes que fussent les espérances que l'on avoit conçues de cette confédération, l'événement ne tarda pas à les déjouer.

Le Comte de Mansfeld, dénué de tout secours, étoit cependant demeuré oisif dans le Bas-Rhin; & le Duc Christian de Brunswick s'étoit vu, après une campagne malheureuse, entièrement chassé du territoire de l'Empire. Une nouvelle invasion de Bethlen-Gabor en Moravie, aussi infructueuse que les précédentes, parce qu'elle ne fut soutenue par aucune diversion en Allemagne, s'étoit terminée, comme les autres, par une paix solennelle avec l'Empereur. L'Union Evangélique n'existoit plus; aucun Prince protestant de l'Allemagne n'étoit en armes; & le Général Bavaois, Comte de Tilly, occupoit les limites de la Basse-Allemagne avec une armée victorieuse. Les mouvemens du Duc Christian avoient attiré ce Général dans le Cercle de Basse-Saxe, où il avoit pris Lippstadt, place-d'armes du Duc. La nécessité d'observer cet ennemi & de prévenir les nouvelles invasions qu'il pourroit faire; étoit maintenant le prétexte de son séjour dans ces contrées. Mais le manque d'argent avoit contraint Mansfeld & le Duc Christian de licencier leurs troupes, & Tilly ne voyoit plus aucun ennemi. Pourquoi donc son armée épuisoit-elle les provinces qu'elle occupoit?

Il est difficile, au milieu des cris animés des dif-

férens partis, de distinguer la voix de la vérité : mais on devoit s'alarmer que la Ligue ne défarmât pas. Les cris de triomphe & les jubilatons des Catholiques ne pouvoient qu'accroître la consternation des Protestans. L'Empereur & la Ligue étoient armés & victorieux, & il n'y avoit aucune Puissance qui pût secourir les Protestans s'ils étoient attaqués. Si l'Empereur Ferdinand étoit en effet bien éloigné de songer à abuser de ses victoires, le dénuement de défense où étoient les Protestans devoit l'y exciter. D'antiques traités ne pouvoient arrêter un Prince qui croyoit devoir tout à sa religion, & sanctifier chaque violence par des vues religieuses. La Haute-Allemagne étoit subjuguée ; la Basse-Allemagne seule pouvoit encore s'opposer à ses vues arbitraires. Les Protestans y étoient la puissance dominante : & c'est là que l'Eglise Romaine s'étoit vu arracher la plupart de ses avantages temporels. L'époque paroissoit favorable pour lui rendre ses anciennes possessions. C'étoit dans les évêchés sécularisés par les Princes de la Basse-Allemagne, que consistoit une grande partie de leur puissance ; & aider l'Eglise à rentrer dans ses anciens droits, c'étoit en même tems un excellent prétexte pour affoiblir les princes.

C'eût été de leur part une insouciance impardonnable, que de demeurer oisifs dans une situation aussi critique & aussi dangereuse. Le souvenir des violences que l'armée de Tilly avoit exercées dans la Basse-Saxe étoit encore trop récent, pour ne pas les engager à pourvoir à leur défense. La

Cercle de Basse-Saxe arma donc avec toute la célérité possible. Des subsides extraordinaires furent exigés; on leva des troupes & l'on forma des magasins. On négocia avec Venise, avec la Hollande & avec l'Angleterre, pour obtenir des secours pécuniaires; on délibéra quelle Puissance on mettroit à la tête de la confédération. Les rois de Suede & de Danemarck, alliés naturels du Cercle de Basse-Saxe, ne pouvoient voir d'un œil indifférent l'Empereur étendre ses conquêtes jusques sur les rivages de la mer Baltique. Le double intérêt de la religion & de la politique exigeoit qu'ils bornassent les progrès de ce Monarque dans la Basse-Allemagne. Christian IV, roi de Danemarck, se comptoit lui-même parmi les membres de ce Cercle. Les mêmes motifs engagerent Gustave-Adolphe, roi de Suede, à prendre part à cette alliance.

Les deux rois briguoient à l'envi l'honneur de défendre le Cercle de Basse-Saxe & de faire la guerre à la formidable Maison d'Autriche. L'un & l'autre s'offrirent à mettre sur pied une armée bien équipée, & à la commander en personne. Des campagnes glorieuses contre la Moscovie & contre la Pologne, donnoient du poids aux promesses du roi de Suede: toutes les côtes de la Baltique retentissoient du nom de Gustave-Adolphe. Mais la gloire de ce rival excitoit l'envie du roi de Danemarck; & plus il se promettoit de lauriers dans cette guerre, moins il pouvoit prendre sur lui de les céder à ce voisin envié. Les deux princes porterent leurs propositions & leurs demandes devant le ministère an-

glois , duquel Christian IV. obtint enfin la préférence par la supériorité de ses offres. Gustave-Adolphe exigeoit , pour sa sûreté , la cession de quelques places fortes en Allemagne , où il ne possédoit pas un seul pouce de terrein , afin de pouvoir , en cas de revers , assurer un refuge à ses troupes. Christian IV , possédant le Holstein & la Jutlande , pouvoit s'y retirer en toute sûreté , au cas où il auroit perdu une bataille , où si ses troupes venoient à être entièrement défaites.

Pour prévenir son rival , le roi de Danemarck se hâta d'entrer en campagne. Nommé Chef du Cercle de Basse-Saxe , il eut en peu de tems une armée de soixante mille hommes sur pied ; & l'Administrateur de Magdebourg , ainsi que les Ducs de Brunswick & de Mecklenbourg , s'allierent avec lui. Les secours que lui promit l'Angleterre augmentèrent ses espérances ; & à la tête d'aussi grandes forces , il se flatta de terminer cette guerre en une seule campagne. On écrivoit à Vienne que cet armement n'avoit pour objet que celui de défendre le Cercle & de maintenir la tranquillité dans la Basse-Allemagne ; mais les négociations avec l'Angleterre & même avec la France , ainsi que les efforts extraordinaires du Cercle , & l'armée formidable qu'on avoit levée , paroissoient avoir pour objet quelque chose de plus qu'une simple défense ; tout annonçoit en effet qu'on vouloit rétablir l'Electeur Palatin , & humilier l'Empereur devenu trop redoutable.

Ferdinand ayant inutilement épuisé toutes les

exhortations, les menaces, & même les ordres, pour engager le roi de Danemarck & le Cercle de Basse-Saxe à mettre bas les armes; les hostilités éclatèrent, & la Basse-Allemagne devint le théâtre de la guerre. Le Comte de Tilly, en suivant la rive gauche de la Weser, s'empara de tous les passages jusqu'à Minden. Après avoir attaqué sans succès la ville de Nienbourg, & passé ce fleuve, il inonda de ses troupes la principauté de Calenberg. Le roi, posté sur la rive gauche de la Weser, s'étoit étendu dans les pays de Brunswick; mais il avoit trop affoibli son armée par de gros détachemens, pour pouvoir rien exécuter d'important avec le reste de ses troupes. Connoissant la supériorité de son ennemi, il évitoit une bataille décisive avec autant de soin que la cherchoit le Général de la Ligue.

L'Empereur n'avoit jusqu'alors combattu, en Allemagne, qu'avec les armes de la Ligue & de la Bavière, & avec les troupes espagnoles des Pays-Bas, qui avoient envahi le Bas-Palatinat. Maximilien continuoit la guerre, comme chargé d'exécuter la sentence prononcée contre l'Electeur-Palatin; & Tilly commandoit les troupes Bavaroloises. C'étoit à la Bavière & à la Ligue Catholique, que l'Empereur devoit toute sa supériorité. Cette dépendance où il étoit de la bonne volonté de ses Alliés ne s'accordoit point avec les vastes desseins que la Cour Impériale crut pouvoir former après tant de succès.

Quelque portée qu'eût été la Ligue à se charger de la défense de l'Empereur, à laquelle étoit attaché le salut des Confédérés, on ne pouvoit atten-

dre que sa déférence pour ce prince iroit jusqu'à seconder ses plans de conquêtes & ses vues d'agrandissement. S'ils lui prêtoient des armées pour opprimer d'autres Etats, les Confédérés devoient craindre de ne participer qu'à la haine générale que ce Monarque attireroit sur lui, & de le voir recueillir seul les avantages éventuels de cette guerre. Il n'y avoit qu'une armée considérable qui pût retirer l'Empereur de cette dépendance, & maintenir la supériorité qu'il avoit acquise en Allemagne. La guerre cependant avoit trop épuisé ses Etats, pour qu'ils pussent supporter les frais immenses d'un pareil armement. Dans ces circonstances, rien ne pouvoit lui être plus agréable, que l'offre inattendue que lui fit un de ses officiers.

Ce fut le Comte de Wallenstein, officier de mérite, & le gentilhomme le plus opulent de la Bohême. Il avoit servi, dès sa jeunesse, la Maison Impériale, & s'étoit distingué, de la manière la plus glorieuse, dans plusieurs guerres contre les Turcs, contre les Vénitiens, contre les rebelles de Bohême & de Hongrie, & contre les Transilvains. Il avoit assisté, comme Colonel, à la bataille de Prague, & peu après, étant devenu Général-Major, il avoit battu une armée Hongroise dans la Moravie. La reconnoissance de l'Empereur ne fut point au-dessous de tels services; & Wallenstein fut récompensé par le don de plusieurs terres confisquées sur les rebelles de Bohême. En possession de richesses immenses, animé par des projets ambitieux, plein de confiance en sa bonne étoile & plus en-

côre dans les circonstances qu'il avoit mûrement pesées, il offrit à l'Empereur de lever & d'équiper complètement une armée, à ses frais & à ceux de ses amis: il s'engagea même d'en épargner l'entretien à l'Empereur, si l'on vouloit lui permettre de la porter jusqu'à 50 mille hommes. Il n'y eut personne qui n'envisageât cette offre comme l'effet d'un cerveau exalté; mais l'essai seul devoit procurer beaucoup d'avantages, ces promesses dussent-elles même n'être réalisées qu'en partie. On assigna donc à Wallenstein quelques districts de la Bohême pour y faire ses rassemblemens, & on lui permit de nommer les officiers. En peu de mois, Wallenstein eut rassemblé 20 mille hommes, avec lesquels il quitta les frontières de l'Autriche. Bientôt après, il parut déjà avec 30 mille hommes sur les frontières du Cercle de Basse-Saxe. L'Empereur n'avoit donné, pour tout cet armement, que sa seule autorisation. La renommée du Général, l'espoir de brillans avancements, & l'avidité du butin attirèrent sous ses drapeaux des aventuriers de toutes les contrées de l'Allemagne: des Souverains même, animés par le desir d'acquérir de la gloire, ou par la soif de s'enrichir, s'offrirent à lever des régimens pour le service de l'Autriche.

C'est alors qu'on vit paroître, pour la première fois dans cette guerre, une armée impériale en Allemagne; phénomène effrayant pour les Protestans, & peu consolant pour les Catholiques. Wallenstein avoit ordre de joindre ses troupes à celles de la Ligue, & d'attaquer le roi de Danemarck de concert

avec le Général Bavaois. Jaloux depuis long-tems de Tilly, Wallenstein ne montra aucun desir de partager avec lui les lauriers de cette campagne, & de voir ainsi sa propre gloire offusquée par l'éclat de la gloire de Tilly. N'ayant point les ressources par lesquelles Tilly fourniffoit à l'entretien de ses troupes, Wallenstein fut obligé de conduire les siennes dans des provinces que la guerre avoit encore épargnées. En conséquence, sans joindre l'armée de la Ligue, ainsi qu'il lui avoit été ordonné, il marcha dans les pays de Halberstadt & de Magdebourg, & s'empara près de Dessau du cours de l'Elbe. Dès-lors toutes les contrées que baignent les deux bords de ce fleuve furent en proie à ses exactions ; & Wallenstein pouvoit, en cas de besoin, prendre en dos l'armée du roi de Danemarck, & se frayer une route dans les Etats de ce Prince.

Christian IV. sentit tout le danger de sa situation entre deux armées aussi formidables. Il avoit déjà attiré à lui l'Administrateur de Halberstadt, revenu depuis peu de la Hollande : il crut devoir s'appuyer aussi du Comte de Mansfeld, qu'il avoit toujours défavoué, & que maintenant il soutint de tout son pouvoir. Mansfeld, en retour, rendit au roi les plus signalés services. Il tint seul tête aux forces de Wallenstein, & les empêcha de détruire l'armée du roi, occupée à tenir tête à celle que commandoit Tilly. Le courageux Mansfeld, malgré la supériorité de l'ennemi, s'approcha du pont de Dessau, & osa même se retrancher en face des retranchemens élevés par Wallenstein ; mais pris en dos

par toutes les forces de ce Général, il fut contraint de céder à la supériorité du nombre, & d'abandonner son poste avec perte de trois mille combattans. Mansfeld, après cette défaite, se retira dans la Marche de Brandebourg, où ayant donné quelque repos à ses troupes, il se renforça en peu de tems par de nouvelles levées : bientôt il se porta rapidement sur la Silésie, dans le dessein de pénétrer de-là en Hongrie, &, de concert avec Bethlen-Gabor, de porter ensuite la guerre dans le cœur de l'Autriche même. Les Etats-héréditaires de l'Empereur étant sans défense contre un tel ennemi, Wallenstein reçut promptement l'ordre d'abandonner le roi de Danemarck, pour fermer à Mansfeld, s'il étoit possible, la route à travers la Silésie.

La diversion que Mansfeld opéra contre l'armée de Wallenstein, permit au roi d'envoyer une partie de ses troupes dans la Westphalie, pour s'emparer des évêchés de Munster & d'Osnabruck. Tilly, afin de prévenir ce malheur, se hâta de s'éloigner des environs de la Weser ; mais les mouvemens du Duc Christian, qui faisoit mine de pénétrer à travers la Hesse dans les Etats de la Ligue, & d'y transférer le théâtre de la guerre, le rappellerent bientôt de la Westphalie. Afin de ne pas voir couper sa communication avec ces provinces, & pour prévenir une dangereuse réunion du Landgrave de Hesse avec l'ennemi, Tilly se hâta de s'emparer de toutes les places susceptibles de quelque défense, sur la Werrha & sur la Fulde : il s'affura aussi de la ville de Münden, à l'entrée des gorges de la Hesse,

où ces deux rivières se jettent dans la Weser. Il prit bientôt après Göttingue, la clef des pays de Brunswick & de la Hesse; il destinoit le même sort à Nordheim; mais le roi de Danemarck accourut avec toutes ses forces pour sauver cette place. Après l'avoir pourvue de toutes les munitions nécessaires pour soutenir un long siège, ce prince chercha à s'ouvrir, dans la Thuringue, une nouvelle route dans les Etats des princes ligués. Déjà il avoit dépassé Duderstadt, lorsque le Comte de Tilly le devança par des marches rapides. L'armée de ce dernier ayant été renforcée de plusieurs régimens de celle de Wallenstein, & étant fort-supérieure à la sienne, le roi retourna dans le duché de Brunswick pour éviter une bataille. Mais Tilly ne cessa de le harceler sans relâche pendant cette retraite; & après trois jours de continuelles escarmouches, ce prince se vit obligé de s'arrêter pour combattre près du village de Lutter, non loin de la montagne de Barenberg. Les Danois attaquèrent avec beaucoup de valeur, & trois fois le roi se mit à leur tête pour les mener à la charge: ils durent néanmoins céder à un ennemi plus nombreux & mieux aguerri, & Tilly remporta une victoire complete. Soixante drapeaux, toute l'artillerie, les bagages & les munitions tombèrent au pouvoir du vainqueur; beaucoup de braves officiers & près de quatre mille soldats furent tués sur la place; trente compagnies de fantassins, qui s'étoient réfugiées dans le château de Lutter, mirent bas les armes & se rendirent à Tilly.

Le roi, qui s'étoit échappé avec sa cavalerie, recueillit bientôt les débris de son armée. Tilly, poursuivant sa victoire, s'empara de la navigation de la Weser, ainsi que du duché de Brunswick, & repoussa ce prince jusques dans le pays de Breme. Intimidé par son désastre, Christian résolut de n'agir que défensivement, & sur-tout de ne négliger aucun effort pour empêcher l'ennemi de passer l'Elbe. Mais en jettant de tout côté des garnisons dans toutes les places susceptibles de quelque défense, il demeura dans l'inactivité avec ses forces divisées; & tous ses corps-d'armée dispersés furent défaits ou taillés en pieces par l'ennemi. Les troupes de la Ligue, maîtresses de tout le cours de la Weser, se répandirent au-delà de l'Elbe & de la Havel; & les Danois se virent chassés successivement de tous les postes les plus importants. Tilly lui-même avoit passé l'Elbe, & porté ses armes victorieuses jusques fort avant dans le territoire de Brandebourg, tandis que Wallenstein pénétoit d'un autre côté dans le duché de Holstein, pour transférer le théâtre de la guerre dans les Etats du roi de Danemarck.

Wallenstein revenoit alors de la Hongrie, où il avoit suivi le Comte de Mansfeld, sans pouvoir arrêter sa marche ni prévenir sa jonction avec Bethlen-Gabor. Poursuivi sans cesse par le sort, & toujours au-dessus des caprices de la fortune, Mansfeld, au milieu des plus grandes difficultés, s'étoit fait jour à travers la Silésie & la Hongrie, & il avoit joint le prince Transilvain. Mais son arrivée ne fut rien moins qu'agréable à Bethlen-Gabor.

Dans la confiance où il étoit d'être secouru par l'Angleterre, ainsi que de se voir secondé par une puissante diversion dans la Basse-Saxe, Bethlen-Gabor avoit rompu de nouveau la trêve avec l'Empereur. Au lieu de cette diversion favorable, Mansfeld attiroit sur la Transilvanie toutes les forces de Wallenstein, & il demandoit des secours d'argent, au lieu d'en apporter. Si peu d'harmonie entre les Princes protestans refroidit le zele de Bethlen, qui se hâta, selon sa coutume, de se mettre, par une paix, à couvert des forces supérieures de l'Empereur. Fermement résolu de rompre le traité au moindre rayon d'espérance qui pourroit luire sur lui, il conseilla au Comte de Mansfeld de s'adresser à Venise, pour en obtenir les secours qui lui étoient nécessaires.

Hors d'état de regagner l'Allemagne ou de nourrir en Hongrie les foibles restes de ses troupes, Mansfeld vendit son attirail de guerre & toute son artillerie, & licencia ses soldats. Il prit, avec une suite peu nombreuse, le chemin de la Bosnie & de la Dalmatie, pour se rendre à Venise. De nouveaux desseins animoient son courage; mais sa carrière étoit à son terme. Le sort, qui lui avoit fait éprouver tant de vicissitudes, lui préparoit un tombeau en Dalmatie. La mort le surprit, en 1626, non loin de Zara. Il étoit âgé de 46 ans. Son fidelle ami & compagnon d'armes, le duc Christian de Brunswick, l'avoit précédé peu auparavant dans la tombe: deux hommes dignes de l'immortalité, s'ils se fussent élevés au-dessus de leur siecle, autant qu'au-dessus de leur sort!

Le roi de Danemarc n'avoit pu , avec une puissante armée , tenir tête au seul Tilly : combien moins pouvoit-il résister , avec une armée affoiblie , aux deux Généraux de l'Empereur ! Les Danois abandonnerent tous leurs postes sur la Weser , sur l'Elbe & sur la Havel ; & l'armée de Wallenstein inonda , comme un torrent rapide , les pays de Brandebourg , de Mecklenbourg , les duchés de Holstein & de Sleswick. Wallenstein , trop présomptueux pour agir de concert avec un autre Général , avoit envoyé Tilly au delà de l'Elbe , sous prétexte d'y observer les Hollandois ; mais dans le fond afin de pouvoir terminer lui-même la guerre contre le roi de Danemarc , & recueillir seul les fruits de la victoire du Général Bavaois. Christian IV. avoit perdu toutes ses places fortes dans ses Etats d'Allemagne , à l'exception de Glückstadt. Ses troupes étoient vaincues ou dispersées ; il n'avoit point de secours à attendre de l'Allemagne ni de l'Angleterre , & ses alliés dans la Basse-Saxe se voyoient en proie à la vengeance du vainqueur. Tilly avoit contraint le Landgrave de Hesse-Cassel , d'abord après la victoire de Lutter , de renoncer à l'alliance du Danemarc. L'apparition terrible de Wallenstein devant Berlin contraignit l'Electeur de Brandebourg de se soumettre & de reconnoître Maximilien de Baviere comme légitime Electeur. La plus grande partie du pays de Mecklenbourg fut maintenant inondée de troupes impériales ; & les deux ducs de Mecklenbourg-Schwerin & de Mecklenbourg-Strelitz mis au ban de l'Empire & dépouillés de leurs Etats ,
comme

comme alliés du roi de Danemarck. On punissoit comme un crime qui entraînoit la perte de la dignité souveraine , d'avoir défendu les libertés germaniques contre les atteintes les plus illégales. Tout ceci n'étoit cependant que le prélude de violences plus criantes, qui devoient avoir lieu bientôt.

Ce fut seulement alors que se manifesta le secret de la maniere dont Wallenstein entendoit remplir ses vaines promesses. Il l'avoit appris du Comte de Mansfeld ; mais le disciple surpassa son maître. Conformement au principe que la guerre doit entretenir la guerre, Mansfeld & le duc Christian de Brunswick avoient pourvu, par des contributions extorquées à des ennemis & à des alliés, à tous les besoins de leurs troupes ; mais ces brigandages étoient aussi accompagnés de tous les dangers inséparables de la vie des brigands. Tels que des malfaiteurs fugitifs, ils se voyoient sans cesse obligés de se dérober à des ennemis vigilans & aigris ; contraints de fuir d'une extrémité de l'Allemagne à l'autre, & d'attendre avec anxiété le moment de saisir leur proie, en évitant sans cesse les contrées les plus opulentes, parce qu'elles étoient défendues par des forces supérieures. Si Mansfeld & le duc Christian, malgré des obstacles aussi formidables, s'étoient cependant signalés par tant d'exploits, que ne pouvoit-on pas effectuer quand tant d'obstacles auroient disparu, & avec une armée assez nombreuse pour faire trembler le plus puissant des princes d'Empire ; lorsque le nom seul de l'Empereur assuroit l'impunité ; en un mot, lorsqu'à l'abri de l'autorité suprême.

me & à la tête d'une armée innombrable, on suivroit le même plan que ces deux aventuriers avoient exécuté à leurs risques, & avec une horde de brigands rassemblée autour d'eux.

C'est leur exemple que Wallenstein avoit en vue, lorsqu'il fit à l'Empereur ses offres hardies, que personne maintenant ne trouvera exagérées. Plus son armée se renforçoit, moins on devoit être en peine de son entretien; & plus elle faisoit trembler les princes récalcitrons, plus ses violences étoient criantes, plus elle pouvoit les exercer avec impunité. Wallenstein avoit, à l'égard des ennemis, les dehors de la justice; & une apparente nécessité pouvoit l'excuser envers les princes amis de son maître. Il prévenoit, par l'inégalité observée dans ses vexations, une dangereuse union entre les princes; & l'épuisement de leurs Etats achevoit de leur ôter les moyens de se venger. L'Allemagne entière devint ainsi un magasin de subsistances pour les armées de l'Empereur, qui pouvoit disposer de toutes les diverses provinces de l'Empire, comme de ses Etats héréditaires. Le cri étoit général pour demander justice à l'Empereur; mais tant que les opprimés demandoient justice, on n'avoit aucune vengeance à redouter de leur part. L'indignation universelle se partagea entre l'Empereur qui prètoit son nom à ces horreurs, & entre le Général qui outre-passoit ses pouvoirs & abusoit ouvertement de l'autorité de son Maître. On s'adressoit à l'Empereur pour obtenir protection contre son Général; mais dès que Wallenstein se fut vu tout-puissant à la tête de

ses troupes, il avoit secoué le joug de toute dépendance & de toute soumission aux ordres de Ferdinand.

L'épuisement de l'ennemi faisoit espérer une paix prochaine; & Wallenstein néanmoins continua d'augmenter ses troupes jusqu'à cent mille hommes. Cette armée formidable, le faste du Général en chef, qui surpassoit celui des têtes couronnées; ses prodigalités sans bornes envers ses créatures (jamais il ne faisoit de dons au-dessous de mille florins), des sommes immenses employées à se faire des partisans à la Cour & dans les conseils de l'Empereur; il subvenoît à toutes ces dépenses par des contributions exigées dans la Basse-Allemagne, sans distinction d'amis ou d'alliés; par-tout se commettoient les mêmes extorsions, les mêmes violences. Si l'on doit ajouter foi à une assertion exagérée peut-être, mais cependant vraisemblable, Wallenstein, en sept années de tems, leva six cens soixante millions d'écus en contributions dans une moitié de l'Allemagne. Plus ses extorsions étoient énormes, mieux ses armées se voyoient approvisionnées, & plus grande étoit l'affluence sous ses drapeaux. Le vulgaire court après la fortune. Les armées de Wallenstein augmentèrent à mesure de l'épuisement des provinces qu'elles occupoient. Qu'avoit-il à redouter des malédictions de leurs habitans? Il étoit adoré de ses troupes, & l'excès du crime le mettoit à même d'en braver les suites.

Ce seroit faire tort à l'Empereur, que de lui imputer tous les excès commis par ses armées. Si

Ferdinand avoit pu prévoir qu'il donnoit tous les Etats de l'Allemagne en proie à Wallenstein, il n'auroit pu se diffimuler combien de dangers un tel général pouvoit attirer sur lui. Plus Wallenstein s'unissoit étroitement à ses troupes, plus l'Empereur devoit se défier des troupes & du Général. Tout se faisoit, il est vrai, au nom du Monarque; mais la Majesté du Chef de l'Empire ne seroit à Wallenstein qu'à écraser toute autre autorité en Allemagne. Aussi Wallenstein avoit-il pour principe d'humilier les Princes d'Empire, & d'élever l'autorité impériale au-dessus de toutes les loix. Si l'Empereur devenoit tout-puissant en Allemagne, qui pouvoit atteindre au Vifir chargé de l'exécution de ses volontés. L'élevation où le plaçoit Wallenstein éblouissoit l'Empereur lui-même; mais cette grandeur étant l'ouvrage de son serviteur, cet ouvrage devoit retomber dans son premier néant, aussi-tôt qu'il cesseroit d'être soutenu par l'ouvrier. Ce n'étoit donc point sans dessein, que Wallenstein révoltoit contre l'Empereur tous les Princes de l'Allemagne: plus ils avoient de haine contre Ferdinand, moins ce Monarque pouvoit se priver de celui qui la lui avoit attirée. En un mot, Wallenstein vouloit que son maître n'eût plus à craindre aucun homme dans toute l'Allemagne, excepté celui seul à qui il étoit redevable de son immense pouvoir.

Un des premiers pas de Wallenstein vers ce but, fut de demander à l'Empereur le duché de Mecklenbourg, en hypothèque des avances qu'il avoit faites à ce Monarque. Ferdinand, vraisem-

blement afin de donner à son général un éclat au-dessus de celui de l'Electeur de Baviere, avoit créé depuis quelque tems Wallenstein Duc de Friedlande; mais une récompense ordinaire ne pouvoit assouvir l'ambition de ce dernier. En vain il s'éleva, dans le Conseil de l'Empereur, quelques voix pour réclamer contre cette nouvelle demande, qui ne devoit être accordée qu'aux dépens de deux princes d'Empire; en vain les Espagnols, que l'orgueil de Wallenstein avoit depuis long-tems offensés, s'opposèrent à son élévation. Le parti puissant, que Wallenstein avoit su se faire dans le Conseil de l'Empereur, l'emporta & Ferdinand voulut s'attacher à tout prix un général devenu nécessaire. On déposséda donc de leur héritage les descendans d'une des plus antiques Maisons de l'Allemagne, pour revêtir de leur dépouille un gentilhomme créature de l'Empereur. Ceci eut lieu en 1628.

Bientôt après, Wallenstein prit le titre de Généralissime de l'Empereur par terre & sur mer: il s'empara de la ville de Wismar & se rendit ainsi maître d'un port sur la Baltique. On demanda des vaisseaux à la Pologne & aux villes Anseatiques, afin de porter la guerre au-delà de cette mer, & d'attaquer les Danois dans le cœur de leur royaume, pour les contraindre à une paix qui devoit ouvrir la voie aux plus grandes conquêtes. La communication de la Basse-Allemagne avec les Couronnes du Nord alloit être rompue, si l'Empereur pouvoit réussir à les séparer & à entourer l'Allemagne d'une chaîne non-interrompue de provinces autrichiennes.

depuis la mer Adriatique jusqu'au Sund. Si telles étoient les vues de l'Empereur, Wallenstein en avoit de particulieres pour suivre ce même plan. Des possessions sur la Baltique pouvoient devenir la base d'une puissance, qui devoit le rendre indépendant de son Maître.

Pour parvenir à ce but, il étoit essentiel de s'emparer de Stralsund sur la Baltique. L'excellent port de cette ville & la facilité du trajet de-là aux côtes du Danemarck & de la Suede, la rendoient singulièrement propre pour devenir une place-d'armes dans une guerre contre ces deux Couronnes. Cette ville, la fixieme de la Ligue Anséatique, jouissoit des plus grands privileges sous la protection du Duc de Poméranie ; elle n'étoit entrée en aucune liaison avec le Danemarck, & n'avoit pris aucune part, directe ou indirecte, à la guerre entre l'Empereur & cette Couronne. Mais ni cette neutralité, ni l'étendue des privileges de Stralsund, ne purent la garantir contre les prétentions de Wallenstein, qui avoit jetté des vues sur elle.

Le magistrat de cette ville avoit refusé, avec la plus généreuse fermeté, la proposition que lui avoit faite ce général de recevoir une garnison impériale : il avoit également rejeté la demande astucieuse qu'il lui avoit faite pour le passage de quelques troupes. En conséquence, Wallenstein se disposa à en faire le siege.

Il étoit de la plus grande importance, pour la Suede & pour le Danemarck, de maintenir Stralsund dans son indépendance, sans laquelle la libre navi-

gation dans la Baltique ne pouvoit être conservée. Le danger commun l'emporta sur les jalousies particulières qui depuis long-tems divisoient les deux rois. Ils s'engagerent, par un traité conclu en 1628 à Copenhague, à défendre Stralsund de toutes leurs forces réunies, & à s'opposer de concert à toute Puissance étrangère qui paroîtroit dans la Baltique avec des desseins hostiles. Christian IV jetta aussitôt dans Stralsund une forte garnison; &, dans une visite personnelle qu'il fit à cette ville, il anima davantage encore le courage de ses bourgeois. Quelques vaisseaux de guerre que le roi de Pologne Sigismond avoit envoyés au secours du Général de l'Empereur, furent coulés à fond par la flotte Danoise; & la ville de Lübeck ayant refusé à Wallenstein de lui fournir les siens, le Généralissime par terre & sur mer de l'Empereur n'eut pas même assez de vaisseaux pour bloquer le port d'une seule ville.

Rien ne paroïsoit plus hazardé, que de vouloir emporter une place maritime dont les fortifications étoient excellentes, sans en fermer premièrement le port. Wallenstein, qui jusqu'alors n'avoit jamais éprouvé de résistance, voulut vaincre la nature & effectuer ce que l'univers entier croyoit impossible. Stralsund, libre du côté de la mer, continua de s'approvisionner & de se renforcer sans cesse par de nouvelles troupes. Wallenstein l'investit néanmoins du côté de terre, & s'efforça, par des menaces & par des rodomontades, de suppléer à ce qui lui manquoit en moyens plus heureux & mieux combinés. „J'emporterai, disoit-il, cette ville, fut

„ elle même attachée au ciel avec des chaînes de fer. „ L'Empereur cependant, qui voyoit peut-être avec peine une entreprise dont il n'espéroit aucun succès, s'empressa de déferer à quelques propositions acceptables des habitans de Stralsund, de la soumission apparente desquels il vouloit se contenter. En conséquence, il ordonna à son Général de se retirer de devant cette ville. Wallenstein, dédaignant d'obéir à cet ordre, n'en continua pas moins de livrer aux assiégés assaut sur assaut.

La garnison Danoise étant déjà tellement affoiblie, que ce qui en restoit ne pouvoit suffire à sa défense ; & le roi se trouvant hors d'état d'y envoyer de nouveaux renforts de troupes, cette ville se jetta, avec l'agrément de Christian, dans les bras du roi de Suede. Le commandant Danois quitta Stralsund pour faire place à un commandant Suédois, qui la défendit avec le plus grand succès. La fortune de Wallenstein échoua devant cette ville ; & il eut la mortification, bien humiliante sans doute pour son orgueil, de se voir contraint de renoncer à ce siege ; après y avoir employé une année entière & perdu au-delà de douze mille hommes. La nécessité, dans laquelle cette ville s'étoit vue d'appeler les secours de la Suede, donna lieu à une étroite alliance entre Gustave-Adolphe & Stralsund : cette alliance ne contribua pas peu, dans la suite, à faciliter aux Suédois l'entrée en Allemagne.

La victoire n'avoit cessé jusqu'alors d'accompagner les armes de l'Empereur & de la Ligue. En Allemagne, Christian IV, vaincu, étoit réduit à se

cachez dans ses isles; mais la Baltique mit des bornes à ces conquêtes. Le denuement de forces maritimes empêcha le vainqueur non seulement de poursuivre le roi, mais il le mit même en danger de perdre ses conquêtes. Rien n'étoit plus à craindre pour la Cour de Vienne que la réunion des deux Couronnes du Nord, qui pouvoit mettre l'Empereur & ses généraux dans l'impossibilité de jouer jamais un rôle sur la Baltique ou de faire une descente en Suede: mais si l'on réussissoit à diviser les rois de Suede & de Danemarck, ou même à s'affurer de l'amitié de ce dernier, on pouvoit se flatter d'autant plus de réduire la Suede avec des forces de beaucoup supérieures. La crainte que d'autres puissances n'intervinssent, les mouvemens des Protestans dans ses propres Etats, les frais immenses qu'avoit coûté la guerre, & plus encore l'orage qui étoit sur le point de s'élever de toute l'Allemagne Protestante, toutes ces considérations portoient l'Empereur à la paix; & des considérations entièrement opposées engageoient son général à remplir ce vœu. Loin de desirer une paix, qui, du faite de la grandeur, alloit le faire rentrer dans l'obscurité de la vie privée, Wallenstein ne vouloit que changer le théâtre de la guerre, & en prolonger les troubles par une paix particulière. L'amitié du Danemarck, dont, en qualité de Duc de Mecklenbourg, il étoit devenu le voisin, étoit fort-essentielle pour l'exécution de ses vastes projets; & il résolut de s'obliger ce Monarque, au mépris même des intérêts de son Maître.

Christian IV. s'étoit engagé, par le traité de Copenhague, à ne faire aucune paix avec l'Empereur sans y comprendre la Suede : les offres que lui fit Wallenstein furent néanmoins reçues avec empressement. Dans un congrès tenu à Lubeck en 1629, & dans lequel Wallenstein avoit renvoyé avec des marques affectées de mépris les ambassadeurs de Suede qui étoient venus pour intercéder en faveur de la Maison de Mecklenbourg, l'Empereur restitua toutes les provinces conquises sur le Danemarc. Christian IV. n'acheta une paix qui lui étoit aussi nécessaire, qu'au prix de l'honneur de sa Couronne. On exigea de lui qu'il ne s'ingérât dorénavant dans les affaires de l'Allemagne, qu'autant que sa qualité de duc de Holstein pourroit le permettre ; & qu'il abandonnât les ducs de Mecklenbourg à leur sort. C'étoit Christian lui-même qui avoit engagé ces deux Princes dans la guerre contre l'Empereur ; & maintenant il les abandonnoit pour s'attacher l'injuste ravisseur de leur dépouille. Parmi les motifs qui avoient porté Christian à rompre avec Ferdinand, le rétablissement de l'Electeur Palatin, son parent, avoit été l'un des principaux : il ne fut cependant fait aucune mention de lui dans le traité de Lübeck, dont un article reconnoissoit même la dignité électorale dans la Maison de Baviere. Ce fut avec si peu de gloire que Christian IV. abandonna la scene.

Ferdinand vit donc alors, pour la seconde fois, dans ses mains le repos & le destin de l'Allemagne ; il ne dépendoit que de lui, de rendre générale la paix qu'il venoit de conclure avec le Danemarc.

les gémiffemens d'innombrables malheureux retentissoient à ses oreilles, pour implorer de lui la fin de leurs miseres. Les excès de ses soldats & l'avidité de ses généraux avoient franchi toutes les bornes. L'Allemagne, ravagée par les hordes cruelles de Mansfeld & du Duc Christian de Brunswick, ainsi que par les cohortes de Tilly & de Wallenstein, étoit épuisée, ensanglantée, déserte, & elle soupiroit après le repos. Ce vœu étoit celui de tous les princes d'Empire, & même de l'Empereur, engagé en Italie dans une guerre contre la France, épuisé par celle qu'il venoit de soutenir, & qui craignoit les comptes que Wallenstein & ses alliés alloient lui présenter. Mais malheureusement on ne put convenir des conditions sous lesquelles les deux partis mettroient bas les armes. Les Catholiques vouloient retirer des avantages permanens de cette guerre; les Protestans se refusoient à de nouveaux sacrifices; & l'Empereur, au lieu de rapprocher les deux partis par une sage modération, prit part lui-même à la querelle. C'est ainsi qu'il plongea de nouveau l'Allemagne dans les horreurs d'une guerre effroyable.

Dès la fin des troubles de la Boheme, Ferdinand avoit commencé à abolir, dans ses Etats, le Protestantisme; néanmoins, par égard pour les Princes Protestans, il avoit toujours agi, dans cette entreprise, avec une certaine modération. Mais les victoires de ses généraux dans la Basse-Allemagne l'enhardirent à bannir toute contrainte à cet égard. Il fut ordonné à tous les Protestans de ses Etats de renoncer à leur religion ou à leur patrie, alternative

amere, effrayante, & qui donna lieu aux troubles les plus terribles parmi les habitans des campagnes. Le Calvinisme avoit été aboli dans le Palatinat, immédiatement après que Frédéric V. en eut été chassé & les théologiens de cette religion avoient tous été expulsés de l'Université d'Heidelberg.

Ces innovations n'étoient encore que le prélude de changemens plus considérables. Dans une assemblée des Electeurs, tenue à Mulhouse, les Catholiques inviterent l'Empereur de rendre à l'Eglise Romaine tous les Archévêchés, Evêchés, Abbayes médiates ou immédiates, ainsi que les couvens sécularisés depuis la paix d'Augsbourg; & cela afin de dédommager les Catholiques des pertes & de l'oppression qu'ils avoient éprouvées dans la guerre actuelle. Une invitation pareille ne pouvoit que plaire à un Prince aussi zélé pour la religion Romaine que l'étoit Ferdinand; mais une telle mesure, qui alloit révolter contre lui toute l'Allemagne Protestante, lui paroissoit encore prématurée. Il n'étoit aucun Prince Protestant, à qui cette demande ne dût coûter une partie de ses possessions. Les revenus de ces anciens bénéfices, qui n'avoient pas été uniquement destinés aux besoins de l'Etat, avoient été employés à ceux des églises protestantes. Plusieurs princes n'étoient redevables qu'à ces acquisitions, d'une grande partie de leurs richesses & de leur puissance. Tous, sans exception, alloient être révoltés par une telle demande, à l'abri de laquelle ils devoient se croire après une possession d'environ un siecle, & le silence de quatre empereurs,

prédécesseurs de Ferdinand. Outre les pertes réelles qu'ils auroient souffertes en rendant ces bénéfices, outre l'affoiblissement extrême qui en seroit résulté pour eux, ils avoient encore le désavantage, que les nouveaux évêques fortifieroient nécessairement, dans les Diètes d'Empire, le parti des Catholiques. D'aussi sensibles pertes faisoient craindre à l'Empereur la plus vive opposition de la part des Protestans; & avant que le feu de la guerre fût éteint en Allemagne, il ne vouloit pas soulever mal-à-propos un parti que son union pouvoit rendre formidable, & qui avoit un puissant appui dans l'Electeur de Saxe. Il tenta donc en petit cette entreprise, pour éprouver comment elle seroit reçue en grand; & quelques villes impériales de la Haute-Allemagne, ainsi que le Duc de Wirtemberg, reçurent l'ordre de restituer plusieurs bénéfices sécularisés.

L'état de ses affaires dans la Basse-Saxe lui fit hasarder aussi, de ce côté, quelques démarches plus hardies. Les Chanoines protestans de Magdebourg & de Halberstadt n'avoient point hésité à élire des Evêques de leur religion. Ces deux évêchés, à l'exception de la ville seule de Magdebourg, se trouvoient inondés par les troupes de Wallenstein. Le hazard voulut que ces deux bénéfices devinssent vacans, l'Evêché de Halberstadt par la mort du Duc Christian de Brunswick, & l'Archevêché de Magdebourg par la déposition du prince Christian-Guillaume, de la Maison de Brandebourg. Ferdinand saisit cette occasion, pour procurer à un prince Catholi-

que, & même à un prince de sa Maison, l'Evêché de Halberstadt. Pour prévenir de s'y voir contraint, le Chapitre de Magdebourg se hâta d'élire un Archevêque dans la personne d'un des fils de l'Electeur de Saxe. Mais le Pape, s'arrogeant le droit de s'ingérer dans cette affaire, conféra l'Archevêché de Magdebourg au prince Autrichien; & l'on dut plus que jamais admirer la profonde politique de Ferdinand, à qui son zele ardent pour la Religion Romaine ne faisoit point perdre de vue les avantages particuliers de sa Maison.

Enfin, la paix de Lubeck ayant achevé d'ôter à l'Empereur toute crainte de la part du Danemarck; les Protestans de l'Allemagne paroissant entièrement humiliés, & les instances de la Ligue devenant de plus en plus pressantes, l'Empereur signa, en 1629, le fameux *Edit de restitution*, après l'avoir soumis préalablement à l'approbation des quatre Electeurs Catholiques. Il s'attribuoit, dans le préambule de cet édit, non seulement le droit de déterminer, de sa pleine autorité impériale, le sens de la paix d'Augsbourg, dont des explications diverses avoient occasionné toutes les méfintelligences qui avoient eu lieu précédemment, mais aussi celui d'intervenir entre les deux partis comme juge & comme arbitre suprême. Il fondeoit ces droits sur l'exemple de ses prédécesseurs & sur le consentement même des Princes Protestans. La Cour Electorale de Saxe avoit en effet reconnu un tel droit à l'Empereur; & l'événement manifesta alors quel préjudice elle avoit porté à la cause protestante, par son attachement à l'Autriche.

En vertu de ce droit, qu'il s'étoit arrogé, de fixer le sens de la paix d'Augsbourg, l'Empereur ordonnoit que toute sécularisation de bénéfices ecclésiastiques, médiats ou immédiats, faite par les Protestans depuis la signature du traité d'Augsbourg, seroit révoquée & annullée comme contraire au sens de ce traité. Il décidoit en outre, que ce traité n'imposoit aux Princes Catholiques d'autre obligation que celle d'accorder à leurs sujets protestans la liberté de s'expatrier. En conséquence, il étoit enjoint à tout possesseur illégal de bénéfices ecclésiastiques, de les restituer immédiatement entre les mains de Commissaires Impériaux, & cela sous peine du ban de l'Empire.

Il n'y avoit, sur la liste de ces bénéfices, pas moins de deux Archevêchés & douze Evêchés dont la restitution étoit exigée, outre un très-grand nombre de Couvens, que les Protestans s'étoient appropriés. Cet édit fut un coup de foudre pour toute l'Allemagne Protestante: il étoit effrayant par l'immensité des biens dont il la dépouilloit, mais plus encore par les maux qu'il présageoit pour l'avenir, & dont cette démarche de la Cour Impériale n'étoit que le prélude. Les Protestans ne doutèrent plus alors, que leur perte & la ruine de leur religion ne fussent décidées par l'Empereur & par la Ligue, & qu'elles ne dussent être suivies de près par celles de la liberté Germanique. L'Empereur n'écouta aucune représentation. Des Commissaires furent nommés, & une armée rassemblée pour faire exécuter ses ordres. On commença par Augsbourg, où la

paix entre les deux religions avoit été conclue : cette ville fut obligée de rentrer sous la juridiction de son Evêque, & six églises protestantes y furent fermées. Le Duc de Wirtemberg fut de même obligé de restituer tous les couvens dont il étoit en possession. Cette fermeté épouvanta tous les Princes Protestans ; mais sans pouvoir les déterminer à une résistance plus active. La crainte qu'inspiroient les forces de imperiale excitoit trop la terreur : déjà même plusieurs princes paroissoient disposés à céder. L'espoir de parvenir à leurs vues par des voies pacifiques, engagea les Catholiques à différer encore d'une année l'entiere exécution de l'édit. Ce délai sauva les Protestans. Avant qu'il fût expiré, les succès des armes Suédoises avoient entièrement changé la face des affaires.

Dans une diete électorale convoquée en 1630 à Ratisbonne, & à laquelle Ferdinand assista en personne, on devoit s'occuper sérieusement du repos de l'Allemagne ainsi que du redressement de tous les griefs. Les Catholiques n'étoient guere moins mécontents de l'Empereur, que ne l'étoient les Protestans, quoiqu'il crût s'être attaché tous les membres de la Ligue par l'Edit de Restitution, & l'Electeur de Baviere par la possession de la plus grande partie du Palatinat. La bonne intelligence entre l'Empereur & les Princes ligués avoit beaucoup souffert depuis l'apparition de Wallenstein. Accoutumé à faire la loi en Allemagne, à se voir l'arbitre du sort même de l'Empereur, le glorieux Prince Bayarois se voyoit devenu tout-à-coup moins nécessaire à
la

la Cour de Vienne, & son influence évanouie avec celle de la Ligue : un autre se présentoit pour recueillir les fruits de ses victoires & plonger dans l'oubli tous les services précédens. Le caractère altier du nouveau Duc de Fridlande, dont le plus doux triomphe étoit de braver les Princes & de donner une étendue odieuse à l'autorité de son Maître, ne contribua pas peu à irriter le nouvel Electeur. Mécontent de l'Empereur & plein de défiance à son égard, il étoit entré, avec la France, en une alliance, à laquelle les autres Princes ligués étoient aussi soupçonnés d'avoir accédé. Les craintes qu'inspiroient les vues d'aggrandissement de la Cour Impériale, & l'indignation qu'excitoient les vexations criantes de son général, avoient étouffé en eux tout sentiment de reconnoissance. Les excès commis par Wallenstein étoient devenus insupportables. Le Brandebourg estimoit ses pertes à vingt millions; la Poméranie à dix; la Hesse à sept; les autres provinces à proportion. Les cris de vengeance étoient universels; toutes les représentations avoient été inutiles; plus de distinction entre les Catholiques & les Protestans; enfin, il n'y avoit qu'une voix sur ce point. L'Empereur fut effrayé de se voir assailli d'un déluge de pétitions & de plaintes, toutes dirigées contre Wallenstein; & ébranlé par l'horrible tableau des excès commis par ce général. Ferdinand n'étoit point un barbare. Si même il n'étoit pas innocent des horreurs qui se commettoient sous son nom, il en ignoroit du moins l'excès : il n'hésita donc point à se rendre aux desirs

des Princes , & il licencia aussi-tôt dix-huit mille hommes de cavalerie. Tandis qu'il diminoit ainsi ses troupes, les Suédois faisoient avec beaucoup d'activité des armemens pour entrer en Allemagne ; & la plupart de ces mêmes troupes que l'Empereur venoit de congédier, s'empresserent de joindre les drapeaux de ces nouveaux ennemis.

Cette déférence de Ferdinand n'aboutit qu'à exciter l'Electeur de Baviere à former des prétentions plus hardies : il regardoit comme imparfait ce triomphe sur l'Empereur, tant que le Duc de Fridlande conserveroit le commandement des troupes de la Cour de Vienne. Ce fut alors que les princes se vengerent de l'orgueil de ce Général, qu'ils avoient éprouvé tous sans exception. Le College Electoral & les Espagnols même demanderent unanimement son renvoi avec une ardeur qui en imposa à son Maître. Néanmoins cette même ardeur avec laquelle les Princes alliés de Ferdinand insistoient sur la déposition de Wallenstein, devoit plus que jamais le convaincre combien ce serviteur lui étoit indispensable. Wallenstein lui-même, instruit des cabales formées contre lui à Ratisbonne, n'oublia rien pour ouvrir les yeux à Ferdinand sur les vrais desseins de l'Electeur de Baviere. Il parut lui-même à Ratisbonne ; mais avec un faste qui éclipsa celui même de la majesté impériale, & qui ne fit que nourrir la haine de ses ennemis.

L'Empereur cependant fut long-tems sans pouvoir se décider. Le sacrifice qu'on exigeoit de lui étoit trop douloureux. C'étoit au Duc de Fridlande

qu'il devoit toute sa puissance; & il sentoit tout ce qu'il alloit perdre en ce général, s'il le sacrifioit à la haine de ses ennemis. Mais malheureusement, l'Empereur avoit alors un besoin indispensable de la bonne volonté des Electeurs: il pensoit à faire élire son fils Roi des Romains; & pour cet effet, le consentement de Maximilien lui étoit nécessaire. Cette affaire étoit à ses yeux la plus pressante; & pour gagner l'Electeur de Baviere, Ferdinand ne craignit pas de se priver du plus fidelle de ses serviteurs.

Il étoit venu à Ratisbonne, pour résider près cette même Diète Electorale, des Ambassadeurs de France, munis de pleins-pouvoirs à l'effet de terminer une guerre qui s'étoit allumée en Italie entre l'Empereur & leur Roi. Le Duc Vincent de Mantoue & de Montferrat étant mort sans laisser de postérité, son plus proche parent, Charles, Duc de Névers, avoit aussi-tôt pris possession de cet héritage, sans rendre à l'Empereur ce qu'il lui devoit en qualité de Seigneur suzerain de ces souverainetés. Appuyé des secours de la France & de Venise, il persista dans son refus de remettre ces Duchés entre les mains de Commissaires impériaux, jusqu'à ce que ses droits sur ces pays eussent été décidés. Ferdinand prit les armes, animé à cet effet par la Cour d'Espagne, qui, possédant le Milanois, ne voyoit qu'avec beaucoup d'inquiétude le proche voisinage d'un vassal de la Couronne de France; elle faisoit d'ailleurs, avec empressement, cette occasion de s'aggrandir dans cette partie de l'Italie. Malgré les sollicitations du Pape Urbain VIII, qui s'efforçoit d'éloigner la guerre

de ces contrées, l'Empereur envoya au-delà des Alpes une armée allemande, dont la soudaine apparition répandit l'effroi dans tous les Etats de l'Italie. Les armes de l'Empereur étoient victorieuses dans toute l'Allemagne, lorsque ses troupes passèrent les Alpes; & la terreur qui grossit tous les objets crut voir revivre les anciennes vues de l'Autriche sur la monarchie universelle. L'épouvante & les ravages qui désoloient alors l'Allemagne, se répandirent sur les heureuses contrées que baigne le Pô. La ville de Mantoue fut prise d'assaut, & tous le pays qui l'environne éprouva la fureur d'une soldatesque effrénée. Aux cris contre l'Empereur, dont retentissoit toute l'Allemagne, se joignirent ceux de l'Italie entière: & dans le Conclave même, il s'éleva des vœux secrets pour la prospérité des armes Suédoises.

L'Empereur, intimidé par la haine générale que lui avoit attiré cette campagne d'Italie, & fatigué par les instances des Electeurs, qui appuyoient avec zele les demandes du ministre de France, écouta enfin les propositions de cette Couronne, & promit l'investiture au nouveau Duc de Mantoue.

Ce bon office de la Baviere méritoit de la réciprocité de la part de la France. La conclusion du traité donna l'occasion aux plénipotentiaires envoyés par Richelieu, pendant leur séjour à Ratisbonne, d'entourer l'Empereur des plus dangereuses intrigues; d'animer de plus en plus contre lui les princes ligués, & de diriger au désavantage de la Cour de Vienne toutes les démarches de cette Diète Electorale. Richelieu avoit choisi, à cet effet, un instru-

ment des plus propres, dans la personne du Pere Joseph, Capucin, qui avoit été adjoint à l'Ambassade, sous prétexte de l'accompagner. L'un des premiers points de ses instructions secretes, étoit de ne rien négliger pour obtenir le renvoi de Wallenstein. Avec ce général, qui les avoit conduites à la victoire, les troupes autrichiennes perdoient la plus grande partie de leur ascendant; & des armées entieres ne pouvoient remplacer la perte de ce seul homme. C'étoit donc un grand coup de politique, dans le même tems où un roi victorieux, maître absolu de ses opérations militaires, alloit prendre les armes contre l'Empereur, que d'ôter à celui-ci le seul général qui égalât ce nouvel ennemi en habileté & en réputation. Le Pere Joseph, après s'être concerté avec l'Electeur de Baviere, entreprit de vaincre l'obstination de l'Empereur qui étoit comme assiégé par les Espagnols & par tout le College Electoral. Il feroit bon, disoit-il à ce Prince, de montrer à cet égard de la déférence aux Electeurs, pour les faire consentir plus facilement à l'élection d'un Roi des Romains dans la personne de votre fils: cet orage passé, Wallenstein sera toujours prêt à reprendre le commandement des troupes. Ce moine astucieux connoissoit trop bien les circonstances, pour rien hasarder par ce conseil.

La voix d'un moine pouvoit, sur l'Empereur, autant que celle d'un ange. Rien au monde, écrivoit son confesseur, ne lui étoit plus sacré que la personne d'un prêtre: s'il fût arrivé qu'un ange & un religieux lui eussent apparu en même tems, sa

premiere révérence auroit été pour le moine , & la seconde seulement pour l'ange. La démission de Wallenstein fut résolue.

En retour de cette pieuse confiance , le Capucin contrecarra à Ratisbonne toutes les vues de l'Empereur, avec une telle habileté , que tous les efforts de ce Prince pour faire élire son fils Roi des Romains, furent sans aucun succès. Dans un article du traité qui venoit d'être conclu , la Couronne de France s'étoit engagée à observer la neutralité la plus parfaite envers tous les ennemis de l'Empereur ; & , dans ce même tems , le Cardinal de Richelieu négocioit avec le roi de Suede , pour l'exciter à rompre avec la Cour Impériale & pour conclure une alliance entre la Suede & la France. Aussi Richelieu se rétracta-t-il , aussi-tôt que Wallenstein eut été renvoyé ; & le Pere Joseph fut renfermé quelque tems dans un couvent , pour avoir outrepassé ses pouvoirs. Ferdinand ne s'aperçut que trop tard à quel point il avoit été joué. Un simple Capucin , disoit-il , m'a désarmé de son rofaire , & il a su mettre six couronnes électORALES sous son capuchon. C'est ainsi que la ruse & la fourberie triompherent de cet Empereur , en un tems où on le croyoit tout-puissant en Allemagne , & où ses armes le rendoient tel en effet. Affoibli de quinze mille hommes & d'un général qui seul lui valoit une armée , il quitta Ratisbonne sans avoir pu remplir le vœu pour lequel seul il s'étoit résolu à tant de sacrifices. Avant que les Suédois l'eussent attaqué , Maximilien de Baviere & le Capucin Joseph lui avoient porté des

plaies mortelles. Ce fut dans cette mémorable Diète Electorale de Ratisbonne, que fut décidée la guerre contre la Suede, & celle de Mantoue terminée. Les princes d'Empire s'étoient cependant employés inutilement, dans cette même assemblée, en faveur des Ducs de Mecklembourg; & l'Ambassadeur d'Angleterre n'avoit pas eu plus de succès dans ses instances faites au nom de son Maître, à l'effet d'obtenir en faveur de l'Electeur-Palatin une pension viagere pour lui & pour sa famille.

Wallenstein étoit à la tête d'une armée de près de cent mille hommes, dont il étoit adoré, lorsqu'on devoit lui annoncer la résolution de l'Empereur qui lui ôtoit le commandement. La plupart des officiers étoient ses créatures, & ses moindres signes des ordres pour le soldat. L'ambition de ce général ne connoissoit point de bornes; son orgueil étoit inflexible, & son humeur hautaine incapable d'endurer la plus légère mortification. Un moment devoit maintenant le précipiter du faite de la puissance dans le néant de la vie obscure d'un particulier. Exécuter une pareille sentence sur un tel criminel, cela ne demandoit pas moins d'art qu'il n'en avoit coûté pour l'arracher au juge. Aussi eut-on la précaution de choisir deux des plus intimes amis de Wallenstein, pour lui annoncer son rappel: ils étoient chargés en même tems de donner à ce général les plus fortes assurances de la continuation de la bienveillance de l'Empereur.

Wallenstein connoissoit depuis long-tems l'objet de leur mission, lorsque les commissaires de l'Em-

pereur parurent devant lui. Il avoit eu le tems de se préparer à cette entrevue ; aussi son visage leur offrit-il les traits du calme & de la satisfaction , tandis que son cœur étoit déchiré de douleur & de rage. Mais il s'étoit déterminé à obéir. L'Empereur le congédoit avant que les circonstances fussent mûres pour une démarche hardie , & que ses mesures eussent été prises. Ses biens immenses étoient épars dans la Bohême & dans la Moravie : l'Empereur pouvoit , en les confisquant , briser tous les ressorts de sa puissance. Wallenstein attendit donc sa vengeance de l'avenir ; & il fut confirmé dans cet espoir par un astrologue italien , qui dirigeoit comme un enfant ce caractère impérieux. Seni , c'étoit le nom de cet imposteur , avoit lu dans les astres , que la brillante carrière de son maître ne finiroit pas de long-tems , & que l'avenir lui réservoir encore la plus éclatante fortune. Il n'étoit guere besoin de connoître les astres , pour prédire avec vraisemblance qu'un héros tel que Gustave-Adolphe ne permettroit pas long-tems à l'Empereur de ne pas employer un général tel que Wallenstein.

”L'Empereur est trahi ,” répondit Wallenstein aux commissaires du Chef de l'Empire ; ”je le plains , mais je lui pardonne. Il est évident que l'orgueil du Bavaois lui en a imposé. Il est douloureux pour moi , je l'avoue , qu'il ait si peu résisté avant de me sacrifier ; mais j'obéirai. ” Il congédia les commissaires après leur avoir fait de magnifiques présents ; & il supplia l'Empereur , dans une lettre soumise , de ne point lui retirer sa bienveillance , &

de le protéger dans les nouvelles dignités dont il lui étoit redevable. Des murmures universels éclatèrent dans l'armée, quand on y eut appris le rappel de Wallenstein; & la plupart des meilleurs officiers se retirèrent du service. Plusieurs suivirent le général dans ses terres en Bohême & en Moravie; & il s'en attacha d'autres par des pensions considérables, afin de pouvoir les employer au besoin.

Son plan, en rentrant dans l'état d'un simple particulier, n'étoit rien moins que celui d'une vie tranquille. Un faste royal, qui l'environna dans sa retraite, parut braver la sentence de son abaissement. Six portes conduisoient au palais qu'il habitoit à Prague, & cent maisons furent démolies pour faire place à la cour de cet édifice. Il fit bâtir de semblables palais dans le reste de ses nombreuses terres. Des gentilshommes issus des plus illustres Maisons, briguerent l'honneur de le servir; & l'on en vit rendre à l'Empereur leurs clefs de Chambellan, pour en venir faire les fonctions auprès de Wallenstein. Il entretenoit soixante pages, qu'il faisoit instruire par les plus excellens maîtres; & son anti-chambre étoit gardée par cinquante satellites. Sa table ordinaire n'étoit jamais de moins de cent couverts, & son maître-d'hôtel étoit un homme de haute naissance. Wallenstein faisoit-il quelque voyage, il étoit suivi par ses bagages trainés sur cent-vingt-quatre charriots attelés de quatre chevaux, & sa cour l'accompagnoit dans soixante carrosses avec cinquante chevaux de main. La magnificence de ses livrées, celle de ses équipages & de ses appar-

temens , répondoient à ce luxe. Six Barons & autant de Chevaliers entouroient sans cesse sa personne, pour être prêts à exécuter les moindres signes ; & douze patrouilles faisoient la ronde autour de son palais , pour en écarter jusqu'au moindre bruit. Son esprit , sans cesse occupé , avoit besoin du silence : aucun bruit de charriots ne pouvoit se faire entendre près de son palais ; & souvent , à cet effet , les rues adjacentes étoient fermées de chaînes. Sa personne étoit muette comme toutes ses approches. Sombre , renfermé , impénétrable , il étoit plus avare de paroles que de présens , & le peu de ce qu'il disoit étoit prononcé d'un ton désagréable & aterrant. Jamais on ne le voyoit rire , & son phlegme résistoit à toutes les séductions des sens. Sans cesse occupé de grands desseins , il se refusoit tous les vains délassemens dans lesquels tant d'autres passent une vie oisive. Afin de se confier aussi peu que possible à la discrétion d'autrui , il soignoit lui-même une correspondance étendue dans toute l'Europe , & il écrivoit tout de sa propre main. Sa taille étoit haute & mince ; il avoit le teint jaunâtre , les cheveux rouges & courts , les yeux petits , mais étincellans. Un sérieux effrayant siégeoit sur son front , & la prodigalité des récompenses pouvoit seule retenir auprès de lui la cohorte tremblante de ses serviteurs.

Ce fut dans cette fastueuse obscurité , que Wallenstein attendit avec calme , mais non oisif , son heure brillante & le jour de la vengeance , dont les victoires de Gustave-Adolphe lui firent bientôt pres-

fentir les douceurs. Aucun de ses plans vastes & ambitieux ne fut abandonné ; & l'ingratitude de l'Empereur n'avoit fait que le délivrer d'un frein incommode. L'éclat éblouissant de sa vie privée trahissoit l'élan orgueilleux de ses vues ; & , prodigue en monarque , il paroissoit regarder déjà comme des possessions assurées , les biens que son ambition lui faisoit espérer.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE TRENTE ANS.

Livre troisieme.

La démission de Wallenstein & l'invasion de Gustave-Adolphe en Allemagne rendoient à l'Empereur un nouveau général nécessaire : il ne paroissoit pas moins indispensable, de réunir sous un seul chef le commandement jusqu'alors divisé des troupes impériales & de celles de la Ligue. L'Electeur Maximilien de Baviere ambitionnoit beaucoup ce poste brillant, qui devoit mettre l'Empereur dans sa dépendance; mais cette même considération faisoit désirer à Ferdinand, de pouvoir conférer ce commandement au roi de Hongrie, son fils aîné. On convint enfin, pour éloigner les deux aspirans & satisfaire en même tems l'Empereur & la Ligue, de charger de ce commandement le général Comte de Tilly, qui quitta le service de Baviere pour passer dans celui de l'Autriche. Les troupes que Ferdinand avoit en Allemagne pouvoient être, après la retraite de Wallenstein, au nombre d'environ quarante mille hommes : les forces de la Ligue n'étoient guere moins nombreuses : les deux armées étoient commandées

par d'excellens officiers , aguerries par plusieurs campagnes , & enorgueillies par une longue suite de victoires. On croyoit, avec de telles forces, pouvoit redouter d'autant moins l'approche des Suédois, que l'on étoit maître des duchés de Mecklembourg & de Poméranie, seules entrées par lesquelles l'ennemi pouvoit pénétrer en Allemagne.

Après la tentative malheureuse du Roi de Danemarck, pour arrêter les progrès de l'Empereur, Gustave-Adolphe étoit le seul Prince de l'Europe, de qui la liberté succombante de l'Empire pût espérer son salut ; & le seul aussi, que les plus pressantes considérations de politique, des recens outrages & ses talens personnels rendissent capable d'une aussi grande entreprise.

Les mêmes motifs qui lui étoient communs avec le Roi de Danemarck, l'avoient engagé, déjà avant que la guerre eût éclaté dans la Basse-Saxe, à faire l'offre de sa personne & de ses armes pour la défense de l'Empire Germanique. Le roi de Danemarck avoit su obtenir pour lui même une préférence dont les suites lui devinrent si pernicieuses. Depuis cette époque, l'orgueil de Wallenstein & les hauteurs de la Cour de Vienne n'avoient cessé de provoquer Gustave, & d'exciter en lui un ressentiment qui devoit achever de le déterminer à rompre avec l'Empereur. Des troupes Impériales avoient été envoyées au secours du Roi de Pologne Sigismond, pour défendre la Prusse contre la Suede : le roi de Suede s'étant plaint à Wallenstein de ces hostilités, ce général avoit répondu, " que l'Empereur n'ayant que

„ trop de soldats , il devoit les employer à la défense de ses bons Amis & Alliés. „ Wallenstein avoit refusé , aux Ambassadeurs de Gustave , avec l'arrogance la plus injurieuse , toute admission au Congrès de Lubeck , lorsqu'on négocioit la paix avec le Danemarck ; & ces Ambassadeurs ayant persisté avec fermeté à y avoir entrée , il avoit osé les menacer de traitemens contraires au droit des gens. Ferdinand avoit fait insulter le pavillon Suédois , & intercepter des dépêches du Roi pour la Transilvanie. L'Empereur n'avoit cessé de mettre obstacle à la paix entre la Suede & la Pologne ; de soutenir les prétentions de Sigismond au trône de Suede ; & de refuser à Gustave le titre de Roi. Il n'avoit daigné faire aucune attention aux représentations fréquentes de ce Prince ; & au lieu de lui donner quelque satisfaction , il n'avoit cessé d'accumuler offense sur offense contre Gustave.

Tant de provocations personnelles , à l'appui desquelles venoient les plus puissans motifs de conscience & de politique , ne pouvoient que produire la plus profonde impression sur l'ame d'un Prince , qui étoit d'autant plus jaloux de l'honneur de sa couronne , qu'on osoit la lui disputer ; qui se trouvoit infiniment flatté par la gloire de défendre les opprimés , & qui enfin aimoit avec passion la guerre , comme l'élément principal de son génie. Mais il ne pouvoit songer à une guerre nouvelle & dangereuse , avant qu'une paix ou une trêve avec la Pologne lui laissât toute liberté à cet égard.

Le Cardinal de Richelieu eut la gloire de négocier

cier cette trêve entre les Couronnes de Pologne & de Suede. Ce grand homme, qui tenoit, d'une main, le timon de l'Europe, tandis que, de l'autre, il domptoit la fureur des factions & abaissoit l'orgueil des Grands du royaume dont le gouvernement lui étoit confié, ne perdoit pas de vue, au milieu des inquiétudes d'une administration orageuse, son plan d'arrêter dans leur cours orgueilleux les progrès de la puissance de la Maison d'Autriche. Mais les circonstances particulieres où se trouvoit le Cardinal, ainsi que l'état de la France, mettoient de grands obstacles à l'exécution de ce dessein; car le plus grand homme même ne peut braver impunément les préjugés de son siècle. Ministre d'un Roi Catholique, & Prince lui-même de l'Eglise Romaine, il n'osoit encore se hasarder à attaquer, de concert avec les ennemis de sa religion, une Puissance qui avoit su consacrer, aux yeux de la multitude, sous le masque de la religion, les vues de son ambition & de son orgueil. Les égards, que Richelieu devoit aux préjugés de ses contemporains, lui firent borner sa politique aux tentatives précautionnées de cacher sous l'ombre du silence, & de faire exécuter par une main étrangere les vastes projets de son génie éclairé. Après avoir fait de vains efforts pour prévenir que la paix se fit entre l'Empereur & la Cour de Danemarck, il eut recours à Gustave-Adolphe, le héros de son siècle. Rien ne fut épargné pour déterminer ce Prince, & en même tems pour lui faciliter l'exécution. Charnassé se rendit dans la Prusse-Polonoise, où Gustave-Adolphe

faisoit la guerre alors. Ce négociateur passoit sans cesse d'un camp ennemi à l'autre, pour ménager une trêve ou une paix entre les deux Couronnes. Gustave y étoit disposé depuis long-tems; & le Ministre de France réussit enfin à ouvrir les yeux au Roi Sigismond tant sur ses vrais intérêts que sur la politique astucieuse du Cabinet Autrichien. Il fut conclu, entre les deux Rois, une trêve pour six années, par laquelle Gustave-Adolphe garda toutes ses conquêtes, & fut enfin à même, ainsi qu'il le desiroit, de tourner contre l'Empereur l'effort de ses armes. Charnassé lui offrit, pour cette entreprise, l'alliance de son Roi & des subsides considérables; mais Gustave craignoit, non sans fondement, en acceptant ces offres, de se mettre sous la dépendance de la Cour de France qui pourroit l'arrêter au milieu de ses victoires: il ne redoutoit pas moins, en s'alliant avec une Puissance Catholique, d'exciter des défiances parmi les Protestans.

Quelque juste & pressante que fût cette guerre, autant étoient contraires les circonstances au milieu desquelles Gustave l'entreprit. Le nom de l'Empereur étoit redouté dans toute l'Europe; ses ressources étoient inépuisables, & ses armées jusqu'alors invincibles. Une entreprise aussi dangereuse eût effrayé tout autre que le Roi de Suede. Gustave ne se dissimula aucun des dangers ni des obstacles qui s'opposoient à son entreprise; mais il connoissoit aussi les moyens par lesquels il espéroit de les surmonter. Son armée étoit peu nombreuse, mais bien disciplinée; la rigueur du climat & une longue suite de
campagnes

campagnes l'avoient endurcie aux plus grandes fatigues ; & la guerre de Pologne l'avoit formée à la victoire. La Suede, quoique peu riche & peu peuplée, & malgré les grands efforts qu'elle avoit faits dans une guerre de huit ans, étoit dévouée à son Roi, & lui étoit attachée avec un enthousiasme, qui lui affuroit les secours volontaires & empressez de tous les Ordres de son royaume. Le nom de l'Empereur étoit au moins haï que redouté dans toute l'Allemagne : les Princes Protestans paroissoient n'attendre que l'arrivée d'un libérateur, pour secouer le joug insupportable de la tyrannie & se déclarer ouvertement en faveur de la Suede. Les Princes Catholiques ne pouvoient même voir qu'avec satisfaction, l'approche d'un ennemi qui devoit affoiblir la puissance prépondérante de l'Empereur. La premiere victoire, remportée en Allemagne, devoit être décisive pour la cause de Gustave, engager les Princes encore incertains à se déclarer, animer le courage de ses partisans, augmenter l'affluence des combattans sous ses drapeaux, & ouvrir de secondes ressources pour continuer la guerre. Si la plupart des provinces de l'Allemagne avoient jusqu'ici souffert des oppressions sans nombre, la guerre avoit cependant épargné les riches villes anseatiques, qui ne pouvoient hésiter à prévenir leur ruine commune par des sacrifices modiques & volontaires. Plus l'armée Suédoise feroit de progrès, plus les troupes ennemies devoient naturellement diminuer ; puisqu'elles ne pouvoient se nourrir que de la substance des provinces qu'elles avoient inondées. Des envois

de troupes, faits mal-à-propos en Italie & dans les Pays-Bas, avoient d'ailleurs affoibli considérablement l'armée Impériale: l'Espagne, affoiblie par la perte récente de ses gallions, & occupée d'une guerre onéreuse dans les Pays-Bas, ne pouvoit fournir que peu de secours à la Cour de Vienne; tandis que la Grande-Bretagne offroit des subsides au Roi de Suede, & que la France, qui venoit de rétablir la tranquillité dans son sein, prévenoit ce Prince par les offres les plus avantageuses.

Mais le garant le plus assuré de l'heureux succès de son entreprise, Gustave le trouvoit en lui-même. La prudence exigeoit qu'il s'assurât de tous les secours possibles, afin d'éviter tout reproche de témérité; mais ce fut dans son sein même que ce grand Prince puisa sa confiance & son courage. Gustave étoit incontestablement le premier général de son siècle & le plus vaillant soldat d'une armée qu'il avoit créée. Familiarisé avec la tactique des Grecs & des Romains, il avoit inventé une plus parfaite, laquelle a servi depuis de modèle aux plus grands capitaines qui lui ont succédé. Ce fut lui qui diminua les nombreux escadrons, pour faciliter & rendre plus rapides les évolutions de la cavalerie; & dans la même vue, il sépara les bataillons par de plus grands espaces. Il rangea, sur deux lignes, son armée qui auparavant n'en formoit qu'une seule dans l'ordre de bataille, afin que la seconde ligne pût prendre la place de la première, lorsque celle-ci se verroit contrainte de plier. Il remédia au défaut du trop petit nombre de sa cavalerie, en

plaçant des fantassins entre les cavaliers ; ce qui souvent décida de la victoire. Ce fut de Gustave, que l'Europe apprit à connoître l'importance de l'infanterie. L'Allemagne entière a admiré l'exacte discipline qui distinguoit si glorieusement, sur le territoire de l'Empire, les armées Suédoises : tous les excès y étoient sévèrement punis, & plus rigoureusement encore le pillage, le jeu & le duel. Les loix militaires de la Suede alloient même jusqu'à prescrire la tempérance & la sobriété. Aussi ne voyoit-on ni or ni argent dans tout le camp Suédois, pas même dans la tente du monarque. L'œil du général veilloit avec le même soin sur les mœurs du soldat, que sur sa bravoure & sur l'exactitude du service. Chaque jour, tous les régimens, formés en cercle autour de leur aumônier, faisoient la priere du matin & celle du soir ; & le roi lui-même donnoit l'exemple de ce devoir pieux. Une dévotion sincere élevoit le courage qui animoit le cœur du grand Gustave. Exempt également de cette superstition qui anéantit le frein nécessaire aux passions effrénées du sauvage barbare, & de cette bigotterie avilissante & timorée qui caractérisoit Ferdinand, Gustave, au faite de la gloire & du bonheur, ne cessa jamais d'être homme & d'être chrétien, mais aussi, dans sa dévotion, il fut toujours roi, toujours héros. Il supportoit, de même que le dernier soldat de son armée, toutes les fatigues, tous les dangers de la guerre : au plus noir de la mêlée, son esprit étoit calme & serein ; présent partout par ses regards, il oublioit la mort qui l'envi-

ronnoit : toujours on le trouvoit affrontant les plus pressans dangers. Son courage ne lui faisoit oublier que trop souvent ce qu'il devoit à son armée comme roi & comme général ; aussi une mort, telle que celle d'un simple soldat, termina t-elle la vie de ce grand monarque. Mais le lâche suivoit, comme le soldat le plus courageux, un tel Chef dans le chemin de la victoire ; & il n'échappoit à ses regards, perçans comme ceux de l'aigle, aucun des traits héroïques que son exemple avoit excités. La gloire de son roi enflammoit même le cœur de tous les Suédois, d'un noble orgueil & d'un généreux enthousiasme. Flatté d'avoir un tel Souverain, le cultivateur de la Finlande & de la Gothie apportoit avec joie tout ce dont sa pauvreté lui permettoit de faire le sacrifice : le soldat prodiguoit son sang ; & l'élan que Gustave sut donner à l'esprit de ce peuple, survécut long-tems à ce Prince.

Aussi peu l'on avoit de doutes sur la nécessité de la guerre, autant l'on étoit indécis sur la manière dont elle devoit être conduite. Le courageux Oxenstiern lui-même étoit effrayé de l'idée d'une guerre offensive, pour laquelle il trouvoit les ressources de la Suede trop foibles, en comparaison de celles d'un Prince qui dispoit de l'Allemagne entière, comme si elle eût été sa propriété. La prudence plus éclairée du héros calma les craintes de son ministre. " Tout est perdu ,, disoit Gustave, " si nous attendons l'ennemi en Suede, & que nous ,, perdions une bataille ; tout est gagné, si nous dé- ,, butons heureusement dans l'Empire. La mer est

„ grande, & nous avons en Suede de vastes côtes à
„ garder. Si la flotte ennemie nous échappoit, ou
„ si la nôtre étoit battue, nous serions hors d'état
„ de prévenir un débarquement. Tout dépend donc
„ pour nous de la conservation de Stralsfund : tant
„ que ce port nous fera ouvert, nous conserverons
„ notre supériorité sur la Baltique, & nous aurons
„ toujours une retraite assurée dans l'Allemagne
„ même. Mais pour défendre Stralsfund, nous ne
„ devons pas nous tapir dans la Suede ; il nous faut
„ passer en Poméranie avec une armée. Ne me par-
„ lez donc plus d'une guerre défensive, par la-
„ quelle nous perdriens les plus importans de nos
„ avantages. La Suede ne doit appercevoir aucun
„ étendart ennemi ; si nous sommes vaincus en Al-
„ lemagne, il fera toujours tems de suivre votre plan
„ de défense. ”

Il fut donc résolu de passer en Allemagne, & d'attaquer l'Empereur. Les armemens se firent avec la plus grande vivacité ; &, dans ses mesures, Gustave ne montra pas moins de prudence ni de sagesse, que ses desseins manifestoient de courage & de grandeur. Il falloit, avant tout, dans une guerre aussi éloignée, mettre la Suede en sûreté contre les desseins équivoques des Puissances voisines. Gustave s'assura de l'amitié du Roi de Danemarck, dans une entrevue personnelle qu'il eut à Markaröd avec ce Prince : il munit ses frontières du côté de la Russie ; quant à la Pologne, on pouvoit lui en imposer toujours depuis l'Allemagne, au cas où cette Couronne auroit voulu rompre la trêve. Falkenberg, né

gociateur Suédois, qui s'étoit rendu en Hollande & dans plusieurs Cours d'Allemagne, donnoit à son Maître les espérances les plus flatteuses de la part de plusieurs Princes Protestans, quoique cependant aucun d'eux n'eût assez de courage & de dévouement pour entrer avec lui en une alliance formelle. Les villes de Lübeck & de Hambourg se montrèrent disposées à faire des avances d'argent, & à en recevoir le rembours en cuivre de Suede. Il fut aussi envoyé des personnes de confiance à Bethlen-Gabor, Prince de Transilvanie, afin d'armer contre l'Empereur cet implacable ennemi de l'Autriche.

On faisoit cependant, en Allemagne & dans les Provinces-Unies, des enrôlemens de soldats pour la Suede; on complétoit les régimens, on en levoit de nouveaux, on frétoit des navires, on équipoit la flotte & l'on rassembloit en aussi grande quantité que possible, de l'argent, des vivres & des munitions de guerre. Trente vaisseaux de guerre furent bientôt prêts à appareiller; une armée de quinze mille hommes étoit rassemblée, avec deux cens vaisseaux de transport destinés à la porter en Allemagne. Gustave ne voulut point y conduire de plus grandes forces, dont l'entretien auroit surpassé les ressources de son royaume. Mais quelque petite que fût cette armée, autant elle excelloit par le choix des troupes, par leur discipline, leur courage & leur expérience. Cette armée pouvoit devenir le noyau d'une plus grande force militaire, quand elle auroit fait quelques progrès sur le territoire de l'Allemagne, & que la fortune auroit favo-

misé ses premières opérations. Oxenstiern, en même tems général & chancelier de Gustave, étoit en Prusse avec dix mille hommes, pour assurer cette province contre la Pologne. Quelques troupes réglées, & un corps de milices qui servoit de pépinière à l'armée, demeurèrent en Suede, afin que le royaume ne pût être pris à dépourvu par un voisin toujours porté à enfreindre les traités les plus solennels.

Telles furent les mesures que prit Gustave pour la défense & pour la sûreté de son royaume. Il ne pourvut pas avec moins de sagesse ni de soins à l'administration de l'intérieur. La régence fut conférée au Sénat, & les finances au Comte-Palatin Jean-Casimir, beau-frere du Roi. La Reine, quoique tendrement aimée de son époux, fut éloignée de toutes les affaires du gouvernement, auxquelles les facultés bornées de son esprit la rendoient peu propre. Le roi prit des arrangemens tels que s'il eût prévu sa mort. Le 20 May 1630, après qu'il eut terminé tous ses arrangemens, & tout étant prêt pour le départ, le roi parut à Stockholm dans l'assemblée de la Diète, pour faire ses derniers adieux aux différens Ordres de son royaume. Là il prit entre ses bras sa fille Christine, âgée seulement de quatre ans, & qui, au berceau, avoit déjà été déclarée son héritière : il la présenta aux Etats comme celle qui devoit être un jour leur Souveraine ; il fit renouveler, au cas où il ne reviendroit pas en Suede, le serment de fidélité, déjà prêté à cet enfant, & lire l'ordonnance relative à l'administration du

royaume pendant son absence ou pendant la minorité de sa fille. L'assemblée entière fondit en larmes ; & le roi lui-même eut besoin de quelques momens , pour rappeler sa fermeté & se mettre en état de prononcer ses derniers adieux à la Diète.

” Ce n'est point témérairement , „ dit-il aux quatre Ordres de son royaume , ” que je me précipite , „ & vous avec moi , dans cette nouvelle & dangereuse guerre. Je prends à témoin le Dieu Tout-Puissant , que je ne vais pas combattre pour satisfaire une vaine ardeur guerrière. L'Empereur m'a indignement offensé dans la personne de mes ambassadeurs ; il a donné de l'appui à mes ennemis , il persécute mes alliés & mes freres : il foule aux pieds ma religion , & il ose porter sa main jusques sur ma couronne. Les Etats opprimés de l'Allemagne nous appellent avec instances à leur aide , & , s'il plait à Dieu , nous leur donnerons du secours. ”

” Je connois les dangers auxquels ma vie va être exposée : jamais je ne les ai évités ; & il sera difficile que je leur échappe. La Providence divine m'a jusqu'ici conservé miraculeusement ; mais enfin il faudra que je meure pour la défense de ma patrie. Je vous remets à la protection du Ciel. Soyez justes , foyez consciencieux ; menez une vie irréprochable , & nous nous reverrons un jour dans l'éternité. ”

” C'est à vous , Sénateurs de mon royaume , que je m'adresse d'abord. Dieu veuille vous éclairer , vous remplir de sagesse , & diriger tous vos con-

» seils pour le plus grand bien de mon royaume.
» Je vous recommande, brave Noblesse, à la pro-
» tection du Très-Haut : continuez de vous mon-
» trer les dignes descendans de ces héros de la Go-
» thie, dont la valeur fit rentrer l'antique Rome
» dans la poussière. Vous, Ministres de l'Eglise,
» je vous exhorte à la tolérance & la concorde :
» soyez vous-mêmes le modele des vertus que vous
» prêchez, & n'abusez jamais de votre empire sur
» les cœurs de mes peuples. Quant à vous, Mes-
» sieurs les Députés des Ordres des Bourgeois &
» des Payfans, je vous souhaite les bénédictions du
» Ciel, des récoltes heureuses, récompenses de vos
» travaux & de votre industrie ; que vos granges
» soient toujours remplies, & que vous abondiez
» en tous les biens de cette vie. Je fais pour vous
» tous, tant absens que présens, les vœux les plus
» sinceres au Ciel. Je vous dis à tous mes tendres
» adieux ! peut-être est-ce pour toujours. »

L'embarquement des troupes se fit à Elfsnaben, où mouilloit la flotte : un peuple innombrable s'y étoit rendu, pour être témoin d'un spectacle aussi magnifique que touchant. Les cœurs de tous les spectateurs se trouvoient agités par les sentimens les plus contraires, selon qu'ils étoient plus touchés du danger de l'entreprise, ou du courage & de la grandeur de leur Roi. Parmi les généraux qui commandoient cette armée, Gustave Horn, le Rhingrave Louis, Henri-Mathieu, comte de Thurn, Ortenbourg, Baudiffen, Bannier, Teufel, Tott, Moustenfahl, Falkenberg, Kniphausen &c., acquirent de-

puis une réputation éclatante. La flotte, retenue par des vents contraires, ne put mettre à la voile qu'en Juin; & elle atteignit, le 24 du même mois, l'isle de Rugen sur les côtes de la Poméranie.

Gustave-Adolphe fut le premier qui descendit à terre. A la vue de ses troupes, il se mit à genoux sur ce rivage de l'Allemagne, & rendit grâces au Tout-Puissant de la conservation de sa flotte & de son armée. Il fit débarquer ses troupes sur les isles de Wollin & d'Usedom, dont les garnisons impériales, à son approche, abandonnerent leurs retranchemens pour prendre la fuite. Ses premiers pas dans l'Empire furent des conquêtes. Avec la rapidité de l'éclair, Gustave parut devant Stettin, afin de s'assurer de cette place importante, avant que les Impériaux pussent le prévenir. Bogislas XIV, Duc de Poméranie, prince foible & avancé en âge, étoit fatigué, depuis long-tems, des excès que les troupes impériales avoient commis dans ses Etats & qu'elles y exerçoient encore; mais trop foible pour leur résister, il avoit fléchi, quoi qu'en murmurant, sous la prépondérance du vainqueur. L'arrivée du Roi de Suede, au lieu de lui inspirer du courage, le plongea dans la crainte & dans l'incertitude. Autant son pays saignoît encore des plaies que les troupes de l'Empereur lui avoient portées, aussi peu ce Prince pouvoit se résoudre à provoquer les vengeances de la Cour de Vienne, en favorisant ouvertement les armes Suédoises. Gustave-Adolphe, campé sous les canons de Stettin, somma cette ville de recevoir garnison Suédoise. Bogislas se rendit

en personne au camp du Roi, pour l'engager à renoncer à ce dessein. " Je viens à vous, „ répondit Gustave, „ comme ami & non comme ennemi; „ ce n'est point avec la Poméranie, ni avec l'Empire Germanique, mais c'est avec vos ennemis „ que je suis en guerre. Votre duché sera un dé- „ pôt sacré entre mes mains; & il vous sera restitué à la fin de la campagne bien plus certainement „ que par tout autre que moi. Voyez les traces „ que les troupes impériales ont laissées dans vos „ États; voyez celles du passage des miennes à Ushedom, & choisissez un ami entre l'Empereur & „ moi. A quoi devriez-vous vous attendre, si l'Empereur „ devoit s'emparer de votre capitale; vous „ fera-t-il plus favorable que je ne le suis? Ou voulez-vous „ peut-être m'arrêter dans mes victoires? „ Le moment presse: prenez une résolution, & ne „ me contraignez pas à recourir à des mesures plus „ sérieuses. ”

L'alternative étoit bien douloureuse pour le Duc de Poméranie: il voyoit d'un côté le Roi de Suede, à la tête d'une armée formidable, devant les murs de sa résidence; d'autre part, il envisageoit les vengeances de l'Empereur, ainsi que l'effrayant exemple de tant de Princes d'Empire, qui, victimes du ressentiment de la Cour de Vienne, traînoient dans l'exil leur douloureuse existence. Le danger le plus pressant déterminâ sa résolution. Les portes de Stettin furent ouvertes au Roi; des troupes Suédoises y entrèrent, & les Impériaux, qui s'en approchoient à grandes journées, se virent ainsi prévenus.

La prise de Stettin affuroit au Roi de Suede une place de retraite dans la Poméranie , la navigation de l'Oder , & une place-d'armes pour ses troupes. Le Duc Bogislas ne perdit point de tems pour excuser auprès de l'Empereur cette démarche dont il prétexta la nécessité ; néanmoins , convaincu du caractère implacable de Ferdinand II , il entra avec son nouveau protecteur en des liaisons étroites , afin de se garantir , par l'alliance de la Suede , des vengeance de l'Autriche. Le Roi acquit , par cette alliance avec Bogislas , un ami important sur le territoire de l'Allemagne , qui affuroit ses arrieres & la communication libre avec la Suede.

Gustave-Adolphe , que l'Empereur avoit attaqué le premier dans la Prusse , crut pouvoir se croire au-dessus des formalités usitées ; & il commença les hostilités sans faire aucune déclaration de guerre. Il justifia , devant les autres Princes de l'Europe , cette conduite par un manifeste particulier , dans lequel étoient déduits tous les motifs déjà connus , qui l'avoient engagé à prendre les armes. Cependant il poursuivoit ses avantages en Poméranie , où il voyoit son armée s'augmenter chaque jour. Des officiers & soldats , qui avoient combattu sous Mansfeld , sous le Duc Christian de Brunswick & sous le Roi de Danemarck , accouroient en foule sous ses drapeaux , pour combattre de concert avec ses troupes victorieuses.

L'invasion du Roi de Suede en Allemagne ne fit point , à beaucoup près , sur la Cour de Vienne , l'impression qu'on ne tarda pas à s'appercevoir que

devoit exciter ce nouvel ennemi. Cette Cour, dont la hauteur étoit portée au plus haut point par les succès inouis qui jusqu'alors avoient accompagné ses armes jettoit des regards dédaigneux sur un prince venu, du royaume le plus reculé de l'Europe, avec une poignée de troupes, & qui, ainsi qu'on en étoit persuadé, ne devoit la réputation qu'il s'étoit faite dans les armes, qu'au peu d'habileté d'un ennemi plus foible que lui. Le tableau défavantageux que Wallenstein, non sans dessein, avoit fait des forces de la Suede, augmentoit encore la présomption de l'Empereur. Comment auroit-il pu craindre un ennemi, que son général se faisoit fort de chasser de l'Allemagne à coups de verges. Les progrès rapides de Gustave ne purent même dissiper entièrement ce préjugé, que nourrissoient chaque jour les plaifanteries des courtisans. On n'appelloit Gustave, à Vienne, le roi de neige, qui se fondroit à vue d'œil à mesure qu'il s'avanceroit vers le midi. Les Electeurs même, qui étoient assemblés à Ratisbonne, ne daignerent faire aucune attention aux demandes du Roi de Suede, auquel, par l'effet d'une aveugle déférence pour l'Empereur, ils refuserent de donner le titre de Roi. Tandis qu'on se moquoit ainsi de lui à Vienne & à Ratisbonne, Gustave s'emparoit de beaucoup de places fortes dans les Duchés de Poméranie & de Mecklenbourg.

Malgré le mépris qu'il faisoit du Roi de Suede, l'Empereur s'étoit montré disposé à terminer à l'amiable ses différends avec Gustave; & il avoit envoyé, pour cette fin, des plénipotentiaires à Dantzic.

Mais leurs instructions prouverent clairement combien peu ces démonstrations de l'Empereur étoient sinceres, puisqu'il continuoit de lui refuser le titre de Roi. Les vues de Ferdinand parurent n'être plus que de rejeter sur le Roi de Suede tout ce qu'une attaque a d'odieux, & de pouvoir s'affurer d'autant plus facilement les secours des Princes d'Empire. Ce congrès de Dantzig se sépara donc sans fruit, ainsi qu'on avoit dû s'y attendre; & une correspondance fort-vive entre les deux parties mit le comble à leur animosité.

Un des généraux de l'Empereur, Torquato Conti, qui commandoit l'armée de Poméranie, avoit cependant fait d'inutiles efforts pour enlever Stettin aux Suédois. Ceux-ci chasserent successivement les troupes impériales d'un grand nombre de places fortes : Damm, Stargard, Camin & Wolgast tomberent rapidement au pouvoir de Gustave. Pour se venger du Duc de Poméranie, ce général fit commettre, dans sa retraite, les excès les plus crians envers les habitans de ce duché, que son avarice avoit vexés déjà de la maniere la plus cruelle. Sous le prétexte d'ôter aux Suédois les moyens de se procurer des vivres, tout fut pillé & ravagé; & souvent, lorsque les Impériaux se voyoient contraints d'abandonner une ville, ils y mettoient le feu afin de n'en laisser que les ruines à l'ennemi. Mais ces barbaries ne servirent qu'à donner d'autant plus d'éclat à la conduite opposée des Suédois, & à gagner tous les cœurs à un Roi qui savoit respecter l'humanité. Le soldat Suédois payoit tout ce

qui lui étoit nécessaire ; & , dans ses marches , il ne touchoit à aucune propriété. Aussi les Suédois étoient-ils reçus à bras ouverts , dans les villes & dans les campagnes ; tandis que tous les soldats Impériaux , qui tomboient entre les mains des payfans de la Poméranie , étoient massacrés sans miséricorde. Quantité de Poméraniens entrèrent au service de Suede ; & les Etats de ce duché , malgré l'épuisement où ils étoient réduits , consentirent avec joie à payer au Roi une contribution de cent mille florins.

Torquato Conti , malgré la dureté de son caractère , étoit un excellent général. Ne pouvant chasser le Roi de Suede de Stettin , il chercha du moins à faire enforte que la possession de cette place lui devint inutile. Il se retrancha à Garz , au-dessus de Stettin , sur l'Oder , afin d'être maître de ce fleuve , & de couper à cette ville toute communication avec l'Allemagne. Il ne fut pas possible de l'obliger à livrer bataille au Roi , qui lui étoit supérieur en forces : ce prince ne réussit pas mieux dans l'assaut qu'il donna aux formidables retranchemens des Impériaux. Torquato , trop dénué de troupes & d'argent pour agir offensivement contre le Roi de Suede , ne songeoit qu'à donner , au Comte de Tilly , le tems d'accourir au secours de la Poméranie , pour se réunir ensuite avec ce général & marcher contre Gustave. Il se prévalut même , un jour , de l'absence du Roi , pour tenter de s'emparer de Stettin par surprise. Mais il étoit difficile de prendre les Suédois au dépourvu. Ils repoussèrent avec vigueur

la vive attaque des Impériaux , & Torquato se retira après avoir perdu beaucoup de monde. On ne peut disconvenir que Gustave n'ait été redevable de ces succès autant à la Fortune qu'à son expérience dans l'art de la guerre. Depuis la retraite de Wallenstein , les troupes impériales s'étoient profondément dégradées. Tous leurs excès furent alors cruellement vengés sur elles-mêmes. Des provinces épuisées & réduites en désert ne pouvoient plus leur fournir aucun entretien. Toute discipline étoit anéantie ; les ordres d'aucun officier n'étoient respectés ; de fréquentes défections diminuoient leur nombre à vue d'œil , ainsi que la mortalité générale , causée par les froids extrêmes d'un climat étranger. Dans ces circonstances , Torquato desiroit de la tranquillité , afin de refaire ses troupes dans des quartiers - d'hiver ; mais il avoit affaire à un ennemi pour lequel le ciel de l'Allemagne n'offroit aucune saison rigoureuse. Gustave avoit eu la précaution de pourvoir ses troupes de peaux de moutons , de sorte qu'elles purent tenir la campagne , même pendant les plus grandes froidures. Il fit donc , aux plénipotentiaires impériaux , qui étoient venus pour négocier une suspension d'armes , cette réponse affligeante : " Les Suédois savent être soldsats en hyver comme en été , & ils ne veulent point augmenter l'épuisement du pauvre habitant des campagnes. Quoi que fassent les Impériaux , mes troupes ne demeureront point oisives." Torquato se démit bientôt après d'un commandement où

où il ne pouvoit plus gagner d'argent ni acquérir de la gloire.

Une pareille différence entre les deux armées devoit nécessairement porter l'avantage du côté des Suédois. Les Impériaux se virent sans cesse inquiétés dans leurs quartiers d'hiver : Greifenhagen, place importante sur l'Oder, fut prise d'assaut ; enfin, les villes de Garz & de Pircz furent abandonnées à l'ennemi. Il ne leur restoit plus, dans toute la Poméranie, que Greifswalde, Demmin & Colberg, dont le Roi se préparoit avec la plus grande activité à faire le siège. L'ennemi ayant pris la fuite, se retira dans la Marche de Brandebourg. non sans essuyer de grandes pertes en artillerie, en hommes, ainsi qu'en bagages, dont les Suédois s'emparèrent.

La prise des défilés de Ribnitz avoit ouvert à Gustave l'entrée dans le Duché de Mecklembourg, dont les habitans avoient été sommés, par un manifeste, de rentrer sous la domination de leur légitime maître & de chasser de leur pays tout ce qui tenoit pour Wallenstein. Les Impériaux s'emparèrent néanmoins, par une ruse de guerre, de la place importante de Rostock ; mais cet échec n'empêcha pas le Roi, qui ne vouloit point diviser ses forces, de se porter plus en avant. C'étoit en vain que les Ducs de Mecklembourg, chassés de leurs Etats, avoient fait intercéder en leur faveur par les Princes de l'Empire assemblés à Ratisbonne : en vain, afin de toucher l'Empereur par leur soumission, ils s'étoient refusés à toute alliance avec la Suede, & à toute mesure tendante à se faire eux-mêmes justice.

Réduits au désespoir par les refus opiniâtres de la Cour de Vienne , ils prirent alors ouvertement le parti du Roi de Suede , & leverent des troupes dont ils confierent le commandement au Duc de Saxe-Lauenbourg. Celui-ci s'empara en effet de quelques places fortes sur l'Elbe ; mais elles lui furent bientôt enlevées par le Comte de Pappenheim , que l'Empereur avoit envoyé contre lui. Bientôt après , assiégé par ce général dans la ville de Ratzebourg , le Duc , après avoir inutilement tenté de s'échapper , se vit dans la triste nécessité de se rendre prisonnier de guerre. C'est ainsi que s'évanouit de nouveau l'espoir qu'avoient conçu ces malheureux Princes de rentrer dans leurs Etats : il étoit réservé à l'armée victorieuse de Gustave , de leur rendre avec éclat cette justice.

Les cohortes fugitives de l'Empereur s'étant jetées dans la Marche de Brandebourg , ce pays devint le théâtre déplorable de leurs horribles excès. Non contents d'y exiger les contributions les plus arbitraires , & d'opprimer les habitans par les logemens de troupes , ces monstres fouilloient jusques dans les réduits les plus secrets des maisons ; ils s'emparoiént de tout ce qu'ils pouvoient découvrir , ils enlevoient toutes les provisions & meubles des particuliers , ils maltratoient de la maniere la plus effroyable quiconque oûbit s'opposer à leur rapacité ; enfin , ils déshonoroient les femmes & les filles , jusques dans les sanctuaires ; & tous ces excès se commettoient , non dans un pays ennemi , mais dans un pays dont le Souverain n'avoit point offensé

L'Empereur, & duquel néanmoins ce Monarque exigeoit qu'il prît les armes contre le Roi de Suede. L'aspect de ces excès effroyables, que le manque d'autorité & d'argent les empêchoit de prévenir, indigna même les généraux de l'Empereur; & le Comte de Schaumbourg, général en chef de ces troupes, en fut tellement honteux, qu'il demanda sa démission. Trop dénué de troupes pour défendre ses Etats, & abandonné de l'Empereur qui ne répondoit pas aux représentations les plus pressantes, l'Electeur de Brandebourg ordonna enfin à ses sujets, par un édit formel, de repousser la force par la force, & de massacrer sans pitié tout soldat impérial qui seroit trouvé commettant quelque pillage. Tels étoient les excès des troupes autrichiennes & la foiblesse de l'Electeur, qu'il ne restoit à ce Souverain que la ressource désespérée, d'ordonner, par une loi formelle, à ses malheureux sujets, de se venger de leurs oppresseurs.

Les troupes impériales avoient attiré celles de Suede dans le pays de Brandebourg; & le refus qu'avoit fait l'Electeur de lui ouvrir les portes de la forteresse de Custrin put seul empêcher Gustave d'assiéger Francfort-sur-l'Oder. Il revint donc sur ses pas pour achever la conquête de la Poméranie par celles de Demmin & de Colberg: le Feld-Maréchal de Tilly étoit cependant en marche, pour défendre le Brandebourg.

Ce général, qui pouvoit se vanter de n'avoir point encore perdu de bataille; vainqueur de Mansfeld, du Duc Christian de Brunswick, du Margrave

de Bade & du Roi de Danemarck , devoit trouver , dans le Roi de Suede , un adverfaire digne de lui. Tilly , issu d'une famille noble du pays de Liege , avoit exercé ses talens militaires dans les Pays-Bas , l'école alors de tous les généraux. Il trouva bientôt l'occasion , sous le regne de Rodolphe II , de faire éclater ses talens dans la Hongrie , où il parvint successivement à plusieurs grades. Après la conclusion de la paix , il passa au service de Maximilien de Baviere , qui le nomma général en chef de ses troupes avec des pouvoirs illimités. Tilly devint , par ses excellentes dispositions , le créateur des forces militaires de la Baviere ; & ce fut à lui principalement que Maximilien dut sa supériorité dans les campagnes précédentes. Après la guerre de Boheme , Tilly avoit obtenu le commandement des troupes de la Ligue ; & quand Wallenstein se fut retiré , l'Empereur lui avoit conféré celui de son armée. Aussi sévere envers ses troupes , aussi sanguinaire à l'égard de l'ennemi , & d'un caractère non moins sombre que Wallenstein , Tilly surpassoit infiniment ce rival en désintéressement & en modestie. Un fanatisme aveugle & un esprit persécuteur se réunissoient à son humeur naturellement sauvage , & le rendoient la terreur des Protestans. Un extérieur bizarre & effrayant répondoit à ce caractère. De petite taille , maigre , les joues enfoncées , le nez long , le front large & ridé , la moustache épaisse , le visage pointu & allongé vers le menton ; tels étoient ses traits : il paroïssoit ordinairement vêtu d'un pourpoint à l'espagnole de satin verd , avec

de longues manches ; un petit chapeau retrouffé fort haut & orné d'un long panache rouge de plumes d'autruche qui lui flotloit sur le dos. L'aspect de Tilly rappelloit parfaitement celui du Duc d'Albe, ce fléau des Flamands ; & il s'en falloit beaucoup que ses actions pussent effacer cette impression. Tel étoit le général , qui venoit maintenant tenir tête au héros du Nord.

Il s'en falloit de beaucoup , que Tilly méprisât cet adverfaire. " Le Roi de Suede , „ dit-il ouvertement aux Electeurs assemblés à Ratisbonne , „ est „ un ennemi aussi prudent que valeureux , endurci „ aux travaux de la guerre , & à la fleur de son „ âge : ses dispositions sont excellentes , ses ressour- „ ces considérables , & les Etats de son royaume „ lui ont toujours été dévoués. Son armée est com- „ posée de Suédois , d'Allemands , de Livoniens , „ de Finlandois , d'Ecossois & d'Anglois , dont une „ obéissance aveugle n'a fait qu'une même nation. „ C'est un joueur , contre lequel c'est avoir beau- „ coup gagné , que de n'avoir pas perdu. ”

Les progrès du Roi de Suede dans le Brandebourg & dans la Poméranie ne permettoient aucun délai au nouveau général en chef, dont les officiers demandoient instamment la présence. Tilly attira à lui, avec autant de promptitude qu'il lui fut possible, les troupes impériales qui étoient dispersées dans toute l'Allemagne ; mais il fallut beaucoup de tems pour tirer, des provinces ravagées & appauvries, les vivres & les objets nécessaires à son armée. Il parut enfin, au milieu de l'hiver, avec

vingt-mille hommes, devant Francfort sur l'Oder, où il joignit les restes du corps aux ordres du Comte de Schaumbourg. Il chargea ce général de la défense de la place, qu'il pourvut d'une garnison suffisante; & il alloit accourir lui-même en Poméranie afin de sauver Demmin & de faire lever le siège de Colberg que les Suédois avoient déjà réduite aux dernières extrémités. Mais avant même qu'il eût quitté le Brandebourg, Demmin, fort-mal défendue par le Duc Savelli, s'étoit rendue au Roi de Suède; & la famine avoit contraint Colberg; après un siège de cinq mois, de subir le même sort. Tous les passages dans la Poméranie étant défendus au mieux, & le camp des Suédois près de Schwedt bravant toutes ses attaques, Tilly renonça à son plan d'agir offensivement; & il se retira vers l'Elbe, pour assiéger Magdebourg.

La prise de Demmin mettoit le Roi à même d'entrer sans obstacle dans le duché de Mecklembourg; mais une entreprise plus importante attira ses armes vers une autre contrée. Tilly avoit à peine commencé à se retirer, que le Roi leva subitement son camp de Schwedt, pour marcher avec toutes ses forces vers Francfort-sur-l'Oder. Cette ville étoit mal fortifiée, mais défendue par une garnison de huit mille hommes, qui étoient pour la plupart les restes de ces bandes furieuses qui avoient ravagé le Brandebourg & la Poméranie. Les attaques se firent avec vacuité; & dès le troisième jour, la ville fut enportée d'assaut. Les Suédois, assurés de la victoire, quoique les ennemis eussent deux

fois battu la chamade, leur refuserent toute capitulation afin d'exercer le terrible droit de réprésailles. Tilly, peu après son arrivée dans ces contrées, avoit enlevé une garnison Suédoise dans la Nouvelle Marche de Brandebourg; &, irrité de sa vive résistance, il l'avoit fait passer entièrement au fil de l'épée. Les Suédois n'oublierent point cette cruauté, quand ils furent maîtres de Francfort; & quand les soldats Impériaux leur demandoient la vie à genoux, ils répondoient: *Quartier de Brandebourg!* & les massacroient sans miséricorde. Quelques milliers d'hommes furent tués ou pris; beaucoup se noyèrent dans l'Oder, le reste s'enfuit en Silésie; & toute l'artillerie tomba entre les mains des Suédois. Gustave fut obligé d'accorder un pillage de trois heures, pour céder à l'impétuosité de son armée.

Tandis que le Roi marchoit de triomphe en triomphe; qu'il animoit ainsi l'espoir des Protestans & rendoit leur résistance plus vive, l'Empereur continuoit sans relâche, en faisant exécuter l'édit de restitution & par les prétentions les plus outrées, à épuiser la patience des Princes d'Empire. La nécessité l'obligea de persister alors dans les mesures violentes que l'ivresse de ses premiers succès lui avoit fait adopter. Ces mêmes embarras, dans lesquels l'avoient plongé ses procédés arbitraires, le contraignoient à employer des moyens tout aussi violens. Mais la main du despotisme ne pouvoit que causer des destructions sans fin, dans un édifice tel que le Corps Germanique. Les Princes virent avec étonnement toute la Constitution de l'Empire

insensiblement anéantie ; & l'état dans lequel les Allemands alloient se trouver , les mettoit enfin dans la nécessité de se secourir eux-mêmes.

Les atteintes manifestes de l'Empereur contre l'Eglise Luthérienne avoient enfin ouvert les yeux de l'Electeur de Saxe Jean-George , que la politique astucieuse de la Cour de Vienne avoit su si long-tems fasciner. Ferdinand avoit offensé personnellement cet Electeur , en excluant son fils de l'Archevêché de Magdebourg ; & le Feld-Maréchal d'Arnheim , son nouveau favori & Ministre , n'oublioit rien pour porter au plus haut point le ressentiment de son Maître. D'abord général au service de l'Empereur sous les ordres de Wallenstein , & toujours intime ami de ce dernier , il cherchoit à venger sur la Cour Impériale l'injure de son ami & la sienne , & à détacher l'Electeur de Saxe des intérêts de l'Autriche. L'entrée des Suédois en Allemagne devoit lui en offrir les moyens. Gustave-Adolphe étoit invincible , aussi-tôt que les Princes Protestans se réuniroient avec lui ; & rien n'inquiétoit autant l'Empereur , que la crainte de cet événement. L'exemple de la Cour Electorale de Saxe pouvoit entraîner tous les autres Princes Protestans ; & le sort de l'Empereur paroissoit en quelque maniere dépendre de Jean-George. Le rusé favori fit sentir à son Maître quelle pouvoit être son influence sur les destins de l'Allemagne ; & il lui conseilla d'effrayer l'Empereur par la menace d'une alliance avec la Suede ; afin d'obtenir de ses craintes ce qu'on ne pouvoit attendre de sa reconnaissance. Il crut cependant ,

pour conserver toute la liberté d'agir selon les circonstances, & afin de se voir toujours également recherché des deux partis, devoir ne point conclure d'alliance avec Gustave. Arnheim envira l'Electeur du desir orgueilleux (pour l'accomplissement duquel il ne manquoit qu'une main plus ferme) d'attirer à lui tout le parti des Protestans, de former en Allemagne une troisieme Puissance, &, en intervenant entre la Suede & l'Autriche, de se rendre l'arbitre de leurs différends.

Ce plan devoit d'autant plus flatter l'Electeur, qu'il ne pouvoit supporter l'idée de se mettre sous la dépendance de la Suede, ou de demeurer plus long-tems sous la tyrannie de l'Empereur. Il ne pouvoit voir avec indifférence un Prince étranger lui enlever la gestion des affaires de l'Allemagne; & aussi peu il étoit capable d'y jouer le premier rôle, autant sa vanité lui donnoit de répugnance à se contenter du second. Il résolut donc de tirer pour lui-même le plus grand parti que possible des progrès du Roi de Suede, mais de ne suivre que ses propres plans & d'être toujours indépendant de ce Prince. Il eut, dans ce dessein, une entrevue avec l'Electeur de Brandebourg, que les mêmes motifs irritoient contre l'Empereur & rendoient défiant envers la Suede. Après qu'il se fut assuré, dans une assemblée tenue à Torgau, des Etats de la Saxe, dont les secours lui étoient nécessaires pour venir à bout de ses desseins, il invita tous les Souverains Allemands, de la Religion Protestante, à un congrès général, qui devoit s'ouvrir à Leipzig le 6

Février 1631. L'Electeur de Brandebourg, le Landgrave de Hesse-Cassel, plusieurs Princes, Comtes & autres Etats d'Empire, ainsi que des Evêques Luthériens, parurent dans cette assemblée, ou y envoyèrent des plénipotentiaires. Le Docteur Hoe de Hohenegg, aumônier de l'Electeur de Saxe, en fit l'ouverture par un sermon qu'il prononça en chaire, & dans lequel il exposa, avec beaucoup d'éloquence, les maux que souffroit l'Eglise Protestante & les dangers qui la menaçoient. En vain l'Empereur s'étoit efforcé de prévenir la tenue de cette assemblée, convoquée malgré lui, & qui tendoit visiblement à réunir les Princes contre la Cour de Vienne. Il devoit d'autant plus en être alarmé, que les Suédois faisoient chaque jour de nouveaux progrès en Allemagne. En effet, les Princes assemblés, animés par les succès du Roi de Suede, arrêterent les mesures les plus fermes pour le maintien de leurs droits; & ils ne se séparèrent, au bout de deux mois, qu'après avoir pris une résolution remarquable, qui mit l'Empereur dans un grand embarras. Elle portoit, „ que l'Empereur feroit requis, au nom de tous les Princes assemblés, de révoquer l'édit de restitution; de retirer ses troupes de leurs résidences & de leurs forteresses; de surseoir à toute exécution militaire; & de remédier aux abus qui avoient eu lieu jusqu'à présent. „ Les Princes résolurent, en même tems, de lever une armée de quarante mille hommes, afin de pouvoir se faire justice à eux-mêmes, si l'Empereur vouloit la leur refuser.

Une circonstance, survenue dans le même tems,

ne contribua pas peu à inspirer aux Princes Protestans la fermeté qu'ils montrèrent dans le congrès de Leipzig. Le Roi de Suede avoit enfin cessé de s'arrêter aux considérations qui jusqu'alors l'avoient empêché d'entrer avec la France dans des liaisons plus étroites ; & , le 13 Janvier de la même année 1631, il avoit conclu , avec cette Couronne , une alliance formelle. Après une contestation fort-férieuse sur les traitemens qu'éprouveroient en Allemagne les Princes de la Religion Catholique , que la France prenoit sous sa protection & sur lesquels Gustave vouloit exercer des représailles ; & après des disputes non moins vives , au sujet du titre de Majesté , que l'orgueil de la France refusoit au Roi de Suede , Gustave avoit cédé à l'égard du premier point , & Richelieu dans le second : en conséquence , le traité d'alliance fut signé à Beerwald dans la Nouvelle-Marche. Les deux Puissances contractantes s'y engageoient à se protéger réciproquement & à main armée ; à défendre leurs amis communs ; à faciliter aux Princes , qui avoient été chassés de leurs Souverainetés , le recouvrement de leurs Etats & Provinces , & à tout rétablir , tant sur les frontieres que dans l'intérieur de l'Allemagne , sur le pied où en étoient les choses avant le commencement de la guerre. A cet effet , la Suede devoit entretenir , à ses frais , une armée de trente mille hommes en Allemagne ; & en retour , la France s'engageoit à payer à la Suede un subside annuel de quatre cens mille écus. Au cas où la fortune favoriseroit les armes de Gustave , ce Prince promettoit que la reli-

gion catholique & les loix de l'Empire Germanique lui seroient sacrées & qu'il n'entreprendroit rien contre elles. Au surplus, tous les Souverains de l'Europe & de l'Allemagne, même les Catholiques, étoient invités à accéder à cette alliance; & les deux parties contractantes s'engageoient à ne faire aucune paix particulière avec l'ennemi commun. Le terme de cette alliance étoit fixé à cinq années révolues.

Autant il en avoit coûté au Roi de Suede de recevoir des subsides de la France & de renoncer à une parfaite indépendance pour la conduite de cette guerre, autant cette alliance avec la France fut décisive pour ses affaires en Allemagne. Ce ne fut que lorsqu'ils le virent protégé par l'une des plus formidables Puissances de l'Europe, que les Allemands commencèrent à bien espérer de son entreprise, pour le succès heureux de laquelle ils avoient tremblé jusqu'alors, & non sans sujet. Ce ne fut qu'alors, que Gustave devint, pour l'Empereur, un ennemi formidable. Les Princes Catholiques eux-mêmes, qui desiroient l'abaissement de l'Autriche, virent avec moins de défiance les progrès des Suédois en Allemagne, puisque l'alliance de la France mettoit Gustave dans la nécessité d'épargner les Catholiques-Romains. Ainsi que la présence de Gustave-Adolphe en Allemagne protégeoit les Protestans & les libertés de la Germanie contre la puissance prépondérante de l'Empereur Ferdinand, la France pouvoit de même prendre sous sa protection la religion catholique & les droits de l'Empire, si jamais l'ivresse

du succès entraînoit le Roi de Suede hors des bornes d'une juste & sage modération.

Le Roi de Suede ne perdit point de tems, pour instruire les Princes assemblés à Leipzig, de l'alliance conclue avec la France, & les inviter à entrer avec lui en des liaisons plus étroites. La France appuya cette demande, & n'épargna ni représentations, ni instances, pour gagner l'Electeur de Saxe. Gustave-Adolphe vouloit bien se contenter d'être appuyé secrettement, si les Princes croyoient trop hazarder en prenant ouvertement son parti. Plusieurs Princes en effet lui firent espérer qu'ils accepteroient ses propositions, aussi-tôt qu'ils verroient jour à être délivrés de la présence des troupes impériales. Mais Jean-George, toujours fidelle à sa politique intéressée ainsi qu'à sa jalousie & à ses défiances envers le Roi de Suede, ne put se résoudre à donner aucune déclaration positive.

La nouvelle des résolutions du congrès de Leipzig, & celle de l'alliance entre les Rois de France & de Suede, furent bien fâcheuses pour l'Empereur. Il employa, contre le congrès, les foudres de l'autorité impériale; & il ne lui manquoit qu'une armée, pour faire éprouver à la France toute son indignation. Il écrivit aussi des lettres exhortatoires à tous les Princes confédérés à Leipzig, & dans lesquelles il leur interdifoit rigoureusement toute levée de troupes. Ils répondirent en faisant les plus vives plaintes, & en justifiant leur conduite par la nécessité & par le droit de la nature: ils n'en continuerent pas moins de s'armer.

Cependant le manque d'argent & de troupes avoit réduit les généraux de l'Empereur à la fâcheuse alternative de perdre de vue ou le Roi de Suede, ou les Princes Protestans de l'Allemagne, puisque les armées impériales n'étoient pas assez formidables pour pouvoir être divisées & tenir tête à tous à la fois. Les mouvemens des Protestans attiroient leur attention vers l'intérieur de l'Allemagne; & les progrès du Roi de Suede dans la Marche de Brandebourg, d'où il menaçoit déjà d'assez près les Etats héréditaires de la Maison d'Autriche, exigeoient qu'ils y portassent leurs armes. Après la prise de Francfort, le Roi avoit marché sur Landsberg vers la riviere de Warta. Tilly, après avoir tenté trop tard de sauver cette place, rebroussa sur Magdebourg, afin de continuer avec vigueur le siege de cette ville qu'il avoit déjà commencé.

Ce riche archevêché avoit été possédé depuis long-tems par des Princes Protestans de la Maison de Brandebourg, qui y avoient introduit leur religion. Christian-Guillaume, son dernier administrateur, avoit encouru le ban de l'Empire par ses liaisons avec le Danemarck; ce qui engagea le Chapitre à le déposer formellement, afin de ne pas attirer, sur l'archevêché, le ressentiment de la Cour de Vienne. Les Chanoines élurent, pour le remplacer, le Prince Jean-Auguste, fils puîné de l'Electeur de Saxe; mais l'Empereur s'opposa à cette installation, dans le dessein de procurer cet archevêché à son propre fils, l'Archiduc Léopold. L'Electeur de Saxe en porta des plaintes inutiles à la Cour

Impériale. Christian-Guillaume de Brandebourg prit des mesures plus efficaces. Assuré de l'amour des peuples & des Magistrats, & ébloui par de chimériques espérances, il se crut en état de surmonter tous les obstacles que le décret du Chapitre, la concurrence de deux puissans rivaux, & l'édit de restitution pourroient opposer à son rétablissement. Il avoit fait un voyage en Suede, où, par la promesse qu'il fit d'une puissante diversion en Allemagne, il chercha à s'assurer les secours de Gustave. Ce Monarque ne refusa point de lui promettre une protection efficace; mais il lui recommanda instamment de n'agir qu'avec prudence.

A peine Christian-Guillaume eut-il appris le débarquement de son protecteur en Poméranie, qu'il se rendit, à l'aide d'un déguisement, à Magdebourg. Il parut à l'improviste dans l'assemblée du Conseil; il représenta aux Magistrats l'oppression que la ville avoit éprouvée de la part des troupes impériales, les vues pernicieuses de Ferdinand, & les dangers qui menaçoient l'Eglise Luthérienne: après cet exorde, il leur découvrit, que l'heure de leur délivrance étoit venue, & que Gustave-Adolphe leur offroit son alliance & son secours. La ville de Magdebourg, l'une des plus florissantes de l'Allemagne, jouissoit, sous le gouvernement de ses Magistrats, d'une liberté républicaine qui animoit ses bourgeois d'une audace héroïque. Ils en avoient donné de glorieuses preuves, lorsque Wallenstein, qu'attiroient leurs richesses, leur eut fait les demandes les plus outrées: ils n'avoient point craint d'opposer à ce

général une vive résistance, & ils avoient réussi à se maintenir dans tous leurs droits. Tout leur territoire, il est vrai, avoit éprouvé la fureur de ses troupes ; mais la ville de Magdebourg s'étoit soustraite à sa vengeance. Il ne fut donc pas difficile à l'Administrateur de gagner des cœurs ulcérés par le récent souvenir des traitemens cruels qu'ils avoient éprouvés. Il fut conclu, entre le Roi de Suede & Magdebourg, un traité d'alliance, en vertu duquel cette ville accordoit à Gustave la liberté du passage pour ses troupes, tant dans son enceinte que sur son territoire, ainsi que le droit d'y lever des soldats. Gustave s'engageoit, en retour, à la protéger de toutes ses forces dans l'exercice de sa religion & dans la jouissance de tous ses privileges.

L'Administrateur ne perdit point de tems pour lever des troupes ; mais il se pressa trop de commencer les hostilités, avant que Gustave eût fait assez de progrès pour pouvoir le secourir. Il réussit néanmoins à enlever, dans le voisinage de Magdebourg, quelques corps de troupes impériales, ainsi qu'à faire quelques petites conquêtes, & même à surprendre Halle. Mais l'approche d'une armée ennemie le contraignit bientôt de se replier sur Magdebourg en toute hâte & non sans perte. Gustave Adolphe, quoique mécontent de cette précipitation, lui envoya, dans la personne de Didier de Falkenberg, un officier fort-expérimenté pour diriger les opérations militaires, & assister l'Administrateur de ses conseils. Le Magistrat de Magdebourg nomma ce même Falkenberg Commandant de la ville, pour
tout

tout le tems que dureroit la guerre. Le Prince vit grossir chaque jour son armée, par l'affluence des gens de guerre qui y accouroient des petites villes des environs ; ses troupes remportèrent divers avantages sur celles de l'Empereur ; & elles firent, pendant plusieurs mois, la petite guerre avec beaucoup de succès.

Enfin le Comte de Pappenheim, qui venoit de terminer l'expédition contre le Duc de Saxe-Lauenbourg, s'approcha de la ville : il chassa en peu de tems les troupes de l'Administrateur de toutes les redoutes dont elle étoit environnée ; il lui coupa ainsi toute communication avec la Saxe, & fit tous les préparatifs pour l'investir entièrement. Tilly survint bientôt après, & somma l'Administrateur, par une lettre menaçante, de ne plus s'opposer à l'édit de restitution, de se soumettre aux ordres de l'Empereur, & de rendre Magdebourg. Le Prince répondit avec fermeté & avec hardiesse, en invitant même le général ennemi à lui montrer ce que pouvoient ses armes.

Le siege fut toutefois différé, à cause des progrès du Roi de Suede, qui rappellerent Tilly de devant Magdebourg ; & la jalousie qui régna pendant son absence parmi les généraux Autrichiens, procura à cette ville un délai de quelques mois. Tilly reparut enfin le 30 Mars 1631, pour presser dès lors le siege avec une ardeur soutenue.

En peu de tems, tous les dehors de la place furent emportés : Falkenberg en avoit même retiré tous les postes qu'il ne pouvoit défendre, & fait rompre

le pont de l'Elbe. Comme on manquoit d'un nombre suffisant de troupes, pour protéger cette vaste place avec ses faux-bourgs, on abandonna ceux de Sudenbourg & de Neustadt à l'ennemi, qui les mit aussi-tôt en cendres. Pappenheim alors se sépara de Tilly, & passa l'Elbe près de Schönebeck, pour attaquer également l'autre côté de la ville.

La garnison, affoiblie par les combats qui s'étoient donnés précédemment dans les ouvrages avancés, n'étoit composée que de deux mille fantassins & de quelques centaines de cavaliers, nombre beaucoup trop petit pour une place aussi étendue & aussi irrégulière. Pour remédier à ce manque de bras, on arma la bourgeoisie, ressource désespérée, qui causa plus de maux qu'elle n'en prévint. Les bourgeois, qui par eux-mêmes étoient déjà des soldats fort-médiocres, précipiterent, par leurs discordes, la ville dans sa ruine. Le pauvre voyoit avec chagrin qu'on lui fit à lui seul supporter toutes les charges, toutes les fatigues, tandis que le riche envoyoit ses domestiques à sa place, & demouroit tranquillement dans sa maison. Ces mécontentemens éclatèrent enfin en un murmure général; l'indifférence fit place au patriotisme, le dégoût & le relâchement dans le service succéderent à une sage vigilance. Ces divisions, réunies avec les maux de la guerre qui devenoient toujours plus pressans, donnerent lieu peu-à-peu à des réflexions décourageantes: plusieurs habitans commencerent à frémir de la témérité de l'entreprise, & à trembler devant la puissance formidable de l'Empereur. Mais le fanatisme de re-

ligion , un amour ardent pour la liberté , la haine du nom de l'Empereur , l'espoir vraisemblable d'un prochain secours éloignoient toute idée de soumission ; & autant il régnoit , sur tout autre point , de divisions dans la ville , autant on y étoit d'accord dans le dessein de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Cet espoir qu'avoient les assiégés de se voir secourus , étoit fondé sur la plus grande vraisemblance. Ils avoient connoissance de l'armement des Princes confédérés à Leipzig , ainsi que de l'approche de Gustave-Adolphe. La conservation de Magdebourg importoit également au Roi de Suede & aux Princes confédérés ; & quelques jours de marche pouvoient amener les Suédois devant cette ville. Tilly , qui n'ignoroit point ces circonstances , se pressa d'autant plus de s'emparer à tout prix de Magdebourg. Déjà , pour accélérer sa reddition , il avoit envoyé dans la place un trompette chargé de lettres pour l'Administrateur , pour le Commandant & pour le Magistrat ; mais on lui avoit répondu qu'on préféreroit de mourir plutôt que de se rendre. Une vive sortie des assiégés lui prouva que leur courage n'étoit rien moins que diminué ; & l'arrivée du Roi à Potsdam , les incursions des Suédois qui s'étoient avancés jusques devant Zerbst , devoient remplir Tilly d'inquiétude & inspirer aux Magdebourgeois les plus flatteuses espérances. Un second trompette que Tilly leur envoya , & le style plus modéré de ses sommations , ne fit que les affermir dans leur con-

fiance , mais aussi , en même tems , il les plongera dans une plus profonde sécurité.

Les assiégeans avoient cependant poussé leurs approches jusques devant le fossé de la place ; & , de leurs batteries , ils foudroyoient avec la plus grande vivacité les tours & les remparts. Une tour s'écroula , sans cependant faciliter l'attaque , parce qu'elle ne tomba pas dans le fossé , mais qu'elle fut renversée obliquement sur le rempart. Malgré la continuité du bombardement , les remparts avoient peu souffert ; & l'effet des boulets rouges , qui devoient mettre en feu la ville entière , fut prévenu par les plus sages dispositions pour éteindre les flammes. Mais la poudre commençant à manquer dans la place , l'artillerie des forts cessa peu-à-peu de répondre à celle des assiégeans. Avant qu'on pût préparer de nouvelles poudres , il falloit que la ville fût délivrée , au défaut de quoi elle étoit perdue sans retour.

Les espérances des assiégés étoient cependant alors à leur comble , & tous leurs regards se portoient sans cesse du côté où l'on s'attendoit à voir bientôt flotter les étendarts du Roi de Suede. Gustave-Adolphe avoit fait assez de progrès , pour pouvoir être , en trois jours de marche , devant Magdebourg. La confiance des assiégés augmentoit en proportion de leurs espérances ; & tout contribuoit à l'augmenter encore. Dès le 9 May , l'artillerie ennemie commence inopinément à se taire ; & les Impériaux retirèrent les canons de plusieurs batteries. Un silence morne regne dans leur camp : tout concourt à con-

vaincre les assiégés que le moment de leur délivrance approche. La plupart des bourgeois & des soldats, qui étoient de garde sur les remparts, abandonnerent leur poste pour aller se reposer, dans un doux sommeil, des longues fatigues d'une nuit passée sous les armes. . . . Sommeil funeste, réveil plus affreux encore !

Tilly avoit enfin renoncé à l'espoir de s'emparer de Magdebourg avant l'arrivée des Suédois, s'il en continuoit le siege par les moyens qu'il avoit employés jusqu'alors. Il résolut donc de décamper de devant la ville, mais de hasarder auparavant un assaut général. Les difficultés étoient grandes, puisqu'il n'y avoit encore aucune brèche, & que les ouvrages de la place étoient à peine endommagés ; mais le conseil-de-guerre, que Tilly avoit rassemblé, se déclara pour l'assaut, se fondant à ce sujet sur l'exemple de Mastricht, ville qui avoit été emportée d'assaut de grand matin, lorsque les bourgeois & la garnison étoient allés se reposer.

L'attaque devoit se faire sur quatre points à la fois : toute la nuit du 9 au 10 May fut employée aux préparatifs nécessaires. Tout étant prêt, chacun attendoit, ainsi qu'on en étoit convenu, le signal que devoit donner, à cinq heures du matin, la décharge de plusieurs canons. Ce signal fut fait, mais seulement à sept heures ; Tilly, incertain du succès, ayant encore assemblé un conseil de guerre. Pappenheim eut ordre d'attaquer les ouvrages du côté de Neustadt ; opération que favorisa un fossé sec peu profond. La plupart des bourgeois & des

gens de guerre avoient quitté les remparts ; & le peu qui étoient demeurés à leurs postes dormoient d'un profond sommeil. Il ne fut donc pas difficile à ce général de parvenir le premier sur le rempart ennemi. Falkenberg étoit alors à l'hôtel-de-ville , occupé à dépêcher le second trompette de Tilly. A peine entend-il le bruit inattendu de la mousqueterie , qu'il accourt , avec quelques hommes ramassés à la hâte , vers la porte de Neustadt , dont les ennemis étoient déjà les maîtres. Repoussé en cet endroit , ce brave général vole vers un autre côté où une division ennemie étoit déjà sur le point d'emporter les ouvrages. Sa résistance est inutile ; dès le commencement de la mêlée , des balles ennemies le renversent par terre. La vivacité du feu de mousqueterie , le tocsin & le tumulte toujours augmentans font enfin connoître aux bourgeois le danger qui les menace. Ils se revêtent en hâte de leurs habits , prennent leurs armes ; & dans leur étourdissement , ils se précipitent aveuglément au-devant de l'ennemi. Il restoit encore quelque espoir de le repousser ; mais le Commandant étoit tué ; on ne fuyoit aucun plan uniforme d'attaque ; on n'avoit point de cavalerie pour pénétrer dans les rangs rompus des assaillans ; enfin , on manquoit de poudre pour répondre à leur feu. Deux autres portes , qui n'étoient point encore attaquées , sont dénuées de leurs défenseurs qu'on oppose au danger le plus pressant dans la ville. L'ennemi profite du désordre pour attaquer aussi ces postes. La résistance néanmoins est aussi vive qu'opiniâtre , jusqu'à ce qu'enfin quatre

régimens Impériaux , maîtres du rempart , prennent les Magdebourgeois en dos & complètent ainsi leur défaite. Un brave capitaine , nommé Schmidt , qui , dans ce désordre général , avoit mené encore une fois contre l'ennemi les plus résolus de ses concitoyens , & qui avoit réuffi à le repouffer jufqu'à la porte de la ville , tombe bleffé mortellement , & avec lui expire la dernière efpérance de Magdebourg. Tous les ouvrages de la place font emportés ; & , avant qu'il foit midi , la ville entière fe voit au pouvoir du vainqueur.

Deux portes font alors ouvertes par les Autrichiens au gros de l'armée impériale , & Tilly fit entrer dans la ville une partie de fon infanterie. Il garnit auffi-tôt les principales rues , & les canons qu'il y fait braquer font fuir tous les bourgeois dans leurs demeures , pour y attendre leur fort. On ne les laiffe pas long-tems dans l'incertitude : deux mots du Comte de Tilly déterminent le fort de Magdebourg. Tout autre général , pour peu qu'il eût été plus humain , auroit inutilement ordonné quelque retenue à de telles troupes. Le foldat , que le fîlence de fon chef rendoit maintenant l'arbitre de la vie de tous les bourgeois , fe précipita dans l'intérieur des maifons , pour y affouvir fa brutalité effrénée. L'innocence fuppliante trouva de la pitié dans le cœur de plusieurs foldats allemands ; aucune devant la fureur & la rage des Walons de l'armée de Pappenheim. A peine le carnage eut-il commencé , que toutes les autres portes de Magdebourg furent ouvertes , pour donner entrée à la cavalerie & aux

hordes barbares des Croates auxquels on abandonna cette malheureuse ville.

Ce fut alors que commencèrent ces scènes de carnage, pour lesquelles l'histoire manque de termes, la poésie d'images & la peinture de couleurs. Ni l'innocente enfance, ni la caduque vieillesse, ni la jeunesse, ni le sexe, ni le rang, ni la beauté ne peuvent défarmer la rage du vainqueur. Des femmes souffrent les derniers outrages dans les bras de leurs époux, des filles aux pieds de leurs peres, & le sexe le plus foible se voit la victime d'une double fureur. Aucun réduit caché, aucun sanctuaire ne peuvent garantir de l'avarice & de la cruauté des monstres victorieux. Cinquante-trois femmes furent trouvées décapitées dans une église. Les Croates se contentoient de jeter les enfans dans les flammes ; mais les Walons de Pappenheim se faisoient un jeu de les tuer à coups de piques sur le sein de leurs meres. Quelques officiers des troupes de la Ligue, révoltés de ce spectacle affreux, osèrent demander à Tilly de mettre fin au carnage. "Revenez dans une heure," répondit ce barbare général ; "je verrai alors ce qu'il y aura à faire : le soldat doit avoir quelque récompense pour ses dangers & ses fatigues." Ces horreurs se continuèrent avec une rage que rien n'interrompit, jusqu'à ce qu'enfin la fumée & les flammes vinrent arrêter la rapacité des barbares. Pour augmenter la confusion & vaincre la résistance des bourgeois, on avoit, dès le commencement du combat, mis le feu à plusieurs quartiers : il s'éleva un vent im-

pétueux, qui étendit, avec la rapidité d'un torrent, les flammes sur toute la ville, & rendit l'incendie général. On voyoit en un même tas des membres & des cadavres, des armes & des décombres sur lesquelles s'érouloient d'autres ruines que baignoient des flots de fang. L'atmosphère étoit embrasé; & l'ardeur insupportable des flammes contraignit enfin les monstres altérés de fang de s'en fuir dans leur camp. En moins de douze heures, cette ville grande, peuplée, forte, l'une des plus opulentes de l'Allemagne, se trouva réduite en cendres, à l'exception de deux églises & de quelques cabanes. L'Administrateur Christian-Guillaume, qui avoit reçu beaucoup de blessures, fut fait prisonnier avec trois bourgmètres. Un grand nombre de braves officiers & de Magistrats avoient trouvé, les armes à la main, une mort enviée. L'avarice des officiers de l'armée impériale arracha à la mort quatre cens des citoyens les plus opulens, dont ils vouloient extorquer de grosses rançons. Encore étoient-ce pour la plupart des Officiers de la Ligue, qui montrèrent cette humanité; & la soif aveugle du carnage, qui animoit les soldats de l'Empereur, les fit envisager comme des anges secourables.

A peine les ravages de l'incendie eurent-ils commencé à diminuer, que les troupes victorieuses, toujours animées par la soif du pillage, revinrent chercher une nouvelle proie parmi les cendres & les décombres. Plusieurs de ces barbares furent étouffés par la fumée; beaucoup d'autres firent un grand butin, les bourgeois ayant caché leurs plus précieux effets dans les caves.

Le 13 May, Tilly parut enfin lui-même dans la ville, après qu'on eut déblayé les principales rues des cadavres & des décombres. Alors s'offrit encore une scène qui dut faire frémir l'humanité. Des enfans échappés au carnage, appelant leurs parens avec des cris capables de fendre le cœur; d'autres encore au maillot fuçant les mamelles de leurs meres égorgées. . . . Pour débarrasser les rues, il fallut jeter dans l'Elbe plus de six mille cadavres; les flammes avoient consumé un nombre infiniment plus considérable de morts & de vivans: le total des infortunés qui périrent dans cette journée est estimé à trente mille.

L'entrée solemnelle du général, qui eut lieu le 14, mit enfin un terme au pillage; & tous ceux que le fer & le feu avoient épargnés, conservèrent leur vie. Environ un millier de personnes furent retirées de la cathédrale, où elles avoient passé trois jours & deux nuits dans des angoisses continuelles & sans aucune nourriture. Tilly leur fit annoncer leur pardon, & distribuer du pain. Le lendemain, on célébra, dans cette église, une messe solemnelle, & l'on y chanta le *Te Deum* au bruit de l'artillerie. Le général de l'Empereur parcourut à cheval les rues, afin de pouvoir, comme témoin oculaire, annoncer à son Maître, que depuis la destruction de Troie & de Jerusalem, on n'avoit vu aucune semblable victoire; & cette assertion n'a rien d'exagéré, quand on considère la grandeur, les richesses, l'opulence de la ville détruite, & la rage de ses destructeurs.

Le bruit du sort affreux de Magdebourg répandit une vive joie parmi les Catholiques de l'Allemagne, & une horreur générale & l'épouvante chez tous les Potestans ; mais des clameurs univeſelles accuſerent les lenteurs du Roi de Suede , qui , malgré ſa proximité & ſes victoires , avoit laiffé ſans ſecours une ville alliée. Les eſprits les plus équitables ne concevoient rien à cette inaction ; & Guſtave-Adolphe , pour ne pas perdre les cœurs des peuples qu'il venoit ſecourir , ſe vit contraint d'expoſer à toute l'Europe , dans un manifeſte , les motifs de ſa conduite dans cette circonſtance.

Il venoit d'attaquer Landsberg , qui fut priſe le 16 Avril , lorsqu'il apprit le danger qui menaçoit Magdebourg. Il prit auſſi-tôt la réſolution de délivrer cette ville aſſiégée ; & il marcha vers la Sprée , avec toute ſa cavalerie & dix régimens de fantaſſins. La ſituation où ſe trouvoit ce Prince en Allemagne lui faiſoit une loi inviolable , de ne faire aucun pas en avant , qu'il n'eût ſes arrières libres. Il étoit obligé d'agir avec la circonſpection la plus déſiante , dans un pays où il ſe voyoit environné d'amis équivoques ainſi que de puiffans ennemis , & dans lequel une ſeule démarche précipitée pouvoit lui couper toute communication avec ſon royaume. L'Electeur de Brandebourg avoit déjà ouvert ſa fortereſſe de Cuſtrin aux troupes fugitives de l'Empereur , & il en avoit fermé l'entrée à celles du Roi de Suede. Au cas où Guſtave eût été vaincu , ce même Electeur pouvoit ouvrir également ſes places aux Impériaux ; & le Roi , pris en front & en dos par l'en-

nemi, se voyoit perdu sans ressource. Afin de ne pas s'exposer à un tel revers, il demanda que l'Electeur de Brandebourg lui remit ses deux forteresses de Custrin & de Spandau, jusqu'à ce que Magdebourg fût délivrée.

Rien ne paroissoit plus juste que cette demande. Le grand service, que Gustave venoit de rendre à l'Electeur, en chassant les Impériaux de son Electorat, sembloit devoir lui donner des droits à la reconnaissance de ce Prince ; & la conduite que les troupes Suédoises avoient constamment tenue en Allemagne, ne lui en donnoit pas moins à la confiance des Princes Allemands. Mais en remettant ses forteresses au Roi de Suede, l'Electeur le rendoit en quelque sorte maître absolu de ses propres Etats, en même tems qu'il rompoit avec l'Empereur & s'exposoit pour l'avenir à la vengeance des troupes impériales. George-Guillaume hésita longtemps, en proie à une cruelle perplexité : le découragement & son intérêt particulier parurent enfin l'emporter. Peu touché du sort de Magdebourg, indifférent sur les intérêts de sa religion & des libertés germaniques, il ne considéra que ses propres dangers ; & ses craintes furent entretenues & portées au comble par son ministre Schwarzenberg, que la Cour de Vienne avoit gagné par une pension qu'elle lui faisoit toucher secretement. Les troupes Suédoises s'approcherent cependant de Berlin, & le Roi fut logé chez l'Electeur. Appercevant la pusillanimité de ce Prince, Gustave ne put s'empêcher d'en témoigner de l'indignation. " Ce n'est point

„ pour moi , „ dit-il , „ mais c'est pour les Protef-
 „ tans , que je marche au secours de Magdebourg :
 „ si perfonne ne veut me feconder , je rebrouffe
 „ auffi-tôt , j'offre la paix à l'Empereur , & m'en
 „ retourne à Stockholm. Je fuis affuré que l'Em-
 „ pereur fera avec moi telle paix que je pourrai de-
 „ firer ; mais quand Magdebourg fera perdue , &
 „ l'Empereur délivré de la crainte qu'il a de moi ,
 „ vous verrez ce que vous avez à attendre. ” Cette
 menace , faite à propos , & peut être auffi la vue
 de l'armée Suédoife , qui étoit affez puiffante pour
 obtenir par la force ce qu'on refufoit à des deman-
 des amiables , firent enfin réfoudre l'Electeur à re-
 mettre Spandau au Roi de Suede.

Ce Prince eut alors deux routes devant lui ,
 pour fe rendre à Magdebourg : l'une , à l'Oueft , le
 conduifoit à travers un pays épuifé & au milieu
 de troupes ennemies qui pouvoient lui difputer le
 paffage de l'Elbe ; l'autre , au midi , paffoit fur Def-
 fau & Wittenberg , où il auroit trouvé des ponts
 pour paffer ce fleuve , & où il pouvoit tirer des ap-
 provifionnemens de la Saxe. Mais il avoit befoin ,
 pour prendre ce chemin , du confentement de l'Elec-
 teur de Saxe , dont Guftave avoit une trop jufté
 défiance. Avant donc de fe mettre en marche , il
 fit demander à cet Electeur la liberté du paffage pour
 fes troupes , ainfi que les vivres qui leur feroient
 néceffaires & qu'il offroit de payer comptant. Sa
 demande lui fut refusée ; & aucune représentation
 ne put empêcher l'Electeur de Saxe de renoncer à
 fon fyftême de neutralité. Les conteftations fur cet

objet duroient encore, quand on reçut la nouvelle du fort effroyable de Magdebourg.

Tilly l'annonça, du ton d'un vainqueur, à tous les Princes Protestans, & ne perdit pas un moment pour profiter de la terreur générale qu'elle avoit répandue. La crainte qu'on avoit eue de l'Empereur, considérablement affoiblie par les progrès de Gustave, devint tout-à-coup plus forte que jamais après cet événement; & ce changement se manifesta bientôt par le langage impérieux dont Ferdinand usa à l'égard des Princes Protestans. Les décrets de la confédération de Leipzig furent cassés par un décret du Conseil Aulique; cette confédération même fut dissoute & tous les Confédérés, en cas de résistance, menacés d'éprouver le sort de Magdebourg. Tilly, comme chargé de l'exécution de ce décret impérial, fit aussi-tôt marcher des troupes contre l'Evêque de Bremen, qui étoit entré dans la confédération, & qui avoit levé quelques troupes.

L'Evêque effrayé remit ses troupes à Tilly, & signa sa rénonciation à la confédération de Leipzig. Une armée impériale, qui revenoit alors d'Italie, agit de la même manière contre l'Administrateur de Wirtemberg. Le Duc fut contraint de se soumettre à l'édit de restitution & à tous les décrets de l'Empereur, & de payer même, pour l'entretien des troupes impériales, un subside de cent mille écus par mois. De semblables fardeaux furent imposés sur les villes d'Ulm & de Nurnberg, ainsi que sur les Cercles entiers de Suabe & de Franconie. La

main de l'Empereur étoit appesantie sur l'Allemagne à un point effroyable. La prépondérance rapide, qu'il avoit obtenue par la prise de Magdebourg, & qui cependant étoit plutôt apparente que réelle, en l'entraînant hors des bornes de la modération qu'il avoit observée, le porta à des démarches précipitées & violentes, qui déterminèrent enfin en faveur de Gustave l'irrésolution des Princes Allemands. Autant les suites immédiates de la ruine de Magdebourg avoient été désastreuses pour leur cause, autant elles leur devinrent bientôt favorables. L'indignation succéda à la première surprise; le désespoir prêta des forces, & la liberté de l'Allemagne se releva de la cendre de Magdebourg.

De tous les Princes, qui avoient accédé à la confédération de Leipzig, l'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse-Cassel étoient de beaucoup les plus à craindre; & la domination de l'Empereur ne pouvoit s'affermir dans ces contrées, tant que leurs souverains n'auroient pas désarmé. Tilly dirigea d'abord ses forces contre le Landgrave, & se mit en marche de Magdebourg pour la Thuringe. Dans cette marche, les terres de la ligne Ernestine de Saxe, ainsi que celles des Princes de Schwartzbourg, furent cruellement dévastées, & leurs habitans punis d'une manière effrayante, de ce que leurs souverains avoient paru favoriser le Roi Suede. La ville d'Erfurt, la clef de la Saxe & de la Franconie, fut menacée d'un siège, dont elle ne se racheta que par une somme d'argent & par une contribution en vivres. Ce fut de-

là que Tilly envoya un député au Landgrave de Hesse - Cassel , pour le sommer de licencier immédiatement ses troupes ; de renoncer à la confédération de Leipzig ; de recevoir des troupes Impériales dans ses états & dans ses forteresses ; de payer des contributions , & de se déclarer l'ami ou l'ennemi de l'Empereur.

C'est ainsi qu'un Prince d'Empire dut se voir traité par un satellite de Ferdinand ; mais ces demandes exorbitantes étoient appuyées par une armée , & le fort effroyable de Magdebourg devoit en augmenter le poids.

L'on doit d'autant plus de louanges à l'intrépide fermeté avec laquelle le Landgrave répondit à ces propositions. " Il n'étoit, dit-il, aucunement intentionné de recevoir des troupes étrangères dans ses états & dans ses forteresses ; quant à ses troupes , elles lui étoient nécessaires , & il vouloit les garder ; il sauroit à tout événement repousser toute attaque hostile. Si Tilly manquoit d'argent & de subsistances , il pouvoit se porter sur Munich , où il trouveroit l'un & l'autre. "

L'entrée des cohortes impériales fut la suite immédiate de cette réponse ferme ; mais le Landgrave fut si bien leur résister , qu'elles ne firent rien de considérable. Tilly étoit cependant sur le point de les suivre ; & ce malheureux pays auroit payé chèrement la fermeté de son Prince , si les mouvemens du Roi de Suede n'eussent rappelé à tems le général de l'Empereur.

Gustave.

Gustave-Adolphe avoit appris la ruine de Magdebourg avec la douleur la plus sensible. Elle fut augmentée encore par la conduite de l'Electeur de Brandebourg, qui conformément à son traité, en prit occasion de redemander au Roi la forteresse de Spandau. La perte de Magdebourg augmentoit, plutôt qu'elle ne diminuoit, les motifs qui lui rendoient la possession de cette forteresse des plus importantes ; & plus Gustave voyoit approcher la nécessité d'une bataille décisive entre lui & Tilly, moins il pouvoit renoncer au seul refuge qui lui fût resté en cas de revers. Enfin, après avoir épuisé inutilement, auprès de l'Electeur, les représentations & les prières ; & la froideur de ce Prince à son égard augmentant même de jour en jour, Gustave envoya, à son commandant de Spandau, l'ordre d'évacuer cette forteresse ; mais il déclara aussi que, dès ce moment, il traiteroit l'Electeur en ennemi.

Pour donner du poids à cette déclaration, il parut devant Berlin avec toute son armée. " Je
 „ ne veux pas être moins bien traité que les gé-
 „ néraux de l'Empereur," répondit-il aux députés que l'Electeur consterné avoit envoyés dans son camp. " Votre maître les a accueillis dans ses
 „ états ; il leur a fourni tout ce qui leur étoit né-
 „ cessaire, il leur a remis toutes les forteresses
 „ qu'ils ont demandées ; & par toutes ses com-
 „ plaisances il n'a pu même obtenir qu'ils trai-
 „ tassent son peuple avec plus d'humanité. Tout
 „ ce que je lui demande, ce sont ma sûreté, une

„ modique somme d'argent , & du pain pour mes
„ troupes. Je m'engage en retour à protéger ses
„ états & à en éloigner la guerre. Je ne puis me
„ relâcher sur aucun de ces points ; & que mon
„ frere , l'Electeur , se décide immédiatement s'il
„ veut m'avoir pour ami , ou voir sa capitale mise
„ au pillage. ” Ce ton ferme fit impression ; &
l'artillerie Suédoise , pointée contre la ville , sur-
monta tous les doutes de George-Guillaume.

Au bout de peu de jours , il fut signé un traité
d'aillance , par lequel l'Electeur s'engageoit à payer
chaque mois trente mille écus au Roi de Suede ;
à laisser Spandau entre ses mains , & même à
donner aux Suédois en tout tems l'entrée dans la
forteresse de Custrin. Cette réunion maintenant
effectuée de l'Electeur de Brandebourg avec la
Suede , n'excita pas moins d'indignation à Vienne ,
que l'alliance du Duc de Poméranie avec cette cou-
ronne en avoit précédemment causé à la Cour Im-
périale ; mais les revers que les armes de l'Empereur
éprouverent bientôt , ne permirent point à ce Mo-
narque d'en témoigner son ressentiment autrement
que par des paroles.

La satisfaction que cet événement dut causer
au Roi fut bientôt augmentée par la nouvelle agréa-
ble de la reddition de Greifswalde , seule place-
forte que les Impériaux possédassent encore dans
la Poméranie ; de sorte que ce duché se voyoit
entièrement délivré de ces désastreux ennemis. Le
Roi s'y rendit incontinent , & jouit du ravissant
spectacle d'une joie dont les peuples n'étoient rede-

vables qu'à lui seul. Une année s'étoit écoulée, depuis que Gustave avoit débarqué en Allemagne; & cet anniversaire fut célébré dans tout le Duché de Poméranie, par un jour solennel de prieres & d'actions de graces. Peu auparavant, le Czar de Moscovie avoit envoyé une ambassade à Gustave, pour cimenter l'amitié entre les deux souverains, & même pour lui offrir un envoi de troupes auxiliaires. Le Roi devoit se féliciter d'autant plus de ces sentimens pacifiques des Russes, qu'il lui importoit beaucoup de n'être pas troublé par une Puissance voisine, dans une guerre aussi dangereuse que celle où il se voyoit engagé. La Reine Marie-Eléonore, son épouse, ne tarda pas non plus à débarquer en Poméranie, amenant avec elle un renfort de 8000 Suédois. Le Roi fut joint encore par un corps de six mille Anglois, commandés par le Marquis d'Hamilton. Nous devons d'autant moins passer cette circonstance sous silence, que l'arrivée de ce corps est tout ce dont l'histoire ait pu faire mention, concernant la part que les Anglois ont prise à cette guerre.

Pappenheim étoit chargé de défendre le territoire de Magdebourg, pendant la marche de Tilly dans la Thuringe; mais il n'avoit pu empêcher les Suédois de passer l'Elbe à plusieurs reprises, de tailler en pieces plusieurs détachemens de troupes impériales, & de s'emparer de diverses places. Lui-même, inquiet de l'approche du Roi, appella avec instances le Comte de Tilly, pour qu'il revînt de la Thuringe à marches forcées. Tilly se campa en

deça de l'Elbe , à Wolmirstädt ; & Gustave avoit pris son camp du même côté , pres de Werben , non loin de l'embouchure de la Havel dans ce fleuve. Les premiers événemens qui suivirent l'arrivée de Tilly dans ces environs , furent d'un funeste présage pour ce général. Les Suédois battirent & disperferent trois régimens de ses troupes , postés dans des villages à quelque éloignement du gros de l'armée ; ils enleverent la moitié de leurs bagages , & brûlerent le reste. En vain Tilly s'approcha du camp Suédois jusqu'à la portée du canon , pour offrir au Roi la bataille : ce camp étoit trop bien fortifié pour permettre aucune attaque à l'ennemi. Tout se borna donc à une canonnade & à quelques escarmouches , dans lesquelles les Suédois eurent constamment l'avantage. Dans sa retraite sur Wolmirstädt , l'armée de Tilly fut beaucoup diminuée par la désertion. La fortune avoit entièrement abandonné ce général , depuis le massacre de Magdebourg.

Des succès d'autant plus soutenus accompagnèrent dès - lors le Roi de Suede. Pendant qu'il occupoit le camp de Werben , tout le pays de Mecklenbourg , à l'exception d'un petit nombre de places , fut conquis par le général Suédois Tott , & par le Duc Adolphe - Frédéric ; & Gustave goûta la satisfaction , bien digne d'un Roi , de rétablir les deux souverains dans leurs états. Il se rendit en personne à Gustrow , où devoit se faire la cérémonie de la réinstallation , afin de relever par sa présence l'éclat de cette solemnité.

Les deux Ducs, ayant leur protecteur au milieu d'eux, & entourés d'un nombreux cortège de Princes, firent une entrée solemnelle que la joie des sujets délivrés rendit la fête la plus touchante. Peu après son retour à Werben, le Landgrave de Hesse-Cassel vint au camp du Roi, pour conclure avec lui une étroite alliance offensive & défensive. Le Landgrave fut ainsi, de tous les princes régnans de l'Allemagne, le premier qui se déclara librement & volontairement contre l'Empereur. Il y étoit engagé, il est vrai, par les motifs les plus pressans. Le Landgrave Guillaume promit de regarder comme ses ennemis, tous les ennemis du Roi; de lui donner entrée dans ses places & dans ses états; enfin, de fournir l'armée Suédoise de vivres & de tous les objets qui lui seroient nécessaires. Le Roi se déclara, en retour, l'ami & le protecteur du Landgrave, en s'engageant à ne faire aucune paix, qu'il n'eût obtenu, de la part de l'Empereur, une satisfaction suffisante pour ce Prince. Les deux parties se tinrent parole de bonne foi. La Cour de Hesse - Cassel persista dans cette alliance jusqu'à la fin de la guerre; & lors de la paix de Westphalie, elle eut tout lieu de se louer de la fidélité de la Suede.

Tilly, à qui cette démarche hardie du Landgrave ne demeura pas long-tems cachée, envoya contre lui le Comte de Fugger à la tête de quelques régimens, & chercha à soulever les sujets de ce Prince par des lettres séditieuses, qu'il fit répandre dans la Hesse. Ses lettres n'eurent pas

plus de succès que ses régimens , dont l'absence lui devint funeste dans la suite lors de la bataille de Breitenfeld. Quant aux Hessois , ils ne pouvoient hésiter un moment à préférer le protecteur de leurs propriétés à ceux qui venoient les ravir.

Mais ce qui inquiétoit Tilly plus que ne pouvoit le faire la conduite du Landgrave , c'étoient les intentions équivoques de l'Electeur de Saxe , qui , malgré les défenses de l'Empereur , continuoit ses armemens & maintenoit la confédération de Leipzig. Aussi rapproché du Roi de Suede , & en un tems où une bataille décisive alloit être inévitable , il lui paroissoit fort dangereux de voir en armes l'Electorat de Saxe , prêt à tout moment à se déclarer pour l'ennemi. Tilly venoit d'être renforcé de vingt - cinq mille hommes de vieilles troupes que Furstenberg lui avoit amenés. Plein de confiance dans ses forces , il crut pouvoir défarmer l'Electeur uniquement par la terreur qu'inspireroit sa venue , ou le vaincre sans peine. Mais avant d'abandonner son camp de Wolmirstädt , il le somma par une formelle ambassade , de donner entrée dans ses états aux troupes Impériales ; de licencier les siennes ou de les joindre à celles de l'Empereur ; ou enfin de chasser , de concert avec lui , le Roi de Suede hors de l'Allemagne. Tilly , en rappelant à l'Electeur que , de toutes les parties de l'Allemagne , l'Electorat de Saxe étoit celle que la guerre avoit le plus épargnée , le menaçait , en cas de refus , d'y exercer les plus terribles ravages.

Tilly avoit pris le tems le moins favorable pour des demandes aussi impérieuses. Les persécutions exercées contre les Luthériens & contre les alliés de l'Electeur, la destruction de Magdebourg, les excès des troupes impériales dans la Luface, tout concouroit à irriter ce Prince contre la Cour de Vienne. La proximité de Gustave - Adolphe, quelque peu dé droits que Jean - George eût à sa protection, animoit aussi son courage. Il refusa donc de recevoir des troupes Impériales, & déclara sa résolution inébranlable de demeurer armé. " Quelle
„ que dût être sa surprise, " ajouta - t - il, " de
„ voir l'armée Impériale marcher contre lui en un
„ tems où elle étoit assez occupée à tenir tête au
„ Roi de Suede, il n'attendroit pas le moment de
„ se voir payé d'ingratitude & par la ruine de ses
„ états, au lieu des récompenses qu'on lui avoit
„ promises, & qu'il avoit si bien méritées." L'E-
lecteur fit une réponse plus claire encore aux dé-
putés de Tilly, qu'il traita magnifiquement." Mes-
„ sieurs, " leur dit - il en les congédiant, " je vois
„ bien qu'on veut enfin servir sur table les confi-
„ tures de Saxe qu'on a tenues si long - tems en
„ réserve: mais je vous préviens, qu'on y a entre-
„ mêlé toutes sortes de noix qui sont bien dures; &
„ prenez garde qu'elles ne vous brisent les dents."

Tilly ayant levé son camp, s'avança jusqu'à Halle, en exerçant les plus effroyables ravages. Ce fut de - là qu'il fit renouveler les mêmes demandes à l'Electeur, d'un ton plus pressant & plus menaçant encore. Quand on se rappelle toute la con-

duite de ce Prince , que son inclination & les suggestions de ministres perfides attachoient aux intérêts de l'Empereur, aux dépens même des devoirs les plus sacrés ; de ce Prince enfin qu'on avoit su toujours si facilement maintenir dans l'inaction, on ne pourra qu'être étonné de l'aveuglement de l'Empereur ou de celui de ses Ministres, qui dans le moment le plus critique, renonçant à une politique qui leur avoit si bien réussi, pousser à bout un Prince aussi docile à suivre toutes leurs impulsions. Etoient-ce peut-être les vues de Tilly ? Ce général desiroit-il de faire un ennemi d'un ami aussi équivoque, afin de se voir dispensé des ménagemens que les ordres secrets de l'Empereur lui imposoient à l'égard des états de l'Electeur ? Etoit-ce le dessein de l'Empereur, d'exiter l'Electeur à une rupture, pour être quitte de toutes les obligations que lui avoit la Cour Impériale. Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'être étonné de la dangereuse témérité de Tilly, qui ne craignit pas, en face d'un ennemi redoutable, de provoquer un ennemi nouveau, & qui ensuite négligea de mettre aucun obstacle à la réunion des forces de l'un & de l'autre.

Jean-George, réduit au désespoir par l'entrée de Tilly dans ses Etats, se jeta, non sans la plus grande répugnance, entre les bras du Roi de Suede. Immédiatement après avoir reçu la première députation du Comte de Tilly, l'Electeur s'étoit hâté d'envoyer son général, le Feld-Maréchal d'Arnheim, au camp de Gustave, pour implorer les secours d'un

Prince si long-tems négligé. Le Roi dissimula la satisfaction que lui causoit une circonstance qu'il avoit ardemment désirée. "J'en suis fâché pour
 „ l'Electeur, „ répondit-il avec une froideur affectée à son envoyé; „ s'il eût écouté mes représen-
 „ tations réitérées, ses Etats n'auroient point vu
 „ d'ennemi, & Magdebourg existeroit encore. Ce
 „ n'est qu'en ce moment, lorsque la dernière né-
 „ cessité ne lui laisse point d'autre ressource, qu'il
 „ a recours à moi; mais sachez, que jè suis bien
 „ éloigné, pour l'amour de l'Electeur de Saxe, de
 „ vouloir me perdre avec mes alliés. Qui me fera
 „ garant de la fidélité d'un Prince dont les Ministres
 „ sont à la solde de l'Autriche, & qui m'abandonnera
 „ dès que l'Empereur aura cherché à l'appaiser, ou
 „ cessé de menacer ses frontieres? Tilly a grossi son
 „ armée de renforts considérables; cela néanmoins
 „ ne m'empêchera pas de marcher courageusement
 „ à lui, aussi-tôt que mes arrieres seront assurés."

Tout ce que le Ministre Saxon put répliquer sur ces reproches, fut de dire, que le mieux étoit toujours de mettre d'anciens griefs en oubli: il pressa le Roi avec instances, de s'expliquer sous quelles conditions il viendroit au secours de la Saxe; & il se porta pour garant du consentement de son Maître. "J'exige, „ répondit Gustave, „ que l'Electeur
 „ me remette sa forteresse de Wittenberg; qu'il me
 „ donne en otage le Prince Electoral son fils aîné;
 „ qu'il paie trois mois de solde à mes troupes, &
 „ qu'enfin il me livre les traitres qui sont dans son
 „ Ministère. Sous ces conditions, je suis prêt à
 „ voler à son secours."

”Non seulement Wittenberg, „ s’écria l’Electeur quand on lui rapporta cette réponse ; ” non „ seulement Wittenberg, mais aussi Torgau & toute „ la Saxe lui seront ouvertes ; je suis prêt à lui re- „ mettre en otage ma famille entière , & , si cela „ ne lui suffit pas , je m’offrirai moi-même à lui. „ Retournez auprès de ce Prince , & dites-lui que „ je suis prêt à lui délivrer les traitres qu’il me „ nommera , à payer à ses troupes la solde qu’il de- „ mande , & à sacrifier ma vie & tout ce que je „ possède pour la défense de la bonne cause.”

Le Roi n’avoit voulu qu’éprouver les nouveaux sentimens qui animoient l’Electeur. Touché de sa sincérité, il se relâcha de ses dures prétentions. ”La „ défiance, „ dit-il, ” qu’on a mise en moi lorsque „ je voulois marcher au secours de Magdebourg, „ a excité la mienne. La confiance actuelle de „ l’Electeur mérite que je la paie d’un semblable „ retour. Je me contenterai d’un mois de paie pour „ mon armée , & j’espère même de le dédomma- „ ger de cette dépense.”

Immédiatement après avoir conclu cette alliance, le Roi passa l’Elbe, & se réunit, le lendemain, avec les Saxons. Au lieu de prévenir cette jonction, Tilly s’étoit porté sur Leipzig, qu’il somma de recevoir une garnison de troupes impériales. Dans l’espoir d’être promptement secouru, Jean de la Pforta, Commandant de la ville, se prépara à la défendre ; & à cet effet, il fit incendier le fauxbourg de Halle. Mais le mauvais état des fortifications rendit cette résistance inutile ; & au bout de

quarante-huit heures , les portes de la ville furent ouvertes à l'ennemi. Tilly avoit pris son quartier dans la maison d'un marguiller, la seule qui fût demeurée sur pied dans le faux-bourg de Halle. Ce fut là qu'il signa la capitulation de Leipzig, & qu'il fut résolu , dans un conseil de guerre, d'attaquer le Roi de Suede. On vit le Comte de Tilly pâlir à l'aspect des crânes & des ossemens peints dont le marguiller avoit embelli sa demeure. Leipzig éprouva le traitement le plus doux.

Le Roi & l'Electeur de Saxe tinrent cependant à Torgau , un grand conseil de guerre, en présence de l'Electeur de Brandebourg. Il s'agissoit de prendre une résolution qui devoit fixer irrévocablement le sort de l'Allemagne & de la Religion Protestante, la destinée de plusieurs peuples & celle de leurs Souverains. Ces angoisses, qui peuvent aussi s'emparer du cœur d'un héros à la veille de tout grand événement, parurent alors un moment jeter des nuages dans l'ame de Gustave. " Si nous nous
,, décidons à la bataille, ,, disoit-il, " nous ne met-
,, tons en jeu pas moins d'une Couronne & de
,, deux bonnets électoraux : la Fortune est inconfi-
,, tante, & les décrets impénétrables du Ciel, peu-
,, vent, à cause de nos péchés, accorder la vic-
,, toire aux ennemis. Mon royaume, il est vrai,
,, si même il venoit à me perdre, pourroit encore
,, se défendre. Eloigné à une grande distance, pro-
,, tégé par une flotte considérable, bien assuré dans
,, ses frontieres & défendu par un peuple aguerris,
,, il feroit au moins à l'abri des plus grands mal-

„ heurs. Mais quelle sera votre ressource, vous que
„ l'ennemi serre de près, si l'issue du combat tourne
„ à notre désavantage. ”

Gustave-Adolphe éprouvoit alors cette méfiance modeste d'un héros, que n'aveugle point la connoissance qu'il a de ses forces ; Jean-George montrait la confiance d'un homme foible, qui se sent appuyé par un héros. Plein d'impatience de voir ses états délivrés au plutôt de deux armées onéreuses, il brûloit de livrer une bataille, dans laquelle il n'avoit point d'anciens lauriers à hazarder. Il vouloit, seul avec ses Saxons, marcher vers Leipzig & livrer bataille à Tilly. Gustave enfin se rendit à son avis ; & il fut résolu d'attaquer sans délai l'ennemi, avant qu'il eût été joint par les renforts que lui amenoient les généraux Alvinger & Tiefenbach. L'armée combinée des Suédois & des Saxons passa la Mulda ; & l'Electeur de Brandebourg s'en retourna dans son pays.

Ce fut le 7 Septembre 1631, au matin, que les deux armées ennemies se trouverent en vue l'une de l'autre. Tilly, après avoir négligé d'anéantir l'armée Saxonne avant sa réunion à celle des Suédois, avoit résolu d'attendre l'arrivée des troupes auxiliaires qui accouroient à son secours. Il avoit pris, non loin de Leipzig, un camp avantageux & d'une très-forte assiette, dans lequel il se flattoit de ne pouvoir être contraint à livrer bataille. Les instantes prieres de Pappenheim l'engagerent enfin à changer de position, aussi-tôt que les armées ennemies furent en marche ; & il se porta vers les hauteurs

situées entre le village de Wahren & Lindenthal. Son armée entière étoit postée auprès de ces hauteurs; & son artillerie, distribuée sur les mêmes collines, pouvoit balayer toute la vaste plaine de Breitenfeld. Ce fut de ce côté, que s'approcha, sur deux colonnes, l'armée combinée des Suédois & des Saxons. Il falloit qu'elle passât la Lober près de Podelwitz, village situé en face de l'armée Impériale. Pappenheim fut détaché avec deux mille cuirassiers pour lui disputer le passage de ce ruisseau; mais ce ne fut qu'après que Tilly eut long-tems fait difficulté de lui donner cet ordre, & avec la défense positive d'engager aucun combat. Malgré cette défense, Pappenheim combattit l'avant-garde Suédoise; mais il fut forcé de se retirer après une courte résistance. Pour arrêter les ennemis dans leur marche, il fit mettre le feu à Podelwitz; ce qui néanmoins ne les empêcha pas de se porter en avant & de se former en ordre de bataille.

Les Suédois occuperent la droite, formés sur deux corps, l'infanterie au centre, divisée en petits bataillons faciles à être mus, & capables des évolutions les plus rapides sans causer aucun désordre. La cavalerie fut placée sur les deux ailes, divisée également en petits escadrons, dont les rangs étoient interrompus par plusieurs troupes de mousquetaires, destinés à masquer le petit nombre des cavaliers, ainsi qu'à tirer sur les cavaliers ennemis. Le centre étoit commandé par le colonel Teufel; l'aile gauche par Gustave Horn, & la droite par le Roi lui-même, qui avoit en face le Comte de Pappenheim.

Les Saxons étoient séparés des Suédois par un vaste intervalle; mesure ordonnée par Gustave & que justifia l'événement. C'étoit l'Electeur, qui, de concert avec son Feld - Maréchal d'Arnheim, avoit lui-même ordonné le plan de l'ordre de bataille pour ses troupes; & le Roi s'étoit borné à l'agréer. Gustave parut soigneux de faire en sorte qu'on distinguât la bravoure des troupes Suédoises d'avec celle des Saxons. La Fortune ne les confondit pas.

L'armée Impériale s'étendit sous les hauteurs vers le couchant, formée sur une ligne, dont l'extrémité ne pouvoit s'apercevoir, & assez étendue pour déborder les flancs des troupes Suédoises: l'infanterie étoit répartie en gros bataillons, & la cavalerie en escadrons non moins considérables que peu utiles. Il avoit placé son artillerie sur les hauteurs; de sorte que les boulets passaient par dessus ses troupes. Si l'on doit ajouter une pleine foi à toute cette relation, on pourroit conclure, de cette position de son artillerie, que Tilly avoit eu dessein d'attendre l'ennemi plutôt que de l'attaquer; cet ordre de bataille le mettant dans l'impossibilité de fondre sur les rangs ennemis, sans s'exposer au feu de ses propres canons. Tilly commandoit le centre en personne; Pappenheim la gauche, & le Comte de Furstenberg la droite. Les troupes réunies de l'Empereur & de la Ligue ne se montoient guere, dans cette journée, au - delà de trente-quatre à trente-cinq mille hommes: les armées réunies de Suede & de Saxe étoient de pareille force.

Mais quand un million d'hommes eussent dû combattre, cette journée auroit pu être plus meurtrière, non plus importante ou plus décisive. C'étoit pour cette journée que Gustave - Adolphe avoit passé la Mer Baltique; qu'il étoit allé chercher les dangers dans une terre éloignée, & qu'il hazardoit encore sa couronne & sa vie. Les deux plus grands généraux de ce tems, qui jamais n'avoient été vaincus, devoient maintenant éprouver leurs talens, dans une bataille long - tems évitée, & qui doit flétrir les lauriers de l'un ou de l'autre. Les deux moitiés de l'Allemagne ont vu en tremblant l'approche de cette journée; tous les peuples de l'Europe en attendent l'issue avec inquiétude, & elle sera bénie ou pleurée par la postérité la plus reculée.

Cette fermeté, qui n'abandonnoit jamais le Comte de Tilly, lui manqua dans ce jour. Point de plan fixe pour combattre; moins encore pour éviter la bataille. Ce ne fut que malgré lui qu'il s'y vit entraîné par Pappenheim. Une perplexité, qui lui étoit étrangère, excitoit mille combats dans son cœur; & de noirs pressentimens couvroient son front de nuages: les manes des Magdebourgeois paroissent voltiger autour de lui, & l'effrayer par de tristes augures. La bataille commença par un feu d'artillerie, qui dura deux heures. Le vent étoit à l'Ouest, & portoit contre les Suédois des nuages épais de poussière & de fumée: cet inconvénient engagea Gustave à se porter vers le nord; & la rapidité de ce mouvement ne donna pas à l'ennemi le tems d'y mettre obstacle.

Enfin Tilly , ayant quitté ses hauteurs , hazarda la premiere attaque contre les Suédois ; mais repoussé par la véhémence de leur feu , il tomba sur les Saxons avec une telle impétuosité , que leurs rangs se rompirent & qu'un désordre général se répandit dans tout leur corps - d'armée. L'Electeur lui - même ne revint de sa terreur que quand il eut fui jusqu'à Eulenbourg ; quelques régimens tinrent ferme encore quelque tems sur le champ - de - bataille , & par leur vigoureuse résistance ils fauverent l'honneur du nom Saxon. A peine vit - on le désordre se mettre aussi parmi eux , que les Croates se débänderent pour s'adonner au pillage ; & des couriers furent expédiés à Vienne & à Munich , afin d'y apporter la nouvelle de la victoire.

Le Comte de Pappenheim , avec toute sa cavalerie , fondit sur l'aile gauche Suédoise , mais sans pouvoir l'ébranler. Elle étoit commandée par le Roi en personne , ayant sous lui le général Bannier. Pappenheim réitéra son attaque jusqu'à sept fois , & il fut toujours repoussé. Il s'enfuit après avoir essuyé de grandes pertes , & abandonna le champ - de - bataille au vainqueur.

Cependant Tilly , après avoir achevé la défaite des Saxons , chargea l'aile gauche des Suédois avec ses troupes victorieuses. Le Roi , aussi - tôt qu'il eut vu le désordre des troupes Saxonnnes , avoit eu la présence d'esprit d'envoyer trois régimens au secours de cette aile , afin d'en protéger les flancs que la déroute des Saxons laissoit à découvert. Gustave Horn , qui la commandoit , opposa aux cuirassiers

raffiers ennemis une vive résistance, qui fut efficacement soutenue par la division d'infanterie placée entre les escadrons Suédois. Déjà l'ennemi commençoit à se rebuter, quand Gustave survint pour décider le sort de la bataille. L'aile gauche des Impériaux étoit défaite, & ses troupes victorieuses, qui n'avoient plus d'ennemis devant elles, pouvoient être employées plus utilement ailleurs. Il se porta donc sur la gauche avec sa droite & son corps de bataille, & attaqua les hauteurs sur lesquelles étoit placée l'artillerie de Tilly. En peu de tems elles furent emportées, & l'ennemi dut essuyer le feu de ses propres canons.

Foudroyée en flanc par le feu du canon, affaillie en front par les Suédois, l'armée Impériale jusqu'alors invincible, dut fuir pour la première fois. Il ne restoit plus d'autre parti à Tilly, que celui d'une retraite précipitée; mais cette retraite même devoit se faire au travers de l'ennemi. Ce fut alors que la confusion & le désordre se répandirent dans toute l'armée vaincue, à l'exception de quatre régimens de vieux soldats aguerris & expérimentés, qui n'avoient jamais fui d'un champ-de-bataille, & qui ne voulurent pas essuyer cette honte. Ayant ferré leurs rangs, ils pénétrèrent au milieu de l'armée victorieuse; & en combattant sans cesse, ils atteignirent un petit bois, où ils se formerent de nouveau & résistèrent jusqu'à ce qu'ils eussent été réduits à six cens hommes. Avec eux s'échappèrent les débris de l'armée de Tilly, & le sort de la bataille fut pleinement décidé.

Au milieu du champ-de-bataille , jonché des morts & des blessés, Gustave-Adolphe se jetta à terre , & épancha les excès de la première joie que lui inspiroit sa victoire, dans une fervente prière. Il fit poursuivre l'ennemi par sa cavalerie, autant que l'obscurité de la nuit pouvoit le permettre.

Le bruit du tocsin mit en mouvement tous les habitans des campagnes voisines ; & malheur au soldat fugitif qui tomboit entre les mains du payfan irrité. Comme il n'étoit pas possible d'attaquer Leipzig encore dans cette nuit même, le Roi se campa entre le champ-de-bataille & cette ville. Sept mille des ennemis avoient été tués sur la place, & au-delà de cinq mille blessés ou faits prisonniers. Toute leur artillerie avoit été prise, ainsi que leur camp & plus d'une centaine de drapeaux & d'étendarts. La déroute des Impériaux fut si complète, que Tilly, dans sa fuite sur Halle & sur Halberstadt, ne put rassembler que six cens hommes, & Pappenheim seize cens. C'est avec cette rapidité que fut dissipée une armée formidable, qui naguere avoit fait trembler l'Allemagne & l'Italie.

Tilly même ne dut son salut qu'à un hazard. Quoiqu'affoibli par plusieurs blessures, il ne voulut point se rendre prisonnier à un capitaine de cavalerie Suédois qui l'avoit atteint, & qui alloit le tuer, quand un coup de pistolet, tiré à propos, l'étendit lui-même à terre. Mais la douleur de survivre à sa défaite & de perdre en un seul jour le fruit d'une longue & glorieuse carrière, étoit pour lui plus cruelle que ses blessures & même que la

mort. Il voyoit ses précédentes victoires rentrées dans le néant, ayant manqué celle qui devoit les couronner toutes; & de tous ses brillans exploits, il n'avoit plus à recueillir que les malédictions de l'humanité, dont ils avoient été accompagnés. Depuis ce malheureux jour, Tilly n'eut plus un seul moment de lucide; & la fortune ne lui redevint jamais favorable. Sa seule consolation, celle de la vengeance, elle lui étoit enlevée par les ordres positifs de son Maître, qui lui défendoient de hazarder aucune nouvelle bataille décisive. On attribue principalement à trois fautes que commit ce général, les malheurs de cette journée; d'avoir fait placer son artillerie sur des hauteurs derrière son armée; de s'être ensuite éloigné de ces mêmes hauteurs; & d'avoir, sans y mettre aucun obstacle, laissé l'ennemi se former en ordre de bataille. Mais qu'il eût été facile de les réparer, sans la présence d'esprit, le sang-froid & la supériorité du génie de Gustave! — Tilly s'enfuit précipitamment de Halle à Halberstadt, où il se donna à peine le tems de faire panser ses blessures: il se hâta de se porter vers la Weser, afin de se renforcer des garnisons impériales dans le Cercle de Basse-Saxe.

L'Electeur de Saxe, quand le danger fut passé, n'avoit point tardé à se rendre au camp du Roi de Suede. Gustave le remercia d'avoir conseillé la bataille; & Jean-George, touché de cet accueil & dans l'effusion de sa joie, lui promit la Couronne de Roi des Romains. Dès le lendemain, le Roi, après avoir chargé l'Electeur de Saxe de reprendre

Leipzig, se porta sur Mersebourg. Cinq mille hommes de troupes impériales, qui s'étoient ralliés & que Gustave attaqua dans sa marche, furent ou taillés en pieces, ou faits prisonniers : la plupart de ceux-ci passerent à son service. Mersebourg se rendit aussi-tôt : bientôt après, le Roi s'empara de Halle, où l'Electeur de Saxe vint le joindre, afin de concerter avec lui un plan d'opérations ultérieures.

La victoire étoit gagnée; mais le sage parti qu'on en tireroit pouvoit seul la rendre décisive. L'armée impériale étoit détruite, la Saxe ne voyoit plus d'ennemi, & Tilly fugitif s'étoit retiré jusqu'à Brunswick. En l'y poursuivant, on auroit renouvelé la guerre dans la Basse-Saxe, qui s'étoit à peine un peu remise des maux de la précédente. Il fut donc résolu d'envahir le territoire ennemi, qui, se trouvant ouvert & sans défense, invitoit le vainqueur de s'avancer jusqu'à Vienne. En se portant sur la droite, on pouvoit fondre sur les Etats des Princes Catholiques, ou pénétrer, vers la gauche, dans les Etats héréditaires de l'Empereur & faire trembler ce Monarque dans sa résidence. Ces deux projets furent résolus; & maintenant il fut question de distribuer les rôles. Gustave-Adolphe, à la tête d'une armée victorieuse, auroit trouvé peu de résistance de Leipzig à Prague, à Vienne & même jusqu'à Presbourg. La Bohême, la Moravie, l'Autriche & la Hongrie se trouvoient denuées de défenseurs; & les Protestans de ces contrées, opprimés depuis si long-tems, desiroient avec ardeur une révolution.

Dans la terreur d'une attaque soudaine, Vienne auroit ouvert ses portes. Avec les provinces qu'on enlevoit à l'ennemi, on alloit tarir les sources qui lui fournissoient les moyens de soutenir la guerre; & Ferdinand auroit consenti volontiers à une paix qui eût éloigné du cœur de ses Etats un ennemi formidable.

Ce plan hardi eût flatté un conquérant; & peut-être un heureux succès l'auroit-il justifié. Gustave, aussi prévoyant que hardi, & plus politique que conquérant, le rejetta parce qu'il voyoit un plan plus sublime à suivre, & qu'il ne vouloit pas en confier l'issue uniquement à la Fortune & à la valeur.

En envahissant la Bohême, le Roi de Suède devoit abandonner à l'Electeur de Saxe la Franconie & le Cercle du Haut-Rhin. Mais Tilly commençoit déjà à rassembler, des débris de l'armée vaincue, des garnisons de la Basse-Saxe & des renforts qui le joignoient chaque jour, une nouvelle armée qui ne pouvoit manquer de marcher bientôt à l'ennemi. On ne pouvoit opposer, à un général aussi expérimenté, un Arnheim de la capacité duquel la bataille de Leipzig rendoit un témoignage au moins très-équivoque. De quoi eussent servi au Roi les succès les plus brillans dans la Bohême & dans l'Autriche, si Tilly redevenoit puissant dans l'Empire; si ce général parvenoit à ranimer, par de nouvelles victoires, le courage des Catholiques-Romains, & s'il désarmoit en Allemagne les alliés de la Suède. Quel avantage le Roi eût-il recueilli, en chassant l'Empereur de ses Etats héréditaires, si Tilly faisoit la

conquête de l'Allemagne. Gustave pouvoit-il se flatter de mettre l'Empereur dans de plus grandes angoisses que ne l'avoit fait , il y avoit douze ans , l'insurrection de la Boheme , qui cependant n'avoit point ébranlé la fermeté de Ferdinand , ni tari ses ressources , & après laquelle on l'avoit vu plus formidable que jamais.

Gustave pouvoit attendre , d'une invasion dans les états des Princes Catholiques de la Ligue , des avantages moins brillans mais beaucoup plus solides. Sa venue à main armée devoit y être décisive. Les Princes d'Empire étoient en ce même tems rassemblés en Diète à Francfort , au sujet de l'édit de restitution ; & Ferdinand mettoit en œuvre tous les ressorts de son astucieuse politique , pour engager les Protestans effrayés à un accommodement prompt & même contraire à leurs intérêts. L'approche de leur protecteur , en les animant à une ferme résistance , pouvoit seule déjouer les desseins de l'Empereur. Gustave - Adolphe vainqueur espéroit de réunir par sa présence tous les Princes mécontents , & de séparer les autres des intérêts de Ferdinand par la terreur de ses armes. Dans le centre de l'Allemagne , il coupoit tous les nerfs de la puissance Impériale , qui ne pouvoit se maintenir sans le secours de la Ligue. Il se voyoit à même aussi d'observer de près la France , alliée équivoque ; & si , pour venir à bout d'un dessein peut-être secret , l'amitié des Electeurs Catholiques lui étoit nécessaire , il devoit avant toutes choses se rendre l'arbitre de leur sort , afin de se faire , par de

bien faisans ménagemens , des droits à leur reconnoissance.

Gustave résolut donc de marcher sur Francfort & vers le Rhin , en abandonnant à l'Electeur de Saxe la conquête de la Boheme.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE TRENTE ANS.

Livre quatrième.

La glorieuse victoire de Gustave-Adolphe près de Leipzig causa de grands changemens, tant à l'égard de la conduite de ce Monarque, que dans les sentimens qui animoient ses partisans & ses ennemis.

Il venoit de se mesurer avec le plus grand capitaine de son tems; il venoit d'éprouver, sur l'élite des troupes Impériales, les plus exercées de l'Europe, l'excellence de sa tactique, la bravoure de ses Suédois; & il les avoit vaincues. Il fut rempli, dès ce moment, d'une grande confiance en ses forces; & la confiance est la mere des grands exploits. Si l'impétuosité d'Alexandre n'eût vaincu sur les bords du Granique, jamais ce Prince n'auroit renversé l'Empire des Persans.

On va remarquer, dans toutes les entreprises du Roi de Suede, une conduite plus hardie & plus assurée; plus de résolution, même dans les conjonctures les plus critiques; plus de mépris pour les dangers, plus de fierté envers son ennemi,

plus de sentiment de foi-même à l'égard de ses alliés, &, dans sa bonté-même, plutôt la condescendance d'un Maître. Ses sentimens de piété venoient même à l'appui de ce courage dont il étoit naturellement animé : il aimoit à voir, dans la cause, la cause du Ciel ; & il envisageoit, dans la défaite de Tilly, les jugemens manifestés de l'Etre Suprême sur son adverfaire, &, en lui-même, il ne voyoit qu'un instrument des vengeances divines. Eloigné de son royaume & du sol qui l'avoit vu naître, il pénétra, sur les ailes de la victoire, dans le cœur de l'Allemagne, qui depuis des siècles n'avoit apperçu aucun conquérant dans son sein. L'esprit guerrier des Allemands, la vigilance de leurs Princes, les sages connexions établies entre les états qui partagent l'Allemagne, le grand nombre de ses places fortes, la multitude de ses rivières avoient depuis des tems immémoriaux, mis des bornes infurmontables à l'ambition & aux conquêtes des Etats voisins ; & malgré les tempêtes qu'avoient souvent éprouvées les frontières de cette vaste contrée, l'intérieur s'étoit vu sans cesse à l'abri de toute irruption étrangère. De tout tems, l'Allemagne avoit joui de l'avantage équivoque, de produire elle-même ses propres ennemis, & de demeurer invincible au dehors. Aussi ne fut-ce alors que la discorde parmi ses membres, jointe à un fanatisme intolérant, qui fraya au conquérant Suédois la route jusques dans le cœur de l'Empire Germanique. Ils étoient dissouts depuis long-tems, ces liens qui jadis entretenoient l'har-

monie en Allemagne, & qui seuls la rendoient invincible; & ce fut de l'Allemagne même que Gustave emprunta les forces par lesquelles il la soumit. Gustave fut, avec autant de prudence que de courage, profiter des avantages que lui offroient les circonstances du moment; & aussi habile dans le cabinet que sur le champ-de bataille, il déchira les pièges d'une politique astucieuse, avec autant de rapidité qu'il foudroyoit les places ennemies. Il poursuivit, sans s'arrêter, ses victoires d'une des frontières de l'Allemagne à l'autre, sans perdre le fil d'Ariadne, qui pouvoit seul le ramener; & sur les rives du Rhin, comme aux embouchures du Lech, il ne cessa jamais d'être rapproché de son royaume.

La consternation de l'Empereur & de la Ligue Catholique, après la défaite de Tilly près de Leipzig, égala à peine l'étonnement & la perplexité des alliés de la Suede, sur les succès inattendus que le Roi venoit d'obtenir. Ils surpassoient leur attente; ils surpassoient leurs desirs. Elle avoit été tout-à-coup anéantie, cette formidable armée qui avoit arrêté ses progrès, restreint son ambition, & qui l'avoit mis en quelque sorte sous leur dépendance. Seul, sans aucun rival, sans aucun adversaire capable de lui résister, Gustave se voyoit dans le cœur de l'Allemagne; rien ne pouvoit arrêter sa course, ni borner ses prétentions, si l'ivresse de ses succès devoit l'induire à en abuser. Si d'abord on avoit tremblé devant la puissance prépondérante de l'Empereur, on n'avoit pas moins sujet de tout

craindre de la part d'un conquérant étranger , pour la constitution de l'Empire , & du zele religieux d'un Roi protestant , pour l'Eglise Catholique en Allemagne. Les alarmes & , les jalousies de quelques-unes des Puissances alliées , endormies par la crainte qu'on avoit eue de l'Empereur , ne tarderent pas à revivre ; & à peine Gustave eut-il justifié leur confiance par sa bravoure & par ses succès , que déjà l'on travailloit à traverser ses desseins.

Sans cesse aux prises avec les ruses de ses ennemis & avec la défiance de ses alliés , il ne dut ses victoires qu'à lui-même ; mais son courage inébranlable & sa profonde sagesse lui frayerent la route à travers tous ces obstacles. Tandis que l'heureux succès de ses armes inspiroit des inquiétudes à ses puissans alliés , tels que la France & l'Electeur de Saxe , il fut remplir de courage ses alliés plus foibles , qui seulement alors osèrent manifester leurs sentimens & embrasser ouvertement son parti. Ne pouvant chercher à égaler Gustave-Adolphe , ni souffrir de son ambition , ils attendoient tout de la magnanimité de ce puissant allié qui les enrichissoit des dépouilles ennemies , & qui les protégeoit contre l'oppression des Princes plus puissans. Sa force couvroit leur foiblesse ; & peu considérables par eux-mêmes , ils acquéroient du poids par leur réunion avec le héros Suédois. Ce furent eux , qui guiderent le Roi dans le centre de l'Allemagne , qui assuroient ses arrières , approvisionnoient ses armées , ouvroient leurs forteresses à ses troupes , & versaient

pour lui leur sang dans les combats. La politique qu'il eut de ménager la fierté germanique, sa conduite populaire, quelques actes éclatans de justice, son respect pour les loix furent autant de liens dont il fut garotter l'esprit inquiet des Protestans d'Allemagne; & les barbaries criantes des Impériaux, des Espagnols & des Lorrains contribuèrent efficacement à mettre sous un jour favorable sa modération & celle de ses troupes.

Si ce fut à son propre génie, que Gustave dut la plupart de ses succès, on ne peut cependant disconvenir, que la Fortune & les circonstances ne l'aient beaucoup favorisé. Il avoit pour lui deux grands avantages, qui lui donnerent un ascendant décidé sur l'ennemi. En portant le théâtre de la guerre dans les Etats des Princes membres de la Ligue; en attirant la jeunesse sous ses drapeaux, en s'enrichissant du butin qu'offroient ces provinces, & en disposant comme de sa propriété des revenus des Princes fugitifs, Gustave privoit l'ennemi de toutes les ressources nécessaires pour lui résister avec énergie, & il se mettoit à même de soutenir à peu de frais une guerre dispendieuse. Si d'ailleurs ses ennemis, les Princes de la Ligue, divisés entr'eux, guidés par des intérêts divers & souvent opposés, agissoient sans aucun ensemble & par conséquent sans succès; si leurs généraux se trouvoient gênés par des ordres, leurs troupes sans discipline & leurs armées dispersées & sans connexion entre elles; si le chef-d'armée étoit séparé chez eux du législateur & de l'homme d'état; tous ces divers

avantages se trouvoient réunis dans le Roi de Suede: il se voyoit l'unique source d'où découloit toute autorité; le seul point de vue sur lequel le guerrier avoit les yeux fixés, enfin le seul qui fût l'ame de son parti, le créateur de ses plans & celui qui les mettoit en exécution. C'étoit donc lui seul, qui donnoit à la cause des Protestans cet ensemble & cette harmonie qui manquoient entièrement au parti opposé. Qu'on ne s'étonne donc pas, si, avec de tels avantages, à la tête d'une pareille armée, doué d'un génie si propre à les mettre en œuvre, & guidé par une aussi sage politique, Gustave-Adolphe fut toujours invincible.

L'épée dans une main, & l'olivier dans l'autre, on va le voir traverser l'Allemagne du nord au midi, comme conquérant, comme législateur & comme arbitre suprême, en presqu'aussi peu de tems qu'un voyageur en auroit employé à parcourir cette contrée. Comme à un Souverain légitime, on vient lui offrir les clefs des villes & des forteresses. Aucune place forte ne peut lui résister; aucun fleuve n'arrête sa course rapide; souvent la terreur seule de son nom le rend victorieux. On voit les étendarts Suédois déployés le long du cours entier du Mein; le Bas-Palatinat devenu libre, les Espagnols & les Lorrains chassés au-delà du Rhin & de la Moselle. Les Suédois & les troupes Hessoises se répandant comme un torrent impétueux sur l'Electorat de Mayence, sur les Evêchés de Würzburg & de Bamberg, & trois Prélats fugitifs, éloignés de leurs Sieges, subissant la peine de leur funeste

attachement à l'Empereur. C'est enfin le tour du plus coupable de tous, du Chef de la Ligue, de Maximilien, d'éprouver dans ses Etats les maux qu'il avoit préparés à d'autres. Ni le fort effrayant de ses alliés, ni les offres magnanimes de Gustave, qui, au milieu du cours de ses conquêtes, ne cessoit de lui offrir la paix, n'avoient pu vaincre l'opiniâtreté de ce Prince. La guerre se porte, sur le cadavre de Tilly, dans le centre de la Baviere. Les rives du Danube & du Lech, comme celles du Rhin, fourmillent de guerriers Suédois; &, retiré dans ses places fortes, l'Electeur abandonne à l'ennemi ses Etats, qu'aucune guerre n'a encore ravagés. Munich même ouvre ses portes à l'invincible Gustave; & l'infortuné Frédéric V. se console quelques momens, dans la capitale de son royaume éphémere, de la perte de son Electorat.

Tandis que Gustave-Adolphe étend ses conquêtes jusqu'aux frontieres méridionales de l'Allemagne, & qu'avec une force irrésistible il renverse tout ce qui ose s'opposer à ses progrès, ses alliés & ses généraux obtiennent de semblables triomphes dans le reste des provinces de l'Empire. La Basse-Saxe secoue le joug de l'Empereur; les ennemis abandonnent le Mecklenbourg, les garnisons autrichiennes se retirent de tous les environs de l'Elbe & de la Weser. Le Landgrave Guillaume de Hesse-Cassel se rend formidable dans le Haut-Rhin, les Ducs de Saxe-Weimar dans la Thuringe, & les François dans l'Electorat de Trèves. A l'Est, les Saxons subjuguent presque tout le royaume de Boheme. Déjà

les Turcs s'arment pour attaquer la Hongrie; &, dans le cœur de l'Autriche, un dangereux soulèvement est sur le point d'éclater. L'Empereur défolé a recours à toutes les Cours de l'Europe, afin de se fortifier par des secours étrangers contre d'aussi nombreux ennemis. C'est en vain qu'il appelle les armées des Espagnols, que la bravoure des Hollandois occupe au-delà du Rhin; en vain il s'efforce d'engager le St. Siege & toute la Chrétienté Catholique à tenter de le sauver. Le Pape offensé ne fait qu'insulter par de fastueuses processions & par de vains anathemes à la détresse de Ferdinand; & au lieu des secours pécuniaires qu'il demande, il lui montre les campagnes ravagées de Mantoue.

C'est alors que le despote altier éprouve qu'il n'est qu'un homme, & que l'abandon de ses amis, la ruine de ses alliés & des dangers toujours plus pressans le convainquent du néant de ses vues ambitieuses. Des armées ennemies environnent toute la circonférence de sa vaste monarchie. Avec les Etats de la Ligue, remparts naturels de l'Autriche & qui sont inondés par l'ennemi, tous les boulevarts derriere lesquels la puissance Autrichienne se crut si long-tems hors d'atteinte, se trouvent tout d'un coup renversés; & déjà le feu de la guerre gagne ses frontieres sans défense. Tous ses plus fideles alliés sont désarmés: Maximilien de Baviere, son plus puissant appui, se voit à peine à même de se défendre lui-même. Les armées Impériales, fondues par la désertion & par des défaites répétées, découragées par de longs revers, ont ou-

blié, sous des généraux vaincus, cette impétuosité guerrière, qui, produite par la victoire, assure de nouveaux lauriers. Le danger est au comble : des moyens extrêmes peuvent seuls relever la puissance Impériale. Le besoin le plus pressant est celui d'un général; mais le seul capitaine dont on puisse attendre le rétablissement des affaires, les cabales de l'envie l'ont éloigné du commandement des armées. C'est à ce point d'humiliation que fut réduit cet Empereur, naguère si formidable, qu'il fut obligé de traiter honteusement avec son serviteur, avec un sujet offensé, & de presser l'altier Duc de Fridlande de recevoir un pouvoir qu'il lui avoit ravi avec ignominie. Alors une nouvelle ame commence à faire revivre le corps à demi déperé de la puissance Autrichienne; & une révolution rapide dans les affaires annonce la main ferme de celui qui les conduit. Un général revêtu de pouvoirs sans bornes est opposé au Roi de Suede; & un héros victorieux tient tête à un héros également couronné par la victoire. Le prix de la guerre, déjà presque remporté par Gustave-Adolphe, dépend d'une lutte douteuse & de l'issue d'un combat nouveau & difficile. A la vue de Nurenberg se rencontrent deux nuées orageuses; deux armées formidables se menacent, se considerent avec crainte, desirant & redoutent le moment qui les confondra dans l'orage de la mêlée. Les forces de l'Allemagne entière paroissent s'être réunies sur ce point, & se croiser pour décider d'une lutte de douze ans. Les yeux de l'Europe se fixent avec terreur & avec curiosité

fité sur ce grand spectacle, & Nurenberg s'attend déjà, dans les angoisses, à donner son nom à une bataille encore plus décisive que ne l'avoit été celle de Leipzig. Tout-à-coup l'orage s'éloigne, & dispaeroit de la Franconie, pour exercer des ravages d'autant plus désastreux dans les plaines de la Saxe. Non loin de Lützen tombe la foudre qui menaçoit Nurenberg, & la bataille presque perdue est gagnée par les restes inanimés du Roi qui vient de périr. La Fortune, qui ne l'avoit jamais abandonné, accorda à ce Prince la faveur rare de mourir encore dans la plénitude de sa gloire & dans la pureté de sa réputation. Son génie protecteur fut le souffraire par une mort précoce au sort inévitable du héros, de ternir ses lauriers en oubliant la justice quand il se voit au faite de la puissance. Qu'il nous soit permis de douter, si par une plus longue vie, il eût mérité les larmes que l'Allemagne répandit sur sa tombe, & l'admiration que la postérité paie en sa personne à l'unique juste conquérant.

A la chute précoce d'un grand chef, on craint la ruine entière de tout le parti. Mais il n'est aucun individu que la providence, qui régit l'univers, ne sache remplacer. Deux grands hommes, Axel Oxenstierna en Allemagne, & Richelieu en France, entreprennent la conduite de la guerre qui échappe aux mains du héros mourant; & les flammes de la guerre entourent encore pendant seize années la cendre du héros depuis long-tems oublié.

Qu'il me soit permis de suivre, dans un ap-

perçu général & abrégé, la marche victorieuse de Gustave - Adolphe ; de parcourir d'un coup - d'œil rapide tout le théâtre où il est le seul héros ; & ensuite (quand l'Autriche, courbée par une multitude de revers, descend de la hauteur de son orgueil à des ressources désespérées ,) de reprendre le fil de ma narration.

A peine le plan d'opérations avoit - il été concerté à Halle entre le Roi de Suede & l'Electeur de Saxe ; à peine l'attaque de la Boheme étoit - elle échue à ce dernier , tandis que Gustave iroit envahir les Etas des Princes membres de la Ligue ; à peine ce Monarque avoit - il conclu des alliances avec les Princes d'Anhalt & de Saxe - Weimar, & fait ses préparatifs pour conquérir l'Evêché de Magdebourg, qu'il se mit en mouvement pour pénétrer dans le centre de l'Allemagne. Il n'alloit point chercher un ennemi qui fût à dédaigner. L'Empereur étoit encore puissant dans l'Empire ; des garnisons Autrichiennes étoient répandues dans toute la Franconie, dans toute la Suabe & dans le Palatinat ; & chaque place , pour peu qu'elle eût de force , devoit leur être emportée l'épée à la main. Gustave étoit attendu vers le Rhin, par les Espagnols, qui avoient inondé de leurs troupes tous les Etats de Frédéric V, qui en possédoient toutes les forteresses, & qui alloient lui disputer le passage de ce fleuve. Derriere Gustave étoit Tilly, qui déjà rassembloit de nouvelles forces, & dont bientôt une armée auxiliaire de Lorrains devoit joindre les étendarts. Un ennemi acharné, le fanatisme,

foulevoit contre le Roi les cœurs de tous les Papistes ; & cependant ses relations avec la France ne lui permettoient d'agir contre les Catholiques qu'avec une liberté fort-restreinte. Gustave apperçut tous ces obstacles ; mais il vit aussi les moyens de les surmonter. Les forces de l'Autriche étoient épar- ses dans des garnisons ; & il avoit l'avantage de pouvoir les attaquer avec ses forces réunies. Si le fanatisme des Catholiques - Romains & la crainte que de foibles Etats avoient de l'Empereur lui étoient contraires , le Roi pouvoit attendre des secours efficaces de l'amitié des Protestans & de leur haine contre la tyrannie Autrichienne. Les excès des troupes Impériales & ceux des Espagnols lui avoient utilement préparé les voies pour mar- cher dans ces contrées, où depuis long-tems l'ha- bitant des villes & celui des campagnes soupiroient après un libérateur, & où plusieurs même croyoient trouver un soulagement en ne changeant que de joug. Quelques agens secrets avoient déjà été en- voyés, pour faire pencher vers les intérêts de la Suede les principales villes Impériales, sur-tout Nurenberg & Francfort.

Erfurt étoit la première place dont la possession importât beaucoup au Roi, & qu'il ne pouvoit lais- ser derriere lui sans y avoir mis garnison. Un traité à l'amiable, fait avec la bourgeoisie Protestante, lui ouvrit sans coup férir les portes de cette ville & celles de la citadelle. Là, ainsi que dans toutes les places considérables qui tombèrent ensuite entre ses mains, il se fit prêter par les habitans le ser-

ment de fidélité, & s'affura d'eux par une garnison fuffifante. Il voulut bien confier à la ville d'Erfurt la perfonne de la Reine, & il promit aux habitans d'augmenter leurs privileges. L'armée Suédoife traversa bientôt la forêt de Thuringe, formée fur deux colonnes dont l'une fe porta fur Gotha & l'autre fur Arnftadt; elles enleverent, dans leur paffage, le comté de Henneberg aux troupes de l'Empereur, & fe réunirent, le troifieme jour, devant Königshofen, fur les confins de la Franconie.

François, Evêque de Würzbourg, l'ennemi le plus acharné des Proteftans & le plus zélé membre de la Ligue Catholique, fut auffi le premier qui éprouva la force du bras de Gustave. Quelques menaces fuffirent pour faire livrer aux Suédois fa fortereffe-frontiere de Königshofen, &, avec elle, la clef de toute la province. A la nouvelle de cette rapide conquête, la confternation faifit tous les Princes Catholiques de ce Cercle; & les Evêques de Würzbourg & de Bamberg tremblèrent dans leur réfidence. Déjà ils voyoient leurs Sieges ébranlés, leurs églifes profanées, & leur religion dans la pouffiere. La méchanceté des ennemis avoit répandu les impressions les plus effrayantes fur l'efprit perfécuteur du Roi de Suede, ainfi que fur la cruauté de fes troupes; impressions que ni les assurances les plus réitérées, ni les actes les plus éclatans de tolérance & d'humanité, ne purent entièrement effacer. On craignoit d'éprouver les mêmes maux, que, dans de femblables circonftances, on favoit qu'on auroit exercés fur l'ennemi. Un grand nombre des

plus riches Catholiques se hâtoient déjà de mettre en sûreté leurs consciences, leurs personnes & leurs biens, contre le fanatisme sanguinaire des Suédois. L'Evêque même en donna l'exemple à ses sujets. Au milieu des flammes que son fanatisme aveugle avoit allumées, il abandonna ses Etats, & s'enfuit à Paris, afin de soulever, s'il étoit possible, le Ministère François contre l'ennemi de la religion Romaine.

Les progrès que Gustave-Adolphe faisoit cependant dans cet Evêché, répondirent à ces heureux commencemens. Abandonnée d'une garnison impériale, Schweinfurt se rendit à lui; Würzburg suivit bientôt cet exemple, & Marienberg fut emportée d'assaut. On avoit retiré, dans cette place qu'on croyoit inexpugnable, une grande quantité de vivres & de munitions de guerre, qui devinrent la proie de l'ennemi. Un autre objet, dont la possession fut bien agréable au Roi, ce fut la Bibliothèque des Jésuites, qu'il fit transporter à Upsal: les soldats furent plus réjouis encore de trouver les caves abondamment remplies de l'Evêque. Quant à ses trésors, ce Prélat avoit pu les sauver à tems. Tout l'Evêché suivit bientôt le sort de sa capitale; tout se soumettoit au vainqueur. Le Roi se fit prêter serment de fidélité par tous les sujets de l'Evêque; & il établit, en l'absence du Souverain légitime, une régence qui fut composée à moitié de Protestans. Dans tout endroit où dominoit la Religion Romaine, quand Gustave l'avoit soumis par ses armes, il ouvrit toujours les églises à la religion

Protestante, sans cependant faire éprouver aux Catholiques les persécutions qu'ils avoient fait endurer si long-tems aux Protestans. Ce n'étoit qu'à l'égard de ceux qui lui résistoient les armes à la main, qu'il ufoit du terrible droit de la guerre; & l'on ne sauroit rendre ce Prince généreux responsable de quelques actes de cruauté que s'est permis la soldatesque dans l'aveugle fureur d'une premiere attaque. L'habitant pacifique & sans défense étoit traité avec douceur. C'étoit, pour Gustave-Adolphe, une loi sacrée & inviolable, que d'épargner le sang des ennemis comme celui de ses troupes.

Dès la premiere nouvelle de l'invasion des Suédois, l'Evêque de Würzbourg, sans égard pour les négociations qu'à l'effet de gagner du tems il venoit d'entamer avec le Roi de Suede, avoit supplié avec instances le général de la Ligue d'accourir au secours de son Evêché. Ce général avoit cependant recueilli auprès de la Weser les débris de son armée dispersée; il s'étoit renforcé des garnisons impériales dans la Basse-Saxe, & avoit joint, dans la Hesse, les généraux Altringer & Fugger, qui commandoient sous ses ordres. A la tête de ces forces considérables, Tilly brûloit d'effacer, par une victoire éclatante, la honte de sa premiere défaite. De son camp près de Fulda, où il s'étoit posté avec son armée, il attendoit plein d'impatience, de l'Electeur de Baviere, la permission de livrer bataille à Gustave-Adolphe. Mais la Ligue, après l'armée de Tilly, n'en avoit pas une seconde à perdre, & Maximilien étoit trop précautionné pour

commettre la destinée de son parti au fort incertain d'une bataille. Ce fut en versant des larmes, que Tilly reçut les ordres de son Maître, qui le contraignoient de demeurer dans l'inaction. C'est ainsi que fut retardée la marche de ce général vers la Franconie, & que Gustave eut le tems d'inonder tout l'Evêché de ses troupes. En vain Tilly se renforça ensuite, à Aschaffembourg, de douze mille Lorrains, & il accourut, avec des forces supérieures, au secours de Würzbourg. La ville & la citadelle se trouverent déjà au pouvoir des Suédois; & des clameurs générales, peut-être bien fondées, accuserent Maximilien d'avoir accéléré, par ses doutes, par ses lenteurs & par ses craintes, la ruine de l'Evêché. Contraint d'éviter une bataille, Tilly se bornoit à empêcher l'ennemi d'avancer davantage; mais il ne put garantir que fort-peu de places contre l'impétuosité des Suédois. Après une tentative inutile pour jeter des renforts dans la ville de Hanau, où il n'y avoit qu'une foible garnison impériale & dont la possession devoit procurer de grands avantages au Roi, il passa le Mein près de Seligenstadt, & dirigea sa marche vers les montagnes, pour garantir le Palatinat des approches du vainqueur.

Le Comte de Tilly ne fut pas le seul ennemi que Gustave-Adolphe rencontra dans sa marche en Franconie, & qu'il chassa devant lui. Le Duc Charles de Lorraine, que l'inconstance de son caractère, la vanité de ses projets & ses malheurs ont rendu célèbre dans les annales de ces tems, avoit

aussi levé son foible bras contre le héros Suédois , dans la vue d'obtenir , de l'Empereur Ferdinand II, la dignité électorale. Sourd aux loix d'une sage politique , il ne suivit que la fougue d'une ambition orageuse : en secourant l'Empereur , il irrita la France , son formidable voisin ; & pour suivre un fantôme trompeur qui ne cessoit de le fuir , il denua de défenseurs ses Etats , qu'une armée Françoisise inonda comme un torrent. Enivré de chimériques espérances , ce Prince rassembla une armée de dix-sept mille hommes , qu'il voulut commander en personne contre le Roi de Suede. Si ces troupes manquoient de bravoure & de discipline , elles attiroient cependant les yeux par leur beauté & par leur tenue ; & autant elles montroient peu de valeur devant l'ennemi , autant elles commettoient d'excès sur les habitans défarmés des villes & des campagnes qu'elles devoient protéger. Cette armée , quelle que fût sa parure , ne pouvoit tenir long-tems contre l'intrépide courage & la discipline des Suédois. Une terreur panique la faisit , quand la cavalerie Suédoise se fut portée sur elle ; & les Lorrains furent chassés sans peine de leurs quartiers dans le pays de Würzburg. Le désastre de quelques régimens entraîna une défection générale parmi ces troupes , dont les foibles restes allerent se cacher dans quelques petites villes au-delà du Rhin. Devenu la risée des Allemands , & couvert de honte , leur chef se hâta de se retirer , en passant par Strasbourg , dans sa capitale ; trop heureux encore d'appaïser , par une humble lettre d'excuses , la colere d'un vainqueur ,

qui , après l'avoir repouffé , lui demandoit raison de ses hostilités. On assure qu'un villageois des environs du Rhin , voyant passer devant lui le Duc qui fuyoit les Suédois , osa frapper son cheval & dire au Prince : " Allons , Monseigneur ! il vous faut „ doubler le pas , en fuyant le grand Roi de Suede."

Le funeste exemple de son voisin avoit inspiré , au Prince-Evêque de Bamberg , des mesures plus sages. Afin d'éviter le pillage de ses Etats , il prévint le Roi par des propositions de paix ; mais elles ne devoient servir qu'à arrêter ses armes victorieuses jusqu'à ce qu'il fût arrivé du secours au Prélat. Gustave-Adolphe , trop généreux pour soupçonner de la mauvaise foi dans un autre Prince , agréa volontiers les offres de l'Evêque ; & déjà il prescrivoit les conditions sous lesquelles il vouloit s'abstenir à l'égard de l'Evêché de tout procédé hostile. Il s'y montroit d'autant plus disposé , qu'il n'avoit pas dessein de perdre du tems à prendre Bamberg , & que ses vues l'appelloient vers le Rhin. La précipitation avec laquelle il les poursuivoit , lui fit perdre les sommes , qu'en demeurant plus long-tems en Franconie , il auroit pu facilement retirer du foible Evêque. Le rusé Prélat rompit la négociation , dès que l'orage de la guerre se fut éloigné de ses frontieres. A peine Gustave lui eut-il tourné le dos , qu'il se jetta dans les bras du Comte de Tilly ; & il reçut les troupes impériales dans les mêmes villes & forteresses , qu'il s'étoit montré peu auparavant prêt à ouvrir au Roi de Suede. Il ne fit , par ce subterfuge , que retarder pour un peu de

tems la ruine de son Evêché. Un général Suédois, qui avoit été laissé en Franconie, se chargea de punir l'Evêque de cette perfidie; & l'Evêché devint le malheureux théâtre de la guerre, que ravagerent également les ennemis & les alliés.

La fuite des troupes impériales, dont la présence menaçante avoit gêné jusqu'alors toutes les résolutions du Cercle de Franconie, & la conduite humaine de Gustave-Adolphe, inspirerent à la Noblesse ainsi qu'aux habitans des campagnes le courage de se montrer favorables aux Suédois. Nuremberg se mit solennellement sous la protection du Roi de Suede; il gagna la Noblesse par des manifestes flatteurs, dans lesquels il portoit la condescendance jusqu'à s'excuser de sa venue à main-armée. L'aifance qui régnoit en Franconie, & la conduite noble des Suédois envers les habitans, amenoient l'abondance dans les armées de Gustave. L'amour que ce Prince avoit su obtenir de la Noblesse de tout ce Cercle, l'admiration & le respect que ses brillans exploits excitoient dans ses ennemis, le riche butin qu'on se promettoit de faire sous les étendards d'un Roi victorieux, faciliterent beaucoup le recrutement de ses armées, rendu nécessaire par le démembrement de tant de garnisons. Au premier son de la caisse, la jeunesse de toute la Franconie accouroit en foule auprès des recruteurs Suédois.

Le Roi n'avoit guere employé plus de tems à soumettre la Franconie, qu'il n'en auroit consumé à la parcourir. Pour achever la conquête de tout ce

Cercle, & défendre ce qu'on y possédoit, Gustave Horn, l'un de ses plus habiles généraux, y fut laissé avec un corps-d'armée de huit mille hommes. Le Roi lui-même se hâta de marcher vers le Rhin avec la plupart de ses forces, que les nouvelles levées faites en Franconie avoient considérablement augmentées. Son dessein étoit de s'assurer de cette partie des frontières d'Allemagne contre les Espagnols; de défarmer les Electeurs Ecclésiastiques, & de s'ouvrir, dans ces heureuses contrées, de nouvelles ressources pour continuer la guerre. Gustave suivit le cours du Mein : Seligenstadt, Aschaffenburg, tout le pays sur les deux rives de ce fleuve, furent soumis dans cette marche. Rarement les troupes Impériales attendirent-elles sa venue; & jamais elles ne lui opposèrent quelque résistance. Déjà, quelque tems auparavant, un colonel Suédois avoit réussi à enlever aux Impériaux, par surprise, la ville & la citadelle de Hanau, à la conservation de laquelle Tilly avoit attaché un si grand intérêt. Charmé de se voir délivré de l'oppression insupportable de cette soldatesque, le Comte de Hanau se soumit avec joie au joug facile du Roi de Suede.

Les vues de Gustave se portoient alors sur Francfort. La maxime de ce Prince fut toujours, sur le territoire d'Allemagne, de couvrir ses arrières par la possession & l'amitié des principales villes. Francfort avoit été l'une des premières villes Impériales, que le Roi, lorsqu'il étoit encore en Saxe, s'étoit empressé de préparer à sa réception; il la fit maintenant sommer de nouveau, par des députés

qu'il lui envoya depuis Offenbach, de lui accorder le passage dans son enceinte & de recevoir une garnison Suédoise. Cette ville eût bien désiré qu'on lui épargnât la nécessité de se déclarer pour l'Empereur ou pour le Roi de Suede ; d'autant plus que, quel que fût le parti qu'elle embrassât, elle avoit à craindre pour son commerce & pour ses privileges. Elle pouvoit éprouver toute la colere de l'Empereur, si elle se soumettoit prématurément au Roi de Suede, & que si celui-ci ne conservât pas toujours assez de puissance pour protéger ses alliés en Allemagne contre la Cour Impériale. Mais aussi, d'un autre côté, le mécontentement d'un vainqueur irrésistible pouvoit lui devenir bien plus funeste ; & Gustave, qui étoit comme devant ses portes avec une formidable armée, pouvoit la punir de sa résistance aux dépens de ses négocians & de toutes ses richesses. Envain elle lui fit représenter, par une députation, les dangers qui alloient menacer ses foires, ses privileges & peut-être même sa liberté, si en prenant parti pour la Suede, elle venoit à provoquer la colere de l'Empereur. Gustave feignit d'être surpris d'entendre Francfort parler de ses foires, lorsqu'il s'agissoit d'une aussi grande cause que celle des libertés de l'Allemagne, & préférer des avantages temporels aux grands intérêts de la patrie & de la conscience. " J'ai trouvé, " ajouta-t-il d'un ton menaçant, " les clefs de toutes les villes & forteresses, depuis l'isle de Rugen jusqu'au Mein : je saurai bien trouver aussi celles de Francfort. Le bonheur de l'Allemagne & les

» libertés de l'Eglise Protestante font les seuls ob-
» jets de ma venue à main armée ; & , convaincu
» de la justice d'une aussi grande cause, je ne souf-
» frirai point qu'on m'arrête par aucun obstacle. »
Il ajouta , qu'il voyoit bien que les Francfortois ne
vouloient lui prêter que le bout du doigt ; mais qu'il
prétendoit à la main entière , afin de pouvoir s'y
tenir. Après avoir congédié , avec cette réponse ,
les députés de Francfort , il les suivit immédiate-
ment avec toute son armée , & attendit en ordre
de bataille , devant le faux - bourg de Saxenhausen ,
la décision du conseil.

Si Francfort avoit fait des difficultés pour se
soumettre aux Suédois , ce n'avoit été que par l'effet
des craintes que lui inspiroit l'Empereur : les sen-
timens des bourgeois ne leur laissoient aucun doute
sur la préférence qu'il devoient donner à l'oppres-
seur des libertés Germaniques , ou au Prince qui
en avoit pris la défense. Les préparatifs menaçans,
au milieu desquels Gustave exigeoit qu'ils se déclara-
ssent , pouvoient diminuer , aux yeux de l'Em-
pereur , ce que leur défection avoient de punissable ,
& colorer une démarche à laquelle ils se portoient
avec joie. Les portes furent ouvertes au Roi de
Suede , qui conduisit les troupes , dans un ordre
aussi magnifique qu'admirable , au milieu de cette
ville. Six cens hommes demurerent en garnison
à Saxenhausen ; le Roi marcha en personne , le même
soir , sur Höchst , ville dépendante de l'Electorat de
Mayence , & qui fut prise avant la nuit.

Tandis que Gustave faisoit ainsi conquête sur

conquête le long du Mein, la Fortune couronnoit, dans le nord de l'Allemagne, les entreprises de ses généraux & celles de ses alliés. Rostock, Wismar & Dömitz, les seules places fortes du duché de Meclembourg qui gémissaient encore sous le joug des garnisons Impériales, furent reprises par le Duc Jean-Albert, leur légitime Maître, sous la conduite du général Suédois Tott. En vain le général Autrichien Wolf, Comte de Mansfeld, s'efforça d'arracher aux Suédois l'Evêché de Halberstadt, dont ils s'étoient emparés immédiatement après la bataille de Leipzig; il fut bientôt contraint de leur abandonner encore l'Evêché de Magdebourg.

Bannier, général Suédois, qui étoit demeuré dans les environs de l'Elbe avec un corps-d'armée de huit mille hommes, tenoit Magdebourg étroitement bloquée; & il avoit déjà dispersé plusieurs corps de troupes Impériales envoyés pour délivrer cette ville. Le Comte de Mansfeld, il est vrai, la défendoit en personne avec beaucoup de courage; mais ayant trop peu de monde pour pouvoir opposer une longue résistance aux troupes des alliés, il pensoit déjà à capituler, lorsque le Comte de Pappenheim vint à son secours, & attira ailleurs les armes de l'ennemi. Cependant Magdebourg, ou plutôt les cabanes qui s'élevoient tristement sur les ruines de cette ville, fut bientôt évacuée volontairement par les Impériaux; & les Suédois en prirent possession sans coup férir.

Les Etats du Cercle de Basse-Saxe, témoins des heureux succès du Roi, osèrent aussi relever leur

tête des coups dont les avoient frappé Tilly & Wallenstein dans la funeste guerre contre le Danemarck. S'étant assemblés à Hambourg, ils convinrent de lever trois régimens, par le moyen desquels ils espéroient de se délivrer des onéreuses garnisons Impériales. L'Evêque de Bremen, parent du Roi de Suede, fit plus encore : il leva des troupes avec lesquelles il tourmenta cruellement des couvens & des prêtres sans défense ; mais il eut bientôt le malheur d'être contraint à mettre bas les armes, par le Comte de Grousfeld, général de l'Empereur. George, Duc de Lunebourg, ci-devant colonel au service de Ferdinand II, prit aussi le parti de Gustave, & leva pour le service de ce Monarque quelques régimens qui occuperent les troupes Impériales dans la Basse-Saxe, au grand avantage du Roi de Suede.

Mais des services bien plus importans pour ce Monarque, furent ceux que lui rendit le Landgrave Guillaume de Hesse-Cassel, dont les armes victorieuses firent trembler une grande partie de la Westphalie & de la Basse-Saxe, l'Evêché de Fulda & même l'Electorat de Cologne. On se rappellera, qu'immédiatement après l'alliance que le Landgrave avoit conclue au camp de Werben avec le Roi de Suede, Tilly s'étoit empressé d'envoyer en Hesse deux généraux de l'Empereur, Fugger & Altringer, afin de châtier le Landgrave de sa défection ; mais ce Prince avoit résisté avec courage aux armes de son ennemi. La bataille de Leipzig ayant achevé de le délivrer des cohortes Impériales,

Le Landgrave profita de leur éloignement avec autant d'activité que de résolution ; il s'empara en peu de tems de Vach, de Münden & de Höxter ; il répandit, par ses progrès rapides, la terreur dans les Evêchés de Fulda & de Paderborn, & dans tous ceux qui étoient limitrophes de la Hesse. Ces Souverainetés allarmées s'empresferent de mettre des bornes à ses progrès par de promptes soumissions ; & elles évitèrent de se voir pillées en payant volontairement des sommes considérables. Après ces heureuses entreprises, le Landgrave réunit ses troupes victorieuses à la grande armée de Gustave-Adolphe, & il vint trouver ce Monarque à Francfort, pour concerter avec lui un plan d'opérations ultérieures.

Plusieurs Princes & ambassadeurs étrangers parurent de même en cette ville, soit pour rendre hommage à la grandeur de Gustave, ou pour implorer sa faveur, ou enfin pour appaiser sa colere. Le plus remarquable parmi eux fut le malheureux Electeur Palatin Frédéric V, qui venoit de quitter son asyle en Hollande pour se jeter entre les bras de son vengeur. Gustave lui rendit le stérile honneur de le recevoir comme une tête couronnée, & il s'efforça d'alléger le sort de Frédéric, en lui témoignant à quel point il y prenoit part. Mais autant Frédéric V pouvoit se confier en la justice & en la magnanimité de Gustave, & quoiqu'il pût se promettre du bonheur qui accompagnoit sans cesse les armes Suédoises, autant étoit éloigné l'espoir qu'avoit cet infortuné Souverain de se voir rétablir
dans

dans la possession de son patrimoine. L'inaction & la mauvaise politique de la Cour d'Angleterre avoient refroidi le zele de Gustave; & un ressentiment, dont il ne fut pas le maître, lui fit oublier à l'égard de Frédéric la vocation glorieuse de protecteur des opprimés, qu'il avoit annoncée avec tant d'éclat lors de sa premiere apparition en Allemagne.

Le Landgrave George de Hesse - Darmstadt étoit aussi l'un de ceux que la crainte des vengeances de Gustave avoit appellés à Francfort & engagés à se soumettre. Les liaisons équivoques de ce Prince avec la Cour de Vienne, son peu de zele pour la cause des Protestans, n'étoient point un secret pour le Roi; mais la haine d'un aussi foible ennemi, & l'importance qu'il cherchoit à se donner n'exciterent que les dédains & les ris du Roi de Suede. Le Landgrave se méconnut assez, ainsi que la situation des affaires en Allemagne, pour avoir la présomption de s'offrir pour médiateur entre les Puissances belligérantes: aussi Gustave ne le désignoit-il ordinairement que par l'épithete de *pacificateur*. Lorsqu'il jouoit avec ce Prince, quand il lui avoit gagné quelque argent, le Roi disoit souvent que cet argent lui faisoit un double plaisir, parce que c'étoit de la monnoie Impériale. Le Landgrave George ne dut qu'à son parentage avec l'Electeur de Saxe, qu'il étoit de l'intérêt du Roi de ménager, que le Monarque se contentât de la remise de sa forteresse de Ruffelsheim, & de la promesse d'une neutralité stricte pendant tout le cours de la guerre.

Les Comtes du Westerwald & de la Wetté-

ravie étoient aussi venus à Francfort, pour faire alliance avec le Roi, & lui offrir, contre les Espagnols des Pays-Bas, des secours qui lui devinrent fort-utiles. La ville de Francfort eut d'ailleurs tout sujet de se louer de la présence de Gustave, qui protégea son commerce, & rétablit par les mesures les plus actives, la sûreté de ses foires que la guerre avoit troublées depuis plusieurs années.

L'armée Suédoise se trouvoit renforcée de dix mille hommes, que le Landgrave de Hesse-Cassel avoit amenés au Roi. Déjà Gustave avoit fait attaquer Königstein : Kostheim & Fliershain se rendirent à lui après un siège de peu de durée; il étoit maître de tout le cours du Mein, & il faisoit préparer en toute hâte, à Höchst, un grand nombre de bateaux pour faire passer le Rhin à ses troupes. Ces préparatifs remplirent de terreur Anselme-Casimir, Electeur de Mayence, qui ne douta plus qu'il ne fût le premier sur qui viendrait fondre l'orage. Comme partisan de l'Empereur, & l'un des membres le plus zélés de la Ligue Catholique, il ne pouvoit espérer un meilleur traitement que celui qu'avoient déjà éprouvé ses deux confreres, les Evêques de Wurzburg & de Bamberg. La situation de ses Etats sur le Rhin mettoit l'ennemi dans la nécessité indispensable des'en emparer; & d'ailleurs la richesse de ses provinces devoit offrir un attrait irrésistible à des troupes qui étoient dans le besoin. Présument trop de ses forces, & connoissant trop peu son ennemi, l'Electeur crut

pouvoir repousser la force par la force , & laisser, du haut de ses remparts , la valeur Suédoise. Il fit donc réparer en toute hâte les fortifications de sa résidence ; il la pourvut de tout ce qui pouvoit la rendre capable de soutenir un long siege ; & il reçut dans ses murs deux mille hommes de troupes d'Espagne , que lui avoit amenés le général Espagnol Don Philippe de Sylva. Afin de mettre les bateaux des Suédois dans l'impossibilité de s'approcher, il fit barrer l'embouchure du Mein par de fortes palissades ; & elle fut encore obstruée par d'énormes masses de pierres & par des barques entières que l'on y coula à fond. Il prit ensuite la fuite, accompagné du Prince-Evêque de Worms , & emportant avec lui la plus grande partie de ses trésors.

Toutes ces mesures, qui montroient moins de vrai courage qu'une impuissante opiniâtreté, n'empêcherent point les Suédois de s'avancer sur Mayence, & de faire les plus grands préparatifs pour attaquer cette ville. Tandis qu'une partie de leurs troupes s'étendoit dans le Rhingau, tailloit en pieces tout ce qui s'y trouvoit d'Espagnols, & y levoit des sommes énormes ; & qu'une autre division mettoit à contribution les villes & villages Catholiques du Westerwald & de la Wettérvie, le gros de l'armée du Roi étoit déjà campé près de Cassel vis-à-vis de Mayence, & le Duc Bernhard de Saxe-Weimar avoit même emporté, sur la rive opposée du Rhin, la Tour-des-Souris & le château d'Ehrenfels. Déjà Gustave-Adolphe se pré-

paroit à passer le Rhin pour investir la ville du côté de terre, quand les progrès du Comte de Tilly le rappellerent en hâte devant Mayence, & procurerent, quoique pour bien peu de tems, quelque repos à cet Electorat.

Le danger de la ville de Nurenberg, que Tilly faisoit mine d'assiéger pendant l'absence de Gustave, & qu'il menaçoit, en cas de résistance, du fort effroyable de Magdebourg, avoit déterminé le Roi de Suede à s'éloigner précipitamment de Mayence. Afin de ne pas s'exposer une seconde fois, aux yeux de toute l'Allemagne, au reproche d'avoir abandonné une ville alliée à la discrétion d'un barbare ennemi, Gustave fit la plus grande diligence pour accourir à son secours. Mais ayant appris déjà à Francfort la vigoureuse résistance des Nurenbergeois & la retraite de Tilly de devant leur ville, il ne différa plus à poursuivre ses vues sur Mayence. N'ayant pas réussi, près de Cassel, à effectuer le passage du Rhin sous le feu de l'artillerie des assiégés, il dirigea sa marche vers les montagnes, afin de pouvoir s'approcher de la ville par un autre côté; il s'empara, sur sa route, de tous les postes importants, & parut, de nouveau, sur les bords du Rhin, près de Hochstadt, entre Gernsheim & Oppenheim. Quoique les Espagnols eussent abandonné toute la route des montagnes sur la droite du fleuve, ils cherchoient encore avec beaucoup d'opiniâtreté à en défendre la rive gauche. Pour cet effet, ils avoient brûlé ou coulé à fond toutes les barques & les bateaux des environs; & ils se tenoient prêts,

sur le rivage opposé, à repousser les plus terribles attaques, si le Roi eût tenté le passage dans ces environs. Le courage personnel de Gustave l'exposa, dans cette occasion, au plus grand danger d'être pris. Il s'étoit hasardé à passer le fleuve dans une petite nacelle, afin de reconnoître le rivage opposé; mais à peine y eût-il mis pied à terre, qu'il se vit surpris par une division de cavalerie Espagnole, des mains de laquelle la fuite la plus précipitée put seule le sauver. Il réussit enfin, par l'aide de quelques bateliers du voisinage, à s'emparer de quelques bateaux, sur deux desquels il fit passer le Rhin au Comte de Brahé avec trois cens Suédois. A peine celui-ci avoit-il eu le tems de se retrancher sur le rivage, qu'il fut attaqué par quatorze compagnies de dragons & de cuirassiers Espagnols. Quelque grande que fût la supériorité de l'ennemi, autant Brahé & sa petite troupe se défendirent avec valeur; & leur résistance héroïque donna le tems au Roi de venir lui-même à leur secours avec des troupes fraîches. Les Espagnols prirent la fuite après avoir eu six cens hommes de tués; quelques-uns se hâterent de gagner la forteresse d'Oppenheim, d'autres Mayence. Un lion de marbre, placé sur une haute colonne, tenant de la droite une épée nue & la tête armée d'une casque, indiquoit encore, soixante-&-dix ans après, au voyageur, l'endroit où l'immortel Monarque avoit passé le plus grand fleuve de la Germanie.

Après ce succès, Gustave-Adolphe se pressa de faire passer le Rhin à son artillerie & à la plus grande

partie de ses troupes; puis il vint assiéger Oppenheim, qui fut emportée d'assaut le 8 Décembre 1631, après la défense la plus opiniâtre. Cinq cens Espagnols, qui avoient défendu cette forteresse avec tant de courage, devinrent tous les victimes du courroux des Suédois.

La nouvelle du passage du Rhin par Gustave, remplit de terreur tous les Espagnols & Lorrains qui en garnissoient la rive gauche, & qui, sur les bords de ce fleuve, s'étoient crus à l'abri de la vengeance des Suédois. Une fuite précipitée fut leur seul refuge: toute place qui ne leur paroissoit pas assez tenable, fut abandonnée avec la plus grande précipitation. Après une longue fuite de violences exercées sur les habitans sans défense, les Lorrains n'abandonnerent la ville de Worms, qu'après l'avoir maltraitée avec la plus froide cruauté. Les Espagnols s'empresserent d'aller se renfermer dans Frankenthal, où ils espéroient de pouvoir braver toutes les forces victorieuses de Gustave-Adolphe.

Le Roi ne perdit alors point de tems, pour effectuer ses desseins sur Mayence, où s'étoit jettée l'élite des troupes Espagnoles. Tandis qu'il y marchoit en longeant la rive gauche du Rhin, le Landgrave de Hesse-Cassel s'en étoit également approché de l'autre côté, & s'étoit emparé de plusieurs forts qu'il avoit rencontrés sur son passage. Les Espagnols de la place, quoique cernés de toutes parts, montrerent d'abord autant de courage que de résolution à se défendre jusqu'à la dernière extrémité; & ils tirent pleuvoir pendant plusieurs jours, sans

interruption, une grêle de bombes & de boulets, qui coûta la vie à nombre de braves soldats. Néanmoins, malgré cette courageuse résistance, les Suédois avoient gagné sans cesse du terrain ; & ils s'étoient avancés si près du fossé, qu'ils se préparoient sérieusement à l'assaut. Ce fut alors que les assiégés perdirent courage. Ils trembloient avec raison devant l'impétuosité du soldat Suédois, dont Marienberg près de Würzbourg rendoit un effroyable témoignage. Un fort affreux attendoit Mayence, si cette ville étoit prise d'assaut ; & l'ennemi pouvoit facilement être tenté de venger le désastre de Magdebourg, sur cette magnifique & opulente résidence d'un Prince Catholique. La garnison Espagnole capitula donc dès le quatrième jour, plus afin d'épargner la ville que pour sauver sa propre vie ; & elle obtint de la générosité du Roi une escorte jusqu'à Luxembourg : cependant, la plus grande partie des soldats qui la composoient prirent parti, ainsi que cela étoit arrivé déjà plusieurs fois, parmi les troupes de Gustave.

Ce fut le 13 Décembre 1631, que le Roi de Suede fit son entrée dans la ville conquise, où il fut loger au palais de l'Electeur. Quatre-vingts canons tombèrent en son pouvoir, & Mayence fut contrainte de se racheter du pillage par une somme de quatre-vingts mille florins. De cette contribution furent exclus le Clergé & les Juifs, qui se virent taxés à des sommes énormes. Le Roi disposa de la Bibliotheque de l'Electeur comme de sa propriété, & il en fit présent à son Chancelier Oxenstierna,

qui la céda au Gymnase de Westeräth ; mais le vaisseau qui devoit la transporter en Suede ayant fait naufrage, la mer Baltique engloutit cet irréparable trésor.

Après la perte de Mayence, de nouveaux malheurs ne cessèrent de poursuivre les armées Espagnoles dans les environs du Rhin. Peu avant la reddition de cette ville, le Landgrave de Hesse-Cassel avoit pris Falkenstein & Reifenberg : la forteresse de Königstein se rendit également aux Hessois. Le Rhingrave Othon-Louis, l'un des généraux du Roi, eut le bonheur de battre neuf escadrons Espagnols qui marchaient sur Frankenthal, & de s'emparer des villes les plus importantes situées sur le Rhin, depuis Poppart jusqu'à Baccharach. Après la prise de la forteresse de Braunfels, dont les Comtes de la Wettérvie s'étoient emparés avec le secours des Suédois, les Espagnols perdirent toutes les places qu'ils avoient dans cette contrée ; & ils ne purent, à l'exception de Frankenthal, sauver que peu de places dans le Palatinat. Landau & Kronweissenbourg se déclarèrent hautement pour les Suédois : Spire s'offrit à lever des troupes pour le service de Gustave : Manheim fut perdue par l'habileté du Duc Bernhard de Weimar & par la négligence du commandant, qui fut ensuite traduit devant un conseil de guerre, & décapité à Heidelberg.

Le Roi avoit prolongé la campagne jusques fort-avant dans l'hiver ; & il est vraisemblable que la rigueur de la saison contribua à la supériorité dans laquelle le soldat Suédois fut toujours se maintenir.

Mais enfin les troupes épuisées eurent besoin de se reposer dans des quartiers d'hyver que Gustave leur accorda, bientôt après la prise de Mayence, dans les environs de cette ville. Il employa le repos que la saison le nécessaire de donner à ses armées, à travailler, de concert avec son Chancelier Oxenstierna, aux affaires du Cabinet, ainsi qu'à diverses négociations avec l'ennemi, relatives à quelques neutralités. Ce fut la ville de Mayence qu'il choisit pour y passer l'hyver, & pour être le centre de ses négociations; en général, il lui témoigna plus de bienveillance qu'il ne convenoit aux intérêts des Princes Allemands, ainsi qu'au court séjour qu'il avoit d'abord voulu faire dans l'Empire. Non content d'avoir muni cette ville des plus formidables fortifications, il fit élever vis-à-vis d'elle, dans l'angle que le Mein forme avec le Rhin, une nouvelle citadelle qu'il appella Gustavsbourg, mais qui depuis a été plus connue sous le nom de Pfaffenraub ou de Pfaffenzwang.

Tandis que Gustave se rendoit maître du cours du Rhin, & qu'il menaçoit de ses armes victorieuses les trois Electorats Ecclésiastiques, ses vigilans ennemis mettoient en mouvement, à Paris, tous les ressorts de la politique, pour le priver des secours de la France, & même, s'il étoit possible, pour l'engager dans une guerre contre cette Couronne. Lui-même, il avoit surpris ses amis par la direction inattendue & équivoque de ses armes vers le Rhin, & fourni les moyens à ses ennemis d'exercer sur ses vues de dangereuses défiances. Après

avoir fournis l'Evêché de Würzbourg avec la plus grande partie de la Franconie, il ne dépendoit que de lui de pénétrer dans la Baviere & dans l'Autriche, en traversant l'Evêché de Bamberg. Et l'attente étoit aussi générale que naturelle, qu'il ne différeroit point d'attaquer l'Empereur & le Duc de Baviere dans le cœur de leurs Etats, & de terminer au plutôt la guerre en abaissant ces deux principaux ennemis. Mais, au grand étonnement des autres Puissances belligérantes, Gustave-Adolphe avoit quitté la route que lui traçoit l'opinion universelle; & au lieu de porter ses armes sur la gauche, il s'étoit dirigé sur la droite, pour faire éprouver sa puissance aux Electeurs Ecclésiastiques, qui cependant étoient moins puissans & qui l'avoient moins offensé, tandis qu'il donnoit à ses deux plus puissans adversaires le tems de rassembler de nouvelles forces. Rien ne peut expliquer cette étonnante résolution, si ce n'est le dessein qu'il eut peut-être, en chassant les Espagnols, de rétablir avant toutes choses le malheureux Frédéric V. dans la possession de ses Etats; & en effet, l'opinion qu'on avoit du prochain rétablissement de Frédéric fit taire d'abord les soupçons des amis de Gustave, & les calomnies de ses ennemis. Mais maintenant, le Bas-Palatinat étoit presque entièrement purgé d'ennemis: cependant Gustave continuoit de projeter, vers le Rhin, de nouvelles conquêtes, & de retenir le Palatinat conquis, sans le remettre à son légitime possesseur. En vain l'Ambassadeur du Roi d'Angleterre rappella au Conquérant ce qu'exigeoit de lui la jus-

tice, & ce dont ses promesses solennelles lui faisoient un devoir ; Gustave répondit à ces demandes par d'ameres plaintes sur l'inaction de la Grande-Bretagne ; & il se prépara avec beaucoup d'activité, à porter au plutôt ses étendarts victorieux en Alsace & même jusques dans la Lorraine.

Cependant les défiances contre le Monarque Suédois éclaterent ; & la haine de ses ennemis se montra singulièrement active à répandre, sur ses vues, les bruits les plus défavantageux. Depuis long-tems, le Cardinal de Richelieu, Ministre de Louis XIII, avoit vu avec inquiétude l'approche de Gustave vers les frontieres de la France ; & le caractère défiant de son Maître ne donnoit que trop de prise aux conjectures sinistres que l'on pouvoit en tirer. La France étoit occupée alors d'une guerre civile contre ses sujets Protestans ; & l'on pouvoit en effet craindre, non sans fondement, que l'approche d'un Roi victorieux & de leur religion ne ranimât leur courage abattu & les engageât à faire la plus vive résistance. Cet inconvénient pouvoit avoir lieu, quand même Gustave-Adolphe eût été fort-éloigné de leur donner aucune espérance, & de se rendre coupable d'une infidélité aussi criante envers le Roi de France, son allié. Mais l'humeur vindicative du Prince-Evêque de Würzbourg, qui cherchoit à se consoler, à la Cour de France, de la perte de ses Etats ; l'éloquence envénimée des Jésuites, & le zele actif du Ministre de Baviere, représenterent comme une réalité manifeste ces dangereuses intelligences entre le Roi de Suède & les Huguenots, & ils furent assail-

lir l'esprit craintif de Louis XIII. par les plus grandes inquiétudes. Non seulement de vains politiques, mais aussi plusieurs Catholiques d'un grand sens, se persuaderent que le Roi de Suede ne tarderoit pas à pénétrer dans le cœur de la France, pour faire cause commune avec les Huguenots, & renverser dans le royaume la Religion Catholique. De fanatiques zélateurs le voyoient déjà franchir les Alpes avec une armée, & détrôner en Italie le Chef visible de l'Eglise Romaine. Quoique d'aussi folles conjectures se réfutassent d'elles-mêmes, & que les sentimens d'honneur & de tolérance dont Gustave étoit animé détruisissent ces ridicules inculpations; on ne pouvoit cependant nier qu'il n'eût donné beaucoup de prise aux accusations de ses adversaires, & justifié en quelque maniere le soupçon qu'il auroit moins voulu diriger ses armes contre l'Empereur & contre le Duc de Baviere, que contre la Religion Catholique en général.

Fin du premier Tome.

AVIS DES EDITEURS.

L'impression du second tome n'ayant pu être achevée assez à tems pour qu'il pût être publié en même tems que celui-ci, nous prévenons le public qu'il ne tardera pas à paroître.

Afin de rendre cet ouvrage aussi complet que possible, nous ajouterons, à la fin du second tome, plusieurs particularités remarquables sur l'histoire de la guerre de trente ans, que l'auteur n'avoit pas cru devoir y inférer.